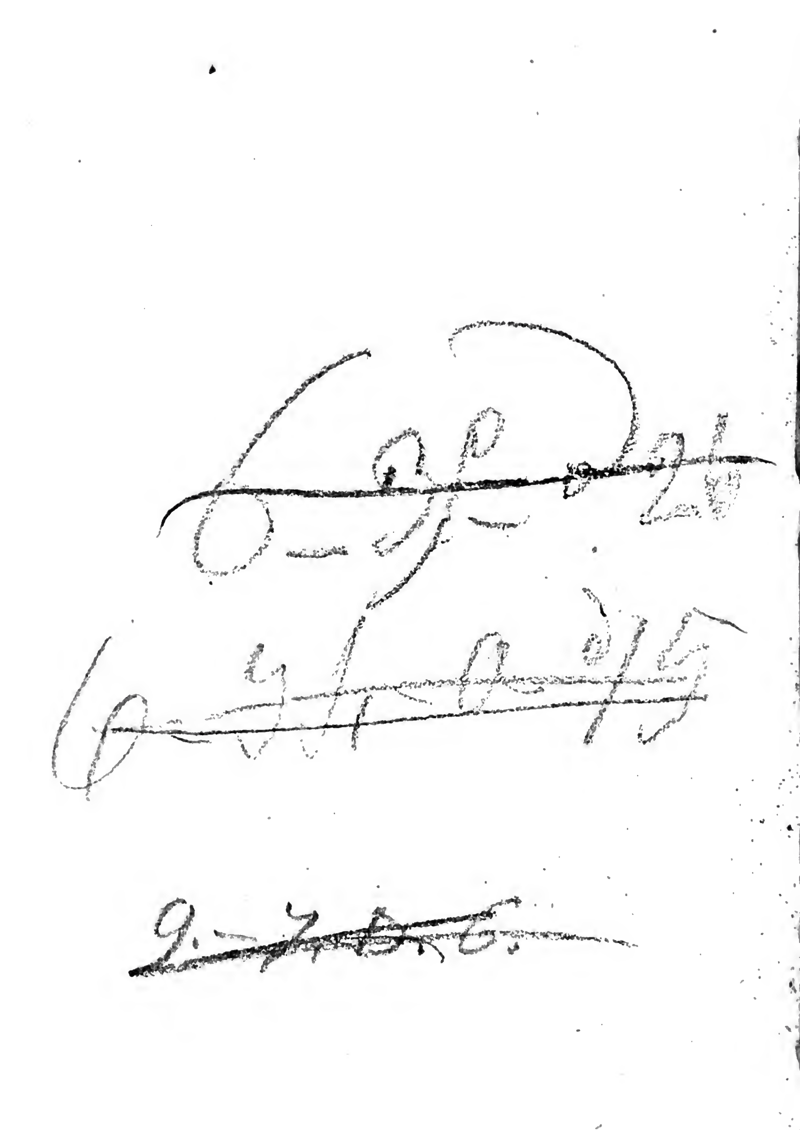
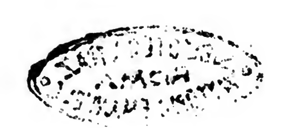








L'ESPION CHINOIS.

TOME QUATRIEME.



L'ESPION CHINOIS,

OU

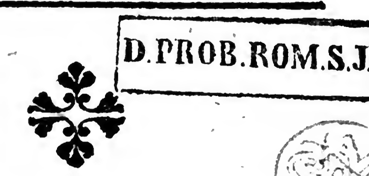
L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PÉKIN,

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

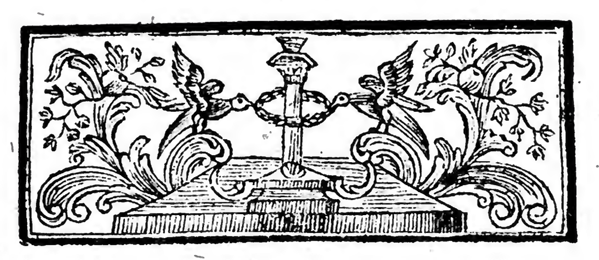
TRADUIT DU CHINOIS.

TOME QUATRIEME.



A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

JE m'embarquai à Falmouth. Après deux jours de navigation, notre vaiſſeau ſe trouva à la portée de l'Angleterre.

Quand le pilote vint nous annoncer qu'on en pouvoit voir les côtes, je pris une lunette d'approche, & j'eus toutes les peines du monde à les découvrir, tant le continent de la Grande-Bretagne eſt petit. Voilà donc, dis-je en moi-

même, cet Etat dominateur, ce peuple qui a l'empire des mers, & qui fait aujourd'hui la loi à plusieurs grandes nations! En vérité, rien n'est à sa place en Europe. Les Gouvernements, ainsi que les hommes, jouent des rôles qui leur sont étrangers.

Nous débarquâmes à Douvres : cette Ville est petite & mal peuplée. Elle n'annonce pas un Etat puissant : mais nous apprîmes que, quoique nous fussions dans la Grande-Bretagne, il s'en falloit d'une journée que nous ne fussions arrivés en Angleterre, attendu que tout le Royaume étoit dans Londres. On nous avoit dit la même chose en débarquant en France, à l'égard de sa Capitale.

Un Chinois, qui arriveroit de Pékin en droiture dans cette Ville, seroit étonné : mais on ne l'est point, lorsqu'on vient de Paris.

Londres est sombre & noir. Les rayons du soleil n'arrivent jamais jusqu'à cette Ville, & ils sont intercepté à moitié chemin du ciel par un nuage épais. Il est vrai qu'on n'y est pas tout-à-fait dans les ténebres ; mais il s'en faut de plusieurs nuances de clarté, qu'on n'y jouisse du grand jour.

L'embarras des rues eſt à peu près le même qu'à Paris ; on y eſt heurté, pouſſé & culbuté ; avec cette différence, que les chocs ſont plus rudes, parce que les corps ſont plus forts.

Le premier ſpectacle de cette Ville eſt triſte, lugubre, & ſa décoration eſt mélancolique. On croiroit que le peuple, qu'on voit dans les rues, eſt à la ſuite d'un enterrement, ou qu'il marche après un convoi.

Tous les rangs à Londres ſont confondus ; les grands ont à peu près les allures des petits. L'extérieur eſt le même ; on ne voit qu'un ſeul peuple, & ce peuple reſſemble à un public.

Les phyſionomies ſont rares en Angleterre : il n'y en a qu'une pour toute la nation. Un François peut paſſer pour Chinois, Suiſſe ou Allemand ; mais un Anglois ne peut être d'autre nation que de celle de ſon viſage.

Aucun luxe public ne frappe d'abord les yeux d'un étranger ; l'or & l'argent n'éclatent nulle part. Les habits ſont comme les viſages ; ils ſe reſſemblent : l'on diroit que la nation eſt en uniforme.

Les carroſſes, qui ſont ici, comme

en France, en très-grand nombre, n'ont ni le brillant, ni la magnificence de ceux de Paris. On les a, comme ailleurs, par oſtentation : mais ce faſte ne forme pas même un luxe.

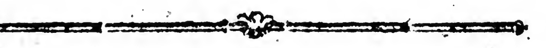
Un philoſophe ancien a dit que l'homme eſt un animal qui rit ; l'Anglois eſt un animal qui penſe. On voit les Bretons marcher machinalement ; il n'y a que leurs corps qui ſoient dans les rues ; leur eſprit eſt à la douane, ou dans quelque coin de la bourſe ; car preſque tout le monde ici eſt marchand, même ceux qui ont embraſſé un état différent de celui du commerce.

Il y a plus de maiſons à Londres qu'à Paris ; mais il n'y a pas tant de Villes.

L'uniformité s'étend ici juſqu'aux bâtiments. Ils ſont preſque tous jettés dans le même moule ; cela va au point qu'il eſt facile de s'y tromper, de façon à prendre la maiſon de ſon voiſin pour la ſienne, & à s'y établir, juſqu'à ce que le propriétaire vienne vous faire appercevoir de votre erreur. On entre ici dans les maiſons par les fenêtres, & ce n'eſt jamais que par haſard ſi l'on enfile la porte.

Londres, comme Paris, eſt la Capi-

tale des nations, & l'aſſemblée générale des étrangers. La France y verſe continuellement. Chaque paquet-bot lui apporte un échantillon de cette Monarchie; mais on dit que ce n'eſt pas le meilleur endroit de la piece de ce Royaume.



LETTRE II.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de l'Agriculture, à Pékin.*

De Londres.

TOute l'Angleterre eſt cultivée. Il n'y a pas un ſeul pouce de terre en friche. C'eſt peut-être le ſeul Royaume de l'Europe qui non-ſeulement fourniſſe la ſubſiſtance à ſes habitants, mais qui donne encore à vivre à d'autres peuples.

L'agriculture entre dans les vues de ce Gouvernement, ou, pour mieux dire, en eſt la baſe. Le premier ſoin de ceux qui gouvernent l'Etat, eſt de veiller ſur la culture de l'Etat. Il ſuffit quelquefois d'une ſeule maxime économique pour donner à un Gouvernement la ſupério-

rité ſur les autres. Cette politique non-ſeulement rend l'Angleterre puiſſante au-dedans, mais augmente encore ſes forces au-dehors.

Elle occupe à la culture des terres un grand nombre de ſujets, qui, ſans ce travail, ſeroient à charge à la République. Elle encourage les arts, les métiers, & rend ainſi la nation plus induſtrieuſe. L'exportation de ſes grains entretient des matelots, toujours prêts aux beſoins de l'Etat : la marine, par ce moyen, ſe ſoutient d'elle-même, ſans que le Gouvernement s'en mêle.

Mais le plus grand avantage que cette culture générale procure à la Grande-Bretagne, c'eſt qu'elle fomente l'oiſiveté des autres nations, & les accoutume à dépendre d'elle dans les beſoins phyſiques. La molleſſe, qui les porte à l'inaction, énerve leur courage, & les diſpoſe d'avance à être vaincues. Il n'eſt gueres poſſible de calculer au juſte les maux qu'elle fait aux peuples étrangers, & les biens dont elle eſt la ſource en Angleterre.

Il y a des choſes dans la politique de l'Europe, qui ſont toujours nouvelles à un homme qui penſe. Il n'eſt gueres

possible de dire la raison pourquoi, lorsque l'Angleterre augmenta ses productions, les autres Etats ne suivirent point son exemple, & ne donnerent pas les mêmes encouragements. Ils auroient par-là rendu inutiles les mesures de l'Angleterre. Cette attention eut forcé la Grande-Bretagne à retomber en friche : car le peuple, qui ne sait où placer ses denrées, n'en cultive que pour soi. Que feroit-il en effet d'un superflu qui ne lui procureroit aucun dédommagement.

Plus on réfléchit ici à la politique générale, & moins on la trouve conséquente à elle-même. On se bat toujours, on négocie sans cesse pour maintenir l'équilibre dans les pouvoirs de l'Europe; on prévient tout ce qui pourroit le faire pencher, & on ne voit point ce qui précipite la balance.



LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Londres.

Le culte en Angleterre eſt ſimple & uni ; la Divinité n'y eſt pas enveloppée dans des myſteres, qui en ſont ailleurs une véritable énigme.

On peut croire à la Providence ſans effort, & être perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, ſans renoncer totalement à ſa raiſon.

La Religion n'y eſt pas chargée de cette foule de cérémonies ſuperſtitieuſes, qui font méconnoître Dieu par les pratiques mêmes qu'on employe à l'adorer.

En entrant dans ce Royaume, on découvre d'abord que le Pape n'y eſt rien ; car les gens d'Egliſe n'y ſont pas grand-choſe.

Dans la plupart des autres Etats catholiques d'Europe, le Clergé eſt ambitieux, actif, fier & arrogant. Celui-ci

ne fait point de bruit, & on n'entend presque point parler de lui. Sa modestie va même jusqu'à la décence : ce qui n'est pas peu louable dans des gens, qui en général ne quittent le tumulte & l'embarras des affaires du monde pour se donner à Dieu, qu'afin d'avoir plus le loisir d'être vains.

La propagation en Angleterre n'est point gênée par le culte. Il est permis à tous les citoyens de donner des enfants à la République. Le Clergé y engendre comme le reste du peuple, & se succede à lui-même. Il ne faut point que les autres classes s'épuisent continuellement, pour remplir les vuides de son célibat.

On ne croit point que l'autel dispense du premier devoir de citoyen, & que ceux qui, par leur état, s'appliquent plus particuliérement à admirer la grandeur de Dieu, doivent être les premiers à détruire son ouvrage.

On peut ici adorer Dieu, & aimer une femme.

Tous les fideles invoquent le Ciel avec le même habit. On n'y permet point les mascarades religieuses.

Il n'y a d'autre République que la grande République : les associations par-

titulieres de fainéants n'y sont pas tolérées.

Il eſt défendu de ſe conſacrer par état à l'oiſiveté, & de s'enfermer dans un cloître pour y jouir, pendant toute ſa vie, du loiſir de n'avoir rien à faire.

Toutes les charges de la République ſont partagées : aucun particulier n'a le droit de porter le nom de citoyen, ſans remplir les obligations qui lui font mériter de l'être. Chacun a une occupation, un art, un métier avec lequel il rend à l'Etat ce qu'il tient de lui.

La circulation des richeſſes générales eſt libre, parce que le dogme ne la gêne pas. On paye les Miniſtres des autels ; mais on ne les enrichit point. Le faſte & l'oſtentation des Eccléſiaſtiques y ſont inconnus ; & afin que l'Egliſe n'engloutît pas l'Etat politique, on s'eſt défait du Pape ; on a réformé les Saints & les reliques.

L'induſtrie n'y eſt point rétrécie par le dogme. Il n'y a ici qu'un jour de repos dans la ſemaine. Ce jour-là eſt deſtiné aux exercices de la religion, & tous les autres ſont employés au travail de la République ; car on ne croit pas que les Saints ayent le privilege de ſuſ-

pendre les occupations des hommes, & de rendre oisifs les sujets d'un Etat pendant deux ou trois mois de l'année.

La religion n'y forme point un spectacle ; les processions & le reste du charlatanisme public du culte Romain, ne distraient point les citoyens.

Le jour est destiné au travail, & la nuit au repos. Les cloches n'interrompent point à minuit la tranquillité publique, pour apprendre aux citoyens, avec un grand bruit, que des Moines vont s'humilier devant Dieu.

On n'est pas étourdi, à tout moment, par la sonnerie aiguë des enterrements : les morts n'y font pas mourir les vivants.



LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

IL n'y a rien de si beau sur la terre que la forme du Gouvernement Anglois ; l'idée en est divine : il est dommage

qu'elle ſoit impraticable, & que ce ſyſtême, ſi bien combiné, ne ſoit qu'une magnifique théorie.

Cette légiſlation ne pouvoit éviter de manquer ſon plan; car elle a méconnu l'humanité pour laquelle elle a ſtatué. Ses loix ſont en effet pour des Anges, & non point pour des hommes.

Tu as ſans doute entendu parler d'un ancien Grec, nommé Platon, eſprit chimérique & idéal, qui n'ayant pu faire un gouvernement pour des hommes, en forma un pour des eſprits : le Gouvernement Anglois eſt le ſecond tome de la république idéale de Platon.

Pour peu que la légiſlation eût influé ſur ce peuple, les Bretons ſeroient aujourd'hui, pour m'exprimer ainſi, les Dieux de l'Europe.

Dégagés de tous les vices qui entraînent après eux la ſervitude, ils poſſéderoient toutes les vertus, qui ſont une ſuite de la liberté politique établie par leur Gouvernement.

Exempts des défauts qui accompagnent les Etats corrompus, ils ſeroient juſtes; parce que leur conſtitution établit la juſtice pour fondement de leur pouvoir.

Paisibles & tranquilles au-dedans, ils chercheroient à maintenir la paix au-dehors.

Enfin, équitables & modérés par systême, ils n'auroient d'autre ambition que celle de faire le bonheur du monde ; & il n'y a qu'à lire l'histoire de ce peuple, pour être persuadé de l'inutilité de ce bel ouvrage. Tout y est si bien combiné, que rien ne peut être exécuté. Le défaut n'est pas dans les loix ; il est dans le cœur humain.

La constitution Angloise est la copie d'un beau tableau, dont l'original est dans le ciel. Je cherche par-tout des réalités chez les Européens, & je n'y trouve que des images.



LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Londres.

En débarquant dans cette isle, il faut se mettre en colere, c'est ici une des premieres loix de la société générale :

c'eſt-à-dire, qu'on doit ſe déclarer, avec emportement, contre le Roi, ou ne point ménager les termes ſur la République. Un étranger n'eſt pas le maître de ne prendre aucun parti; car la neutralité là-deſſus n'eſt point tolérée.

Il y a dans ce Royaume deux cabales, qui non-ſeulement occupent la Cour & la Ville, mais qui deſcendent même juſques dans les dernieres claſſes de la ſociété. L'une ſe fâche contre le Gouvernement, & l'autre a de l'humeur contre ceux qui ne ſe fâchent point contre lui.

Un homme, qui garderoit là-deſſus un profond ſilence, paſſeroit pour un ſtupide, qui n'auroit pas la valeur d'un raiſonnement ſur les matieres d'Etat. Ici on appelle cela de la politique.

Le laquais Breton qui me ſert, a tous les jours ſes audiences réglées dans un petit cabaret à bierre. Mon tailleur préſide au milieu d'un cercle de ſpéculateurs, où il donne le ton; & mon cordonnier, qui ne ſait ni lire ni écrire, regle réguliérement deux fois la ſemaine les affaires de l'Europe.

Ce dernier a une rhétorique forte & véhémente; faute de raiſonnements, il

employe la démonſtration. Il donna derniérement vingt coups de pieds à un politique de ſa boutique, qui ſoutenoit que l'Angleterre, à la fin de ſes campagnes glorieuſes, rendroit toutes ſes conquêtes à la France, & feroit une paix onéreuſe à la nation.

Les phyſiciens prétendent que cette évacuation de bile politique eſt néceſſaire ici, pour donner du mouvement aux fluides, & les tenir en action. Ils ajoutent que, ſans cette agitation que les Anglois empruntent de leur Gouvernement, ils ſeroient de véritables machines.

En Europe, chaque peuple a ſa paſſion particuliere, qui les tient en haleine. Les François diſputent ſur la religion, & les Anglois ſur la politique. Ceux-là ſe querellent continuellement pour les affaires du ciel, & ceux-ci grondent ſans ceſſe pour les choſes de la terre.

LETTRE VI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

JE t'écris d'Avignon : quoique cette Ville ſoit au milieu de la France, elle eſt néanmoins hors de ce Royaume.

Ce Pays fertile & abondant, n'a ni forteresſes, ni troupes : il eſt à la premiere Puiſſance qui voudroit s'en emparer, & aucune Puiſſance ne s'en empare. Les Princes d'Europe ſont incompréhenſibles ; ils envoyent des armées au bout du monde, pour faire la conquête de terres arides & ſtériles, qui leur coûtent des ſommes immenſes, & ne cherchent point à s'emparer de celles qui ſont à leur porte, d'ailleurs très-abondantes, & qui ne leur coûteroient que la peine de les prendre.

On dit que le Pape a acheté Avignon : mais une Souveraineté ne peut point ſe vendre. Celui qui la paye montre par-là ſon impuiſſance à la poſ-

ſéder. Depuis que la force ouverte a établi le droit des Princes de l'Europe, toutes les poſſeſſions ſont fondées ſur celui de conquête. Avignon ne peut être qu'un dépôt : on a donc droit de s'en ſaiſir, en rendant la ſomme : mais les invaſions, chez les Princes chrétiens, n'ont pas un motif ſi légitime. Ce n'eſt pas non plus par la vénération qu'on a pour Rome ; on lui fait d'ailleurs mille avanies. Il ne faut pas s'imaginer auſſi que ce ſoit par équité : les guerres injuſtes, & les vexations continuelles de l'Europe, ſont une conviction du contraire. Cet Etat reſte attaché au Pape, par cette énigme qui ſe rencontre ici à chaque pas dans la politique, & que l'eſprit humain ne ſauroit déchiffrer.

Quoique le ciel d'Avignon ſoit beau, & ſon climat heureux, auſſi propre au travail qu'à l'induſtrie, on ſent une peſanteur & une laſſitude dans tous les membres, en entrant dans cette Ville, qui rend l'ame incapable d'aucune activité. Les phyſiciens, qui connoiſſent l'influence que le phyſique a ſur les corps, prétendent que c'eſt un air de nonchalance qui lui vient de Rome.

En effet, un Etat gouverné par des hommes qui font vœu d'oisiveté, ne doit pas être fort actif.

Le Pape s'y prend comme il faut, pour rendre ses sujets d'Avignon pauvres & malheureux; car il les laisse jouir de tous leurs biens, & n'établit sur eux aucun impôt. Les administrations européennes ne rencontrent jamais le point fixe; elles vont au-delà du but, ou reste en-deçà. Il en est qui dépouillent totalement les sujets de leurs richesses; d'autres qui les leur laissent posséder en entier : deux extrêmités également vicieuses, qui ont le même effet. Il ne faut pas trop charger les peuples; car la pesanteur des impôts produit l'accablement : mais on ne doit pas non plus les en décharger entiérement; car l'exemption totale, qui d'abord donne trop d'aise, conduit à la fin à l'inaction.

On a dit que le grand Etat, dans lequel le Comtat est enclavé, coupe le nerf de son industrie; mais on a mal dit : les Princes n'ont aucun droit sur l'action de l'ame. Quand une nation voisine est industrieuse, & adonnée au travail, il n'y a qu'à être plus active

qu'elle. Peut-être même que le petit État à cet égard a l'avantage ſur le grand, parce qu'on voit de plus près toutes ſes parties, & qu'on peut faire marcher d'un pas égal les différentes branches de ſon induſtrie ; ce qui lui donne la ſupériorité. Je dis que cela doit être ainſi, à moins que la vexation & la violence ne s'en mêlent.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Londres.

TU me demandes s'il y a un Roi en Angleterre ? La queſtion eſt embarraſſante pour un Chinois, qui, élevé dans un Gouvernement abſolu, ne trouve point de Roi, là où il n'y a point d'autorité ſans bornes.

D'un Empereur de la Chine à un Roi d'Angleterre, il y a une diſtance immenſe. Je n'ai pu encore me mettre bien au fait de ce qu'on entend ici par le titre de Roi.

Voici à peu près ce que c'eſt. Il y a un grand dans ce Royaume, qu'on appelle SIRE, VOTRE MAJESTÉ, qui a des gardes, des ſoldats & des ſentinelles à ſa porte. La nation accorde annuellement à ce SIRE un brevet de retenue de huit cents mille livres ſterling ſur les revenus publics ; ce qui eſt à raiſon de deux cents mille par quartier de Majeſté ; & il ne lui eſt pas permis d'être plus majeſtueux que cette ſomme.

Il eſt vrai que quand l'année de ſes revenus eſt mauvaiſe, & que la ſemence des charges & des penſions à jetté la ſtérilité dans ſes coffres, on lui accorde quelques gratifications pour l'indemniſer.

Tu me demandes auſſi ſi cette Couronne eſt élective ou héréditaire ? C'eſt auſſi ce que j'ignore. Il y a des cas différents ſuivant leſquels elle a l'une ou l'autre propriété. Tout ce que je puis te dire là-deſſus, c'eſt que les Anglois renvoyent leur Roi, lorſqu'ils n'en ſont pas contents ; & dans ce point de vue, la Couronne eſt élective, puiſqu'après s'en être défait, ils en éliſent un autre : mais ſous un autre aſpect, elle

ne l'eſt point ; car leur Roi étant mort, l'héritier ou l'héritiere prend la Couronne, ſans le conſentement d'aucun corps de l'Etat.

Tu voudrois ſavoir auſſi ſi les Rois d'Angleterre ont du pouvoir ? C'eſt encore une troiſieme queſtion, qui n'eſt pas moins embarraſſante que les deux autres. Ce n'eſt pas ici, comme à la Chine, où l'Empereur eſt le maître d'ôter la vie au plus grand de l'Etat. Un Roi d'Angleterre ne peut pas faire mourir le dernier citoyen de la République ; il ne peut même ni attenter à ſa liberté, ni lui ravir ſes biens.

Il lui eſt permis de déclarer la guerre : mais ſi elle eſt onéreuſe à la nation, il lui eſt défendu d'avoir de l'argent pour la faire : ce qui annulle entiérement ſa déclaration. En effet, dans cet Etat, comme dans tous les autres, on ne peut avoir des armées & des troupes que pour de l'argent.

Il y a un arrangement dans cette Monarchie, qui remédie à la plupart des abus qui ſe trouvent dans les autres ; je veux dire que les finances ſont d'un côté, & le Roi de l'autre. Mais en Europe, il y a des tempéraments à tout. Un

Roi, qui n'eſt pas abſolu par la conſtitution, peut le devenir par la combinaiſon.

J'aurai peut-être occaſion, dans quelqu'une de mes lettres, de te faire voir que ce Roi, qui ſemble l'être à peine, l'eſt plus que ceux à qui un deſpotiſme abſolu permet de l'être davantage.



LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

LEs étrangers jugent d'une nation par les choſes qui frappent d'abord leurs yeux. Si un peuple a le dehors doux & humains, il paſſe dans leur eſprit pour civiliſé; ſi, au contraire, ils découvrent qu'il eſt porté aux combats, & qu'il y a en lui comme un goût à répandre le ſang, ils le regardent comme barbare. C'eſt pourquoi les Magiſtrats, ou ceux qui ſont à la tête de la police des manieres, ne doivent point négliger ce qui peut prévenir une je ne ſais quelle

férocité naturelle, qui ſe trouve dans le cœur humain, & que les loix civiles peuvent ſeules réprimer; car il n'eſt pas indifférent en ſoi, qu'un peuple acquiere l'une ou l'autre de ces réputations.

J'aſſiſtai, ces jours paſſés, à un ſpectacle affreux, qui ſe donne ordinairement ſur un théâtre de cette Ville. (*) C'eſt la barbarie elle-même qui y repréſente en perſonne. Les François jouent les tragédies; mais les Anglois les exécutent. Ce ne ſont point des copies; mais des pieces originales de cruauté.

L'affiche de ce ſpectacle avoit annoncé qu'un tel jour deux citoyens s'aſſaſſineroient. A peine eût-on levé la toile, que les *paris* furent ouverts. C'eſt le ſang humain qu'on joue contre de l'argent. Tu frémirois, ſi tu voyois où ſe réduiſent les acteurs de cette tragédie; il n'y a aucune partie de leurs corps qui ne ſoit meurtrie. Quelquefois ils en ſont quittes pour un ou deux membres; d'autres fois il ne s'eſtropient

(*) Ce théâtre eſt réformé depuis que George III eſt monté ſur le trône.

qu'un bras, ou ne se crêvent qu'un œil. Souvent il en coûte la vie à l'un d'eux, & on ne pend point celui qui tue l'autre. Ces meurtres sont tolérés ici. Ces assassins public ne sont point condamnés par les loix. La justice ordinaire n'a l'œil que sur les homicides qui se font sur les grands chemins : elle ne doit point faire attention aux citoyens qui s'égorgent sur ce théâtre. Les acteurs de cette funeste tragédie ont le choix des armes ; ils peuvent s'aracher les yeux avec leurs mains, se fendre la tête avec un sabre, ou se casser les os à coups de bâton.

On dit, pour raison, que ce spectacle entretient le courage de la nation : un peuple est bien malheureux de devoir se rendre cruel pour devenir barbare : c'est établir beaucoup de vices pour former une seule vertu. Mais je dis que ce théâtre d'inhumanité ne donne point les qualités militaires. L'expérience a souvent fait connoître aux Anglois, que ces athletes n'ont qu'un courage local, qui ne va point au-delà du théâtre où la scene se passe.

Une armée de ces soldats athletes mettroit la République d'Angleterre en grand

grand danger ; à la premiere décharge, tous ces braves de théâtre s'enfuiroient. Si dans les batailles que les Souverains se livrent, les armées se prenoient corps à corps, le théâtre Anglois pourroit peut-être servir d'école militaire : mais les armes ordinaires des Princes sont le canon & le fusil, contre lesquels tout l'art & l'expérience des athletes deviennent inutiles.

A l'égard des qualités de l'ame qui forment le courage, ces combats ne les feront point naître. Des hommes, qui se battent pour de l'argent, & qui font parade de leurs forces, sont ordinairement des lâches. La véritable bravoure fuit l'ostentation. Elle n'est point barbare, & s'indigne de mettre un prix au sang humain. La valeur est fondée sur des vertus, qui ne se forment point sur un théâtre vénal.

Ces institutions font qu'un peuple se familiarise avec le sang, sans devenir pour cela plus courageux. Elles laissent tous les inconvénients de la cruauté, sans procurer aucun des avantages de la bravoure.

Les Romains, dit-on, établirent ces spectacles ; c'est aussi par-là qu'ils de-

vinrent barbares. La république fut perdue dès que les athletes descendirent dans l'arêne. Cette institution forma un grand nombre de corruptions inconnues auparavant. C'est une maladie des modernes, d'imiter les anciens dans ce qu'ils avoient de mauvais, & de s'éloigner des vertus qui les rendirent l'admiration de l'univers.

J'aurois une infinité de choses à dire sur cette barbarie qui s'exerce ici; mais il me semble que c'est prodiguer la raison humaine, que de la faire servir à réfuter de pareils usages.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Londres.

CEtte manie des combats ne se borne pas ici à un simple spectacle; la scene descend dans les rues; tous les différents quartiers de cette Ville sont autant de théâtre d'athletes, où la tragédie de mutilation se représente à chaque heure du jour & de la nuit. La plupart des affai-

res d'honneur ſe décident ici à coups de point; on voit tout plein de ces duels; c'eſt-à-dire, qu'il y a beaucoup de citoyens qui ont tous les ſoirs des bras ou des jambes de moins.

Dans le reſte de l'Europe, on ſe cache pour ſe battre; ici, tous les combats particuliers ſe font en public. La populace s'aſſemble, fait un cercle, & le combat commence. Si un des duelliſtes eſt renverſé par terre, & qu'il ſoit hors de défenſe, les ſpectateurs le prennent alors ſous leur protection, & empêchent que l'autre ne tire avantage de ſa ſituation; ils le relevent eux-mêmes, & le rétabliſſent ſur ſes pieds pour recommencer le combat; c'eſt-à-dire, qu'ils ont l'humanité de rendre la ſcene plus longue & plus cruelle. Ces combats ne ſont pas particuliers à la populace; à l'exception de quelques perſonnes de qualité, qui ſe tuent aujourd'hui à coups de piſtolet, toutes les claſſes font leurs duels à coups de poing.

Il y a quelques jours que mon carroſſe s'étant accroché avec celui de Milord Eſ — dans une rue étroite, nos cochers commencerent à ſe dire des injures; comme ils parloient toujours, &

ne ſe battoient jamais, le jeune Seigneur, qui avoit plus de courage que ſon domeſtique, ouvrit une de ſes glaces, & me propoſa de vuider cette affaire par les voies d'honneur ordinaires. Je remerciai Milord de la peine qu'il vouloit prendre de me pocher un œil, ou de me mutiler un membre, & le priai de vouloir bien permettre, puiſque nos cochers avoient commencé la querelle, qu'ils la vuidaſſent eux-mêmes.

Non-ſeulement les hommes, mais même les bêtes, font des duels enſemble. Il faut aſſurément que l'Anglois ſoit un animal malfaiſant; car il paſſe ſa vie à faire déclarer la guerre à des animaux, qui, ſans leurs inſtigations, jouiroient enſemble d'une paix profonde. On arme ici des coqs de toutes pieces, & on les excite à ſe donner des batailles ſanglantes; il faut que le victorieux, pour jouir d'une gloire complete, étende mort ſur la place le coq antagoniſte. On apprend les chiens à s'éventrer & à ſe dévorer.

Il y a des Brétons à la campagne qui s'exercent à faire battre les animaux aquatiques. J'aſſiſtai derniérement à une bataille rangée de poiſſons; l'armée étoit

composée de grosses carpes; la cavalerie pesante de saumons; les troupes légeres d'anguilles, & le corps de réserve de brochets; l'affaire se passa dans un grand réservoir auprès de Richemont. Je dois me trouver, dans peu de jours, à une action générale de souris, qu'un Gentilhomme du Duché d'Yorck a dressées lui-même à la guerre. Mais on parle d'un grand projet, qui est de faire battre des rats contre des chats; si ceux-ci perdent la bataille, je regarde d'avance l'Angleterre comme entiérement dévastée; car les rats, qui croîtront alors à l'infini, dévoreront les habitants.

J'ai appris depuis peu qu'il y a un curieux, à quelques lieues de Londres, qui a enseigné à dix ou douze araignées, à s'attaquer & se défendre; & un autre qui s'exerce à faire battre des mouches entre elles. N'est-ce pas être pertubateur du repos de la nature, & la mettre continuellement aux prises avec elle-même?

LETTRE X.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LEs Papes réſidoient autrefois à Avignon : mais depuis qu'ils ſont leur ſéjour à Rome, ils envoyent à leur place un Vice-Roi ou Légat, qui porte le nom de Prince. Il a des gardes, des Suiſſes, & paroît avec la pompe des Monarques. C'eſt proprement le Pacha d'Avignon.

Tous les peuples du monde, ſans en excepter même les ſauvages, ont un gouvernement, & cet Etat n'en a point. Les affaires de la République vont comme elles peuvent, & les gens en place y font ce qu'ils veulent.

Quand le Vice-Légat veut exiger le payement d'une dette injuſte, empriſonner un ſujet, ou lui faire donner la baſtonnade, il l'ordonne de ſon autorité privée, ſans exercer aucune forme. Cela s'appelle ici procéder par voie de Gou-

vernement; c'eſt-à-dire, exercer la juſtice comme en Turquie. Tous les tribunaux, dans ce moment-là, ſont ſuſpendus, les loix abrogées, la juſtice interdite, & rien n'exiſte plus que la volonté du Prince.

Le Roi de France dit, *je le veux*, & le Vice-Légat d'Avignon, *je l'ordonne*, avec la différence que l'un veut quelquefois bien, au-lieu que l'autre ordonne preſque toujours mal.

A ce deſpotiſme intolérable, eſt joint ordinairement le péculat. Les Pachas de Turquie dévaſtent les Provinces, & les Vice-Légats d'Avignon dépouillent le Comtat. Comme leur regne n'eſt que de ſix ans, chacun ſe preſſe de faire ſa main, pour s'enrichir le plutôt qu'il peut, ſans s'inquiéter de laiſſer le Pays ruiné à celui qui lui ſuccede.

Les autres Gouvernements, déſolés par les monopoles, ſe refont par elles; parce que ceux qui les exercent reſtent dans l'Etat : mais ce Pays-ci ne jouit pas même de l'injuſtice de ſon Gouvernement.

Et afin que la conſtitution Turque & celle d'Avignon ſoient entiérement les mêmes, chaque Vice-Légat a ſa ſultane

favorite, par où s'écoulent ses graces & ses injustices.

C'est à elle à qui il faut s'adresser; elle reçoit les placets, lit les mémoires, appointe les requêtes, écoute les plaintes, & ordonne en conséquence. Elle gouverne l'Etat en maîtresse absolue; le Prince n'est que la seconde personne de la légation.

Représente-toi, si tu peux, la désolation d'un peuple, gouverné par le despotisme d'un homme, qui est conduit par les caprices d'une femme.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

LA justice ici va presque d'elle-même; il n'y a rien de si aisé que de l'administrer; on peut se passer de tribunaux, &c. dans un besoin, même de magistrats.

Un livre seul conserve & maintient la République; voici comment cela se fait. Quand quelque citoyen a troublé

l'ordre de la société, qu'il a tué, battu, ou volé le bien d'autrui, on ouvre ce livre; la peine de son délit s'y trouve écrite, & il la subit. Après l'exécution, on ferme le livre, jusqu'à ce que quelque autre perturbateur du repos public vienne le faire ouvrir de nouveau.

Cela est bien facile, comme tu vois; car des jurés n'ont qu'à entendre, & le bourreau n'a qu'à pendre. On s'y passe même de juges; car ceux qu'on appelle ailleurs de ce nom, ne sont ici que les interprêtes de la loi qui est écrite dans ce livre; ce qui est encore très-bien imaginé pour l'aisance publique; car les parties ne prennent pas la peine de séduire leurs juges, & ceux-ci n'ont pas celle de se laisser corrompre.

Je n'ai pas encore lu ce livre; mais je crois que cela doit faire un bel ouvrage. Il y a toute apparence que le volume est gros; car on dit qu'il contient tous les cas particuliers de délit des citoyens.

J'ai oui raconter sur celui-ci des choses bien extraordinaires, & qui ne s'accordent gueres avec les coutumes des autres peuples de l'Europe. Par exemple: » on dit qu'on y trouve que l'adminis» tration de la justice doit être la même

» pour tous les hommes ; que le plus
» grand du Royaume n'eſt pas plus que
» le plus petit ; qu'en fait de loi, le der-
» nier de la République eſt autant que
» le premier ; qu'un artiſan peut faire
» empriſonner un Seigneur qui eſt ſon
» débiteur ; qu'un Pair du Royaume,
» qui tue le moindre de ſes domeſti-
» ques, eſt condamné à être pendu,
» &c. ». Et autres contradictions de cette nature, qui choquent les mœurs & les manieres des autres nations.

Il y a apparence que la premiere édition de ce livre n'étoit pas correcte ; car on l'a ſouvent revue & augmentée. Ses derniers éditeurs en ont arraché beaucoup de feuillets, & y en ont ajouté un grand nombre d'autres à leur place.

Il y a pourtant des Anglois qui aſſurent que la premiere édition valoit mieux que la derniere. Ils prétendent qu'à force de corriger l'ouvrage, on l'a gâté. Si ce qu'ils diſent là-deſſus eſt vrai, il s'enſuivroit delà qu'à force de corrections, le livre des loix d'Angleterre deviendroit à la fin un ouvrage auſſi mauvais que celui que ſes voiſins employent pour adminiſtrer la juſtice.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur les Finances, à Pékin.*

De Londres.

TU me demandes si l'Angleterre est riche, & si elle abonde en finances? cette question n'est pas moins embarrassante que les précédentes. C'est une énigme que la politique générale n'a pas encore devinée.

Les richesses d'un Etat dépendent beaucoup de la maniere de les combiner. L'Angleterre, avec la moitié moins de numéraire que la France, est deux fois plus riche qu'elle.

La Grande Bretagne a imaginé une monnoie idéale, qui tient la place de la réelle : c'est un papier circulant qui représente une richesse qui n'existe point; qui double les fonds publics, & qui augmente l'espece, sans multiplier les especes.

Deux deniers sterling représentent ici plusieurs millions. Tu vois qu'on peut

ici se rendre riche à peu de fraix. Les richesses de la France ne sont que d'une piece ; ici elles sont de plusieurs ; car tandis que l'argent fait sa fonction dans la circulation générale, le papier en fait une autre.

Il y a long-temps que l'on a dit que si ceux qui sont porteurs de ce papier vouloient le réaliser tout à la fois, on rencontreroit d'abord le vuide de cette double richesse. Comme il est impossible que tant d'hommes s'accordent là-dessus, on est presque assuré que cela n'arrivera jamais ; ce qui fera que la chimere existera toujours.

On a voulu tenter quelquefois de réaliser cette richesse idéale : alors ceux qui sont ici chargés d'acquitter ce papier, n'en ont pas absolument refusé le payement ; mais on y procédoit si lentement, que la fin du monde seroit venue, avant qu'on l'eût achevé.

Ne crois pas que le gens de bon sens soient la dupe de cette opulence postiche. Il en est parmi eux qui ont mesuré plus d'une fois le vuide de cette richesse de fiction ; mais on est convenu de n'y faire aucune attention.

Après tout, il n'y a en cela du dom-

mage pour perſonne. L'or & l'argent ne ſont point par eux-mêmes des richeſſes; mais ſeulement des métaux que l'on a choiſi pour en être les ſignes : or, qu'eſt-ce qui empêche qu'on y joigne un papier, qui repréſente les ſignes eux-mêmes? C'eſt une affaire de convention; & lorſqu'on eſt d'accord de ſes faits là-deſſus, on ne ſauroit ſe tromper.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON diroit que tous les Souverains d'Europe ſe ſoient donné le mot pour être foibles; ils réſiſtent à tout, excepté à leurs paſſions; de ce côté-là, ils ſont moins forts que le dernier de leurs ſujets.

Le Roi, qui gouverne cette nation, eſt gouverné à ſon tour par une femme; Georges eſt grand, politique, rempli d'ambition; mais il eſt homme. Le danger que j'y trouve, eſt qu'il eſt vieux;

l'âge caduc du Souverain eſt le plus favorable à la favorite; elle reçoit tout de lui, parce qu'il ne reçoit plus rien d'elle : c'eſt comme une eſpece de compenſation pour balancer les déſagréments de la vieilleſſe. Un jeune Prince refuſe quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus, mais le vieillard accorde toujours; car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

Cependant le péril de la mauvaiſe adminiſtration, cauſé par les favorites, eſt moins grand, en Angleterre, que dans aucun autre Etat de l'Europe : s'il y a quelques Souverains dans le monde qui puiſſent, en toute ſûreté, ſe livrer à leurs deſirs, ce ſont ceux de la Grande-Bretagne. La nation a ſoin que la paſſion du Prince ne prenne point trop ſur elle; le peuple commande aux voluptés du Roi. Le département de la favorite ici eſt peu de choſe; il ne paſſe pas le lit du Prince, & le commandement intérieur de ſa maiſon; elle peut gouverner le Roi, mais non pas l'Etat.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

L'Opéra de Londres n'est pas si peuplé que celui de Paris : trois femmes, un chanteur & deux demi-hommes composent, pour l'ordinaire, tous ses habitants. C'est un beau jardin coupé d'allées & d'avenues, où habitent des rossignols Italiens, qui donnent beaucoup de plaisir aux personnes de qualité.

Outre la dépense qu'on est obligé de faire à la porte du théâtre pour l'Opéra, il faut encore acheter la clef de la scene : c'est un petit livre qui développe en Anglois l'énigme de la piece ; car on y représente *in lingua Toscana.* Aussi les Milords & les Miladis ne vont pas à ce spectacle précisément pour en jouir ; mais pour faire semblant d'avoir du goût pour la musique Italienne : car c'est aujourd'hui la bon ton ; & il faut, pour le *decorum*, sa-

voir par cœur une demi-douzaine d'ariettes. Il eſt vrai qu'on n'eſt pas obligé de les comprendre, & qu'on eſt diſpenſé de les chanter : ce qui rend cette muſique très-aiſée aux gens du bel air.

Les places des ſpectateurs ne ſont pas diſpoſées comme au Palais-Royal : (*) on a grand ſoin au contraire d'obſerver les antipodes des rangs.

Les Princes du Sang royal, les Ambaſſadeurs des Têtes couronnées, les Seigneurs de la premiere diſtinction ſont au parterre, & les Bourgeois aux premieres loges. (§) Le peuple a ſous ſes pieds tous les grands de l'Etat. Si la charpente s'échappoit, il écraſeroit de ſon poids la Monarchie entiere.

Il faut que ce ſpectacle ne ſoit pas bien divin; car on n'y découvre pas la moindre trace d'un Dieu. Il n'y a pas même des hommes; car preſque toutes les ſcenes ſe paſſent entre des femmes & des châtrés. A Paris, ce ſont les *Sovrani* qui chantent; ici ce ſont les *Soprani*.

(*) Théâtre de Paris.
(§) On les appelle la galerie à ce théâtre.

Les laquais & les cochers ont à ce ſpectacle la même prérogative que leurs maîtres & maîtreſſes ; je veux dire qu'ils y ont leurs entrées, de maniere que, ſi on pratiquoit des écuries & des remiſes dans ſon veſtibule, l'équipage entier jouiroit de l'Opéra. J'aurai peut-être occaſion de te parler encore de ce théâtre.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin*.

De Londres.

J'Ai formé le deſſein de me perfectionner dans la langue Angloiſe : ce projet n'eſt pas ſi hardi que celui d'apprendre la Françoiſe. On peut dire exactement que celle-là eſt une langue morte. Il n'y faut preſque point d'action dans les organes.

Ce peuple-ci ne parle que du bord des levres, en embarraſſant ſa langue avec les dents ; ce qui forme un ſifflement continuel. Il pourroit preſque ſe

passer de la bouche. Si tu voyois le visage d'un orateur Anglois, lorsqu'il prononce un discours, tu croirois que c'est une figure peinte. On entend des sons; mais on ne voit point de mouvements. Je crois qu'il seroit plus facile d'apprendre l'Anglois à un muet que toute autre langue. Peut-être même la paresse de ses organes seroit-elle un moyen pour l'y perfectionner plutôt.

Je ne te parlerai point de son origine; les savants dans les langues prétendent que celle-ci vient de loin. Les Gaulois, les Romains, les Saxons, les Danois, les Normands y ont mêlé leur jargon, & en ont fait un mixte.

Quoique ce mêlange irrégulier ne dût pas exciter la jalousie des tyrans, il eût cependant ses persécuteurs.

Un nommé Guillaume, (*) qui conjura contre l'Etat, conjura aussi contre sa langue. Il fit des loix pour l'abolir, & en substituer une étrangere à sa place. S'il ne réussit pas à la détruire, il parvint du moins à la gâter.

Une Reine, nommée Elisabeth, ima-

(*) Guillaume qu'on a appellé le Conquérant.

gina de la perfectionner ; mais peut-être étoit-il trop tard. Il est vrai que, sous son regne, on parla à Dieu en meilleur Anglois ; (*) mais on ne s'exprima pas mieux avec les hommes.

Plusieurs lustres après, un Tyran imposteur la réduisit à un jargon enthousiaste. A la suite de celui-ci, une Cour polie & voluptueuse la remplit d'équivoques & de jeux de mots. Deux ou trois Rois étrangers, qui se sont succédé depuis sur le trône de cette Nation, ont laissé cette langue comme ils l'ont trouvée ; c'est-à-dire, dure & rude. Un grand nombre de consonnes insultent l'oreille des étrangers. Les Asiatiques sur-tout ne peuvent pas s'y accoutumer. Pendant les premiers jours que j'étois à Londres, je prenois presque toujours les compliments Anglois pour des insultes. Au reste, cette langue est comme presque toutes celles de l'Europe, qui sont très-riches, & fort pauvres tout à la fois. Les Bretons ont des manieres de parler qui rendent

(*) Sous ce regne, on rédigea les prieres publiques en meilleur Anglois.

plus qu'ils ne veulent, & d'autres qui ne rendent pas la moitié de ce qu'ils veulent.

Il y a des expreſſions dans leur langue qui les font trop parler, & d'autres qui les empêchent de rien dire. On prétend qu'ils n'ont aucun terme qui puiſſe exprimer celui *d'ennui;* c'eſt cependant un mot dont ils auroient grand beſoin.

Il faut bien que les Anglois ſoupçonnent que leur langue manque d'une certaine douceur; car, dès leur enfance, ils s'appliquent à celle d'une nation voiſine, avec laquelle cependant ils penſent moins à s'entretenir qu'à ſe battre.

LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

GEorges II, qui a régné 35 ans ſur les Anglois, n'eſt plus; il vient de finir ſes jours; la mort l'a ſurpris au plus

haut degré de sa grandeur, & à la fin de sa carriere. Il a été, pendant quelques mois, le plus puissant Roi du monde; il régnoit en Europe, sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. Ce Prince étoit d'autant plus grand, qu'il avoit rendu les autres Potentats d'Europe petits. Quand on est parvenu à ce haut degré d'élévation, ce qui peut arriver de plus heureux, c'est de finir tout d'un coup le songe. Georges a joui de sa grandeur jusqu'au dernier moment de sa vie : il vivoit une minute avant que de mourir ; il quitta le monde sans aucune de ses maladies qui font souvenir les Rois qu'ils sont des hommes. Un Monarque, qui, comme lui, a vécu long-temps, & qui finit si vîte, est moins à plaindre qu'à regretter. Quand la vie est à sa derniere scene, c'est, selon moi, un avantage que de finir sans s'en appercevoir ; c'est mourir plusieurs fois que de ne pas mourir d'abord.

On débite toujours des choses extraordinaires sur la mort des Souverains d'Europe : on dit que celui-ci est mort par un coup de vent qui retardoit l'arrivée des couriers d'Allemagne, dont il étoit important d'apprendre des nou-

velles ; mais à l'ouverture de ſon corps, on s'apperçut que ce n'étoit pas le vent qui l'avoit tué. Les Anglois pleurent rarement leurs Rois ; ils ont trop d'affaires dans le moment, pour répandre des larmes : on va au plus preſſé ; chacun ſonge à ſa fortune.

On garda un profond ſilence ſur les vertus de Georges II, & on ne vit rien de ſes vices : eſt-ce qu'il n'auroit été ni grand ni petit? Cette neutralité ne me paroît point équitable ; un Monarque, qui a fait des conquêtes, & qui eſt plus puiſſant à ſa mort qu'il ne l'étoit en montant ſur le trône, mérite des louanges.

Il n'eſt pas difficile a un Roi de France d'être grand ; il n'a pour cela qu'à le vouloir ; c'eſt-à-dire, ſe ſervir de ſon autorité & de l'aſcendant qu'il a ſur ſes peuples : tout plie à ſes ordres, & ſe range de ſoi-même ſous ſes volontés. Il n'en eſt pas de même d'un Roi Anglois qui tire ce privilege de ſon Parlement ; or, il eſt difficile d'être grand, quand il faut demander à tant de gens la permiſſion de l'être.

Il eſt vrai qu'il y a une énigme ſur le regne de ce Prince, qui n'a pas été

encore développée; les politiques en expliquent la moitié; mais ils ſont embarraſſés ſur l'autre. On convient des avantages préſents; on eſt d'accord du profit que la nation retire de ſes conquêtes; mais on demande ſi cette puiſſance n'a pas été formée trop à la hâte; ſi les moyens qu'on a employé ne ſont pas forcés, & s'il n'eſt pas dangereux que l'édifice de cette nouvelle grandeur, venant à s'écrouler faute d'un point d'appui, n'écraſe la nation dans ſa chûte.



LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

A Meſure que je pénetre en Europe, je perds la clef du cœur humain; les routes m'échappent, & je me trouve iſolé au milieu de cette humanité.

L'intérêt & la vanité, qui ſont les deux grands mobiles du monde, prennent ici un chemin oppoſé pour arriver à leurs fins.

Je ſavois bien que la parure & la magnificence des habits entroient dans la compoſition des choſes qui excitent la vanité ; mais j'ignorois qu'une ſorte d'extérieur bas & humiliant, qui place certains individus au dernier rang de la ſociété, pût flatter l'amour-propre. J'ignorois que, pour être bien grand, il fallût paroître fort petit. Je ne ſavois pas que des maîtres trouvaſſent le moyen d'être vains, en s'habillant ainſi que des laquais ; & que des Dames de la premiere condition le cherchaſſent, en ſe mettant comme des ſervantes.

Je me préſentai, ces jours paſſés, chez un des premiers Seigneurs d'Angleterre, pour lui remettre une lettre de recommandation, que m'avoit donné un homme de ma connoiſſance de Paris.

Comme j'étois prêt à entrer chez lui, une ſorte de domeſtique en ſortoit. Mon bon ami, lui dis-je, pouvez-vous me dire ſi Milord P — eſt au logis, & s'il eſt viſible ce matin ? Oui, me dit-il, il eſt viſible ; car vous le voyez ; c'eſt moi qui ſuis le Milord. Ces paroles me rendirent confus ; je vous demande mille fois pardon, Milord,

lord, repris-je ; mais il n'y a pas de ma faute dans l'équivoque ; car il faudroit être ſorcier pour vous deviner ſous cet habit.

Je lui remis ma lettre : mais comme il ſortoit pour affaires de conſéquence, il me pria de l'excuſer s'il n'étoit pas en ſon pouvoir de rentrer avec moi : Milady, qui eſt chez elle, ajouta-t-il, vous recevra.

J'entrai dans cette maiſon ; & ayant percé dans une ſeconde anti-chambre, j'y rencontrai une eſpece de fille de chambre, que je chargeai de dire à Milady, qu'un étranger, qui venoit dans ce moment de quitter Milord, ſeroit bien-aiſe de l'entretenir. Monſieur, me dit cette perſonne en ſouriant, je n'aurai pas beaucoup de peine à m'acquitter de votre commiſſion ; car c'eſt moi qui ſuis Milady.

Il arrive quelquefois ici que les équivoques vont encore plus loin.

On m'a raconté qu'un étranger, dont les domeſtiques portoient une livrée verte, ayant le matin envoyé un de ſes laquais en commiſſion, s'impatienta de ne le pas voir revenir aſſez-tôt. Il ſortit, & ayant rencontré dans la rue un

homme de la même taille, & habillé de la même couleur que son laquais; comme il ne le voyoit que par-derriere, le prenant pour son domestique, il lui donna deux où trois coups de canne, en lui disant : Te depêcheras-tu, maraud! Celui-ci s'étant retourné, il trouva que c'étoit un grand de l'Etat. Monseigneur, lui dit l'étranger, après l'avoir reconnu; je vous fais mes excuses. Mais comme votre excellence est exactement habillée comme mon laquais, j'ai cru que je pouvois battre ma livrée.

Je pense bien que cela est un conte fait à plaisir; mais en l'imaginant, on l'a fondé sur quelque chose, & presque toujours une supposition sert à découvrir une vérité.

Cet extérieur, qui place ici un grand à mille lieues de son état, est un raffinement d'orgueil. L'amour-propre, qui se concentre en lui-même, méprise tout ce qui l'environne, comme indigne de servir à sa grandeur. Il y a plus de vanité qu'on ne pense dans cette humiliation. Je ne sais si tu m'entendras, lorsque je te dirai, qu'on place la derniere marque de bassesse au plus haut

degré du faste de l'ostentation. Ceux qui veulent justifier les mœurs par la politique, prétendent que cette confusion des rangs tire sa source du Gouvernement, dont le principe, qui est la liberté, tend à l'égalité : mais les hommes se voyent avant la République; leur vanité précede toujours le systême de l'Etat.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

Il y a deux sortes de corruption chez les peuples; l'une qui tire sa source de la législation, & l'autre qui naît de la dépravation des mœurs. Celle-ci peut se rectifier, & il ne faut souvent pour cela qu'une nouvelle tournure dans la morale; mais l'autre est presque incorrigible, parce qu'elle a sa source dans le systême, qui, une fois établi, ne change point.

Autrefois il y avoit une industrie à

Avignon : mais le Gouvernement la vendit à la France. Ce peuple est payé aujourd'hui pour ne rien faire. (*) C'est se faire un capital de la fainéantise, & réaliser jusqu'à l'oisiveté même.

Il n'y a aucun prix qui puisse payer l'industrie ; ce n'est cependant pas précisément parce qu'elle est la source des richesses publiques ; mais parce qu'elle établit l'esprit du travail, d'ordre, d'épargne & d'économie, & qu'elle bannit de la société tous les vices contraires.

Les Avignonois aujourd'hui n'ont rien à faire qu'à médire depuis le matin jusqu'au soir ; & ils s'y occupent avec toute l'activité d'un peuple oisif.

Un étranger qui arrive à Avignon, n'a pas plutôt quitté ses bottes, qu'il sait tout ce qui se passe dans la Ville ; il en sait même plus ; car chez les peuples désœuvrés, la calomnie est tout près de la médisance.

C'est l'indigence qui établit ce vice.

(*) La Compagnie des Fermes royales donne tous les ans environ cent quatre-vingt mille livres aux Avignonois, afin qu'ils ne fabriquent ni tabac, ni indiennes.

Il y a deux partis à Avignon, qui ſe font la guerre, *la miſere* & *la pauvreté*. Comme ils ſe battent à armes égales, la guerre eſt éternelle. L'envie, la haine, l'antipathie, l'animoſité, & tous les autres défauts qui accompagnent l'indigence publique, tiennent la méchanceté en haleine.

Ici un repas cauſe une bataille, & une fête publique occaſionne une guerre civile. Tous les citoyens ſont alors ſous les armes, parce que c'eſt leur reprocher le défaut de moyens : & de ce reproche au déſeſpoir, il n'y a preſque point d'intervalle.

Un peuple, qui n'a rien à faire, donne ordinairement à corps-perdu dans la politique.

Le grand bureau d'adreſſe des intérêts des Princes eſt ici chez un Lieutenant-Général des armées du Roi de France, qui n'a jamais commandé. On raiſonne chez lui à perte de vue ſur les affaires de l'Europe.

Le Général eſt ſur-tout d'une pénétration prodigieuſe; il marche au-devant de la Providence; & en matiere de politique, il en ſait plus que Dieu même.

Il peut vous dire, deux mois d'avan-

ce, la conduite que tiendra un certain Commandant, & les moyens qu'il mettra en uſage pour gagner une bataille déciſive. Il eſt ſi précis là-deſſus, que, ſi vous voulez, il vous donnera un état des morts & des bleſſés, & vous remettra la liſte des priſonniers. Il eſt ſi ſûr de ſon fait, que, ſi on vouloit l'en croire, on chanteroit le *Te Deum* d'avance.

Malgré cette preſcience infaillible, je lui aurois gagné tout ſon bien, pour peu que j'euſſe eu du goût pour les gageures; car il vouloit me parier cent mille francs que le Roi de Pruſſe ne tiendroit pas deux campagnes : une pareille ſomme, qu'il ſeroit battu par-tout; & une troiſieme, qu'à la fin de la guerre, il rendroit la Siléſie à la Maiſon d'Autriche : trois paris qui envoyoient tout juſte le Général politique à l'hôpital.

En oppoſition de ce cabinet, dont le génie eſt François, il y en a un autre Pruſſien, qui auroit pu me procurer auſſi une grande fortune; car le politique, qui dirige celui-ci, vouloit me parier dix mille écus que le Roi de Pruſſe enleveroit une nouvelle Province à la Reine de Hongrie; trente mille livres, qu'il fe-

roit le ſiege de Vienne ; & une pareille ſomme, que le Prince Ferdinand chaſſeroit les François de toute l'Allemagne, &c. &c.

Tous ces miſérables raiſonnements tirent leur ſource de la vanité de l'eſprit humain, qui veut pénétrer les ſecrets du cœur, & en ſavoir plus ſur la guerre que les Princes mêmes qui la font.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

CE peuple reſſemble aux Aſiatiques, par l'endroit même qui fait que les Européens ne leur reſſemblent pas : je veux dire par la clôture du ſexe. Il eſt vrai qu'il n'y a point de loi dans la Grande-Bretagne qui l'ordonne ; mais les hommes en Angleterre ſont ſi éloignés des femmes, que cela revient à peu près à la coutume des ſerrails de l'Orient.

Je ne te dirai point exactement ſi les Anglois obſervent la loi de Mahomet ; &

si dans cette partie de leurs mœurs, ils ressemblent aux Turcs : mais il est certain qu'ils traitent avec les femmes, comme si elles étoient d'une nature inférieure à la leur : ils les voyent si peu, que ce n'est pas la peine d'appeller leur union une société.

Leur compagnie tient à si peu de chose, qu'un repas ou le moindre amusement a toujours la préférence sur elles. Les femmes peuvent bien quelquefois occuper leur cœur; mais rarement occupent-elles leur esprit.

Ils disent pour raison qu'elles ne sont pas assez amusantes : veux-tu que je te dise pourquoi? c'est qu'eux-mêmes ne le sont pas assez. Les qualités des hommes sont un moule, où celles des femmes prennent leur forme.

Les Bretons n'ont pas le temps d'être aimables auprès de leurs femmes; l'ambition, la politique & la débauche leur ôtent un certain loisir, qui est nécessaire pour être galant & poli; & que leurs voisins, plus désœuvrés qu'eux, ont toujours.

Il faut des attentions, des soins & de l'empressement auprès des femmes d'un certain caractere; il faut postuler leur

cœur, le gagner, le mériter : tout cela forme une occupation ſuivie, qui gêne & qui inquiete des gens déja inquiets par tempérament. On a plutôt fait de franchir tous ces obſtacles, & d'avoir recours à la débauche, qui n'a rien de difficile, où une femme eſt ſéduite d'avance, & dans laquelle on s'épargne juſqu'à la peine de demander. Cela s'appelle ici le bon ſens de l'amour ; & il y a tant de bon ſens aujourd'hui en Angleterre, qu'il a étouffé tous les agréments du cœur & de l'eſprit.



LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

QUand je fais réflexion à ce qui ſe paſſe dans les différents Etats d'Europe, je ne puis m'empêcher de croire que les nations ſe gouvernent d'elles-mêmes ; & qu'une fois le premier mouvement de l'adminiſtration donné, la République va toute ſeule.

Il y a ici ſept cents membres d'une aſſemblée, qu'on appelle Par--l--nt, qui repréſente la nation compoſée de ſept millions d'habitants; c'eſt-à-dire, que chacun de ſes membres a cent mille ſujets du Roi Georges, qui ſont commis à ſes ſoins, & ſur leſquels il doit veiller. Il eſt à la tête de leurs affaires politiques, civiles & économiques; il les dirige, parle pour eux, ménage leurs intérêts, prévient les trop grands droits, & s'oppoſe à ce qu'ils ne ſoient accablés d'impôts; fixe la portion de leur contingent dans les taxes générales, & a ſoin qu'ils ne fourniſſent pas trop; les fait jouir des privileges de la nation, & des nouveaux avantages qu'elle reçoit. Ce ſont autant de petites républiques ſéparées, qui ſe balancent continuellement enſemble, & qui tâchent de ne pas ſe heurter l'une contre l'autre, afin que la grande, qui les comprend toutes, ſoit ſans ceſſe en équilibre. C'eſt du moins l'inſtitution de ce Par--l--nt, & la charge de chacun de ces membres.

Cependant un grand nombre de ceux-ci n'y entend rien; ils ne ſont au fait d'aucune de ces choſes, & n'en ont pas même l'idée. La faveur du Roi, ou la

brigue des peuples, leur donne cette place. Preſque tous l'achetent à raiſon de tant de mille livres ſterling par élection ; c'eſt-à-dire, que ce ne ſont pas les hommes, mais les richeſſes qui deviennent membres de cette communauté.

Pluſieurs, au ſortir d'un repas où ils ont paſſé la nuit dans la débauche, ou d'un lieu de proſtitution publique, ſe rendent ſur les bancs de W--m--ter, où, tandis qu'on délibere ſur les affaires de la nation, ils ſont enſevelis dans un profond ſommeil. Que deviennent alors les intérêts des citoyens qu'ils repréſentent ? Ils dorment avec eux. Cependant les affaires générales vont toujours ; & malgré la mauvaiſe adminiſtration & le délabrement des petites républiques, la grande ſubſiſte.

Je ne vois pas la néceſſité de ce corps immenſe ; je crois que ſoixante & dix membres, bien choiſis, gouverneroient auſſi-bien l'Etat, que ſept cents : peut-être le gouverneroient-ils mieux ; du moins éviteroit-on les longueurs inévitables dans les délibérations des nombreuſes aſſemblées.

J'ai ſouvent fait attention à ceux qui gerent les affaires de l'Etat dans cette

assemblée, & j'ai trouvé que cela roule sur une vingtaine ; à quoi bon donc les autres ? C'est, dit-on, pour éviter le despotisme : mais évite-t-on le despotisme, lorsque six cents quatre-vingt membres, en sommeillant, sont de l'avis de vingt ? Au contraire, leur consentement assure la domination, & rend immuable l'usurpation de leur autorité.



LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

Un savant de ce Pays me disoit derniérement, que les hommes, depuis deux mille ans, n'avoient point fait de progrès dans les connoissances, parce qu'ils s'étoient égarés dans la route. Il ajouta que les Anglois en avoient les premiers découvert le chemin, & qu'ils avoient sonné la cloche pour rassembler tous ceux de leur temps, & les mettre sur la voie.

Je ne suis pas embarrassé que les An-

glois ayent ſonné la cloche; car il ne faut pas être bien habile pour faire du bruit. La queſtion eſt de ſavoir s'ils l'ont ſonnée par le bon bout, & ſi le tocſin breton a mis les Européens ſur le ſentier qui conduit à la vérité.

J'ai lu les écrits de ces ſonneurs de cloche, qu'on appelle ici *Bacon*, *Bayle*, *Newton*, & autres. J'ai vu en effet qu'ils ont pris une route nouvelle: mais encore une fois, la difficulté reſte toujours, qui eſt de ſavoir ſi c'eſt la bonne.

Le préjugé général eſt pour eux; parce qu'en fait de chemin qui mene aux connoiſſances, les Européens trouvent toujours que le dernier eſt le meilleur.

Avant ces ſonneurs de cloche il y en avoit eu d'autres qui l'avoient ſonnée: que ſait-on ſi après ceux-ci d'autres ne la ſonneront pas encore; & ſi, de cloche en cloche, on n'ira pas juſqu'à s'étourdir, au point de rentrer dans les mêmes ténebres, d'où le premier tocſin avoit prétendu retirer?

Pour moi, qui enviſage tout dans un point de vue morale, je trouve qu'une nation n'eſt ſavante que dans la proportion qu'elle devient ſage. Peut-

être, dans ce ſens-là, la ſonnerie d'Angleterre n'a-t-elle pas beaucoup avancé les arts. Du moins les Docteurs de ce peuple prétendent-ils que le cœur des Anglois eſt plus corrompu aujourd'hui, qu'avant qu'ils euſſent enfilé le ſentier du ſavoir.

Mais ſi on accorde aux Anglois la préférence à l'égard de certaines connoiſſances utiles à la navigation & au commerce, on conviendra en même-temps qu'il ſont reſtés bien en-arriere à l'égard de pluſieurs autres.

Ceux qui apprécient tout en Europe, prétendent que cette nation a, dans les arts, pour pluſieurs millions de juſteſſe & d'exactitude; mais qu'elle n'a pas pour un demi-écu de goût.

Un ſecond Breton, exempt des préjugés de ſa nation, me diſoit : » Nous » ſommes excellents pour les copies; » mais nous ſommes de très-mauvais » originaux. Preſque toutes les autres » nations vont plus loin que nous dans » l'invention, mais nous les ſurpaſſons » toutes dans l'imitation. Nous ſom- » mes les premiers poliſſeurs de l'Eu- » rope; mais il nous faut des mode- » les. »

Cette perfection dans l'imitation vient de la patience & de l'obstination de ce peuple. Ce n'est pas alors l'esprit qui dirige, c'est le corps. Une machine lourde & robuste s'acharne au travail; & par le temps & l'assiduité, va plus loin que l'inventeur. On pourroit appeller ces gens-ci les ânes méchaniques des arts, les bêtes de somme des métiers.



LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

Il paroît ici un livre sur la guerre présente, que la nation en général goûte beaucoup; car il dit que la Grande-Bretagne ne devoit envoyer ni troupes ni argent en Allemagne. Ce livre a raison: en effet, si l'Angleterre avoit pu se dispenser d'entrer dans les divisions du Nord, & qu'elle eût gardé chez elle ses finances & ses sujets, elle auroit eu bien plus d'avantage.

Il y a dans cette Capitale des gens ſi profonds en fait de ſyſtêmes, qu'ils peuvent, dans leurs ſpéculations, ſe paſſer des premiers principes de la politique, & raiſonner un volume entier, en tournant toujours ſur le pivot de leurs idées.

En fait des intérêts des Couronnes, il ne faut pas être un grand ſorcier pour deviner l'avantage qu'un peuple pouvoit avoir, ſi tandis que les autres s'écraſoient par des guerres diſpendieuſes, il n'eût fait lui-même aucun effort.

Cet obſervateur économe dit fort élégamment ce que l'Angleterre auroit dû faire pour épargner ſes troupes & ſon argent, en abandonnant le pays de Hanover à ſes propres forces, & l'Allemagne à ſes révolutions; mais il ne parle point des inconvénients qui ſeroient nés pour la Grande-Bretagne, en ſéparant ainſi les intérêts des guerres du Nord: il eſt là-deſſus d'un ſecret inviolable.

Rien n'eſt ſi aiſé que de diſcourir ſur un plan politique, lorſqu'on le détache des vues générales, & qu'on le rapporte à une certaine maniere de pen-

ſer qu'on ſe fait; car tout eſt démonſtratif dans la théorie de l'eſprit; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

Cet auteur enfile un long raiſonnement ſur les moyens qu'il y auroit eu d'épargner le numéraire & le ſang des ſujets, & va toujours enſuite dans ſes idées, ſans regarder ni devant ni derriere lui. Il eſt ſi occupé de ſon plan, qu'il ne s'en détourne point, pour obſerver que la France, l'Angleterre & la Maiſon d'Autriche, ſont ſi étroitement liées d'intérêt, par rapport au poids que l'une d'elles pourroit mettre dans la balance de l'Europe, que les batailles des unes deviennent néceſſairement les batailles des autres. De maniere que, ſi aujourd'hui la France déclaroit la guerre aux enfers, il faudroit que la Grande-Bretagne s'alliât avec les démons contre elle, pour prévenir les avantages que cette Couronne pourroit avoir dans cette guerre infernale, &c.

Ce livre d'obſervations a néanmoins une grande beauté; je veux dire qu'il cenſure le Gouvernement; ce qui, en fait des livres de parti en Angleterre, paſſe toujours pour une perfection.

Cette brochure me rappelle une ſcene

qui ſe paſſa ici, il y a quelques jours; en ma préſence, dans une boutique, entre un Libraire & un Seigneur Anglois du parti oppoſé à celui de la Cour.

Ce dernier dit au marchand de lui faire voir quelque ouvrage bien écrit ſur la politique préſente. En voilà un, lui dit le Libraire, en lui offrant une brochure. Le Seigneur l'ouvrit; & après avoir jetté les yeux ſur le titre: Fi donc, s'écria-t-il en le refermant précipitamment, cela ne vaut rien. J'ai lu ce livre, & je le trouve déteſtable; car l'auteur veut prouver que nous avons un Miniſtre qui a des notions ſur le Gouvernement politique & civil.

Puiſque celui-là n'eſt pas de votre goût, reprit le marchand, en voici un autre qui peut-être vous plaira. Le Lord le prit, l'ouvrit comme le premier, & le referma de même. Mauvais ouvrage encore, dit-il; celui qui l'a fait ſe déclare neutre au milieu des diviſions qui nous agitent. L'auteur n'a pas même aſſez de génie pour être d'un parti; ce qui ne peut faire qu'un ouvrage froid; car en Angleterre, quand la paſſion ou l'emportement ne guide point la plu-

me, il n'y a rien de si insipide à lire qu'un ouvrage Anglois sur la politique. On diroit, ajouta-t-il, que nous avons besoin, pour avoir de l'esprit, que le démon de la cabale nous agite.

Puisque cela est ainsi, dit le Libraire, je sais ce qu'il vous faut : tenez, Milord, voilà un bon livre ; car l'auteur dit tout net que notre Gouvernement ne vaut rien ; & même, afin que le public ne doute point de la perfection de son ouvrage, il ajoute que nos Ministres n'ont pas le sens commun.

Si cela est, dit le Seigneur Breton, je l'achete. Le livre doit être bon : il pourra même être excellent, pour peu que l'Auteur ait eu le soin d'exagérer les faits, & qu'il en ait imposé aux lecteurs par des impostures &c.



LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

LEs Miniſtres d'Etat en Angleterre ne ſont pas ſi occupés que ceux de France; ils ont le temps de reſpirer. Le Gouvernement même leur donne quelquefois le loiſir de n'avoir rien à faire; ils pourroient être aſſidus aux ſpectacles, voir des femmes, & perdre trois ou quatre heures tous les jours dans les aſſemblées particulieres, ſans que l'adminiſtration publique en ſouffrît. S'ils n'avoient la maladie ordinaire des gens en place; je veux dire, de paroître occupés & accablés d'affaires, ils n'en auroient preſque point.

Il eſt vrai qu'ils ont des bureaux, des ſecretaires, des rôles & des copiſtes, comme ceux de Verſailles: mais c'eſt pour la forme, & afin de remplir le *decorum* de leur charge; car, ſans tout cet attirail, ils ne ſe croiroient pas Miniſtres.

Pour paroître des hommes néceſſaires à l'Etat, ils ſont obligés de ſubſtituer des minucies de Cour aux fonctions les plus importantes du miniſtere. Le Parlement les diſpenſe de celles-ci, & en fait ſon affaire.

Les Secretaires d'Etat, en Angleterre, ne ſont, à proprement parler, que les premiers Commis de la Couronne; ou, pour me ſervir d'une expreſſion qu'on employe ici, les ames damnées de la Cour. Ils n'ordonnent rien en chef, & ſont en ſous-commandement.

On pourroit comparer un Miniſtre de France à un Pacha de Conſtantinople; & un Secretaire d'Etat d'Angleterre, à un Doge de Veniſe.

Le Monarque les nomme: mais comme cette nomination demande confirmation, & qu'il n'arrive pas toujours que les Miniſtres qui plaiſent au Roi, ſoient agréables au peuple, ils ſont ſouvent obligés d'abandonner leur poſte. Auſſi leur ſoin principal eſt-il de briguer les bonnes graces de celui-ci: ce qui fait, pour l'ordinaire, des hommes dangereux; car un Miniſtre, qui mendie les ſuffrages d'une populace aveugle, qu'il mépriſe d'ailleurs, & cela tout exprès

pour ſe maintenir dans ſa place, a des deſſeins d'indépendance, & viſe à l'autorité abſolue. Les Miniſtres en effet, ici comme ailleurs, ſont attaqués de la maladie du deſpotiſme. Ils ne ſont pas plutôt en place, qu'ils voudroient ſe rendre maîtres de la Cour, du Parlement & du peuple.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LA ſociété générale d'Avignon eſt diviſée en deux claſſes; l'épée & la robe.

Hier un homme de cette Ville, avec qui j'avois lié quelque ſociété en arrivant ici, me conduiſit dans une compagnie de gens de la premiere eſpece. La Dame, chez qui nous allons, me dit-il en chemin, porte le nom de cette fameuſe fontaine (*), tant chantée par un

(*) Vaucluſe.

célebre Poëte Italien, nommé Pétrarque. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans cette assemblée, que je crus être dans le lieu le plus respectable de la terre. De quelque côté que je tournasse mes regards, je ne voyois que des objets de vénération.

Une vingtaine de femmes, chargées d'années, de rubans & de rouge, composoient la moitié de cette société. Monsieur, dis-je à mon conducteur, après avoir considéré ces vieux personnages; à ce que je vois, il fait bon être d'Avignon; car il me paroît qu'on y vit long-temps. Comment! repris-je, voilà des femmes éternelles! sans doute que le déluge les a oubliées sur la terre? A ce que je vois, il n'est pas nécessaire d'aller dans la Capitale d'Italie pour voir des antiquités; car on trouve ici les ouvrages des Romains.

Mais changeons de matiere; j'ai oui dire que cette maison est en grande réputation parmi les étrangers. Comment, me dit-il, en grande réputation! je le crois bien; on en parle dans toutes les nations du monde. Ce n'est pas sans raison; car c'est le plus ancien tripot qu'il y ait aujourd'hui en Europe.

Tous les autres ont péri par les ordonnances des Rois, ou par cet arrangement des causes secondes qui détruit les meilleurs établissements : mais celui-ci a résisté à tout; ce qui a causé des coups du sort réitérés, qui ont renversé de fond en comble les meilleures maisons de cette Ville : car dans trente ans les révolutions du lansquenet causent de grands ravages dans les familles.

Son influence ne s'est pas bornée à Avignon. Elle s'est étendue dans le Royaume voisin. Voilà, continua-t-il, en me faisant remarquer une grande table, l'autel de la Fortune, où la France a sacrifié bien souvent, & où elle a presque toujours été comdamnée à payer aux sacrificateurs les fraix de l'adoration.

Il me semble, lui dis-je en l'interrompant, que la Dame du logis, qui porte un si beau nom, fait-là un vilain métier. Que voulez-vous, reprit-il; il faut que chacun fasse le sien.

Monsieur, lui dis-je, je vous prie de m'apprendre qui est cette Dame que je vois autour de cette table à quadrille vis-à-vis de nous, qui a des mouches, des rubans & des rides? C'est, me

me répondit-il, la Ducheſſe de Cr-il-on. Elle eſt bien vieille! lui dis-je. Pas trop, reprit-il; elle n'a pas encore cent ans; il faut aller au mois de Mai prochain pour qu'elle les ait accomplis. C'eſt ce que nous appellons ici l'âge viril des Dames. En ce cas-là, lui dis-je, vous ne devez jamais les voir vieillir; car elles doivent toutes mourir dans l'âge viril.

Qui eſt celle qui ſe trouve à la même table, vis-à-vis d'elle, qui ne paroît pas ſi décrépite. Oh! pour celle-là, me dit-il, elle eſt dans ſa premiere jeuneſſe; car c'eſt tout au plus ſi elle a ſoixante ans.

Eſt-ce que vos Dames, repris-je, avant que d'être jeunes, n'ont point d'intrigues? Oh! que ſi, me répondit-il; ſans cela elles ne pourroient point vieillir; la plupart mourroient alors en naiſſant.

Pourriez-vous me dire qui eſt cette Dame ici devant nous, qui a les yeux aſſez beaux? C'eſt la Vicomteſſe de Te—ſ—n. Celle-ci ne penſoit plus à l'amour, lorſqu'un vieux Officier de la Gendarmerie, qui a choiſi Avignon pour ſon hôtel des Invalides, l'en fit reſſouvenir. Le vieillard aima, la Dame ré-

ſiſta, l'ancien Gendarme inſiſta, & la Vicomteſſe ſuccomba.

Qui eſt cette petite femme graſſe & preſque ronde, qu'on laiſſe ſeule dans un coin de la ſalle? C'eſt, me répondit-il, la Princeſſe régnante, la ſultane du palais. Elle a bien peu de cour, lui dis-je, pour une ſouveraine. En voici la raiſon, repliqua-t-il; c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne ſente en ſoi-même un dédain marqué pour elle. Quand une femme, ajouta-t-il, a donné une fois dans une débauche outrée, dans quelque rang que la fortune l'éleve après, l'indignation eſt toujours la même. Celle-ci s'eſt proſtituée à tant de ſujets avant que d'être Reine, que le trône lui-même n'a pu la garantir du mépris général.

Qui eſt, repris-je, cette grande Dame déja d'un certain âge, qui eſt près d'elle? C'eſt encore une autre ſultane du palais, me répondit-il; mais celle-ci eſt du vieux ſerrail; c'eſt-à-dire, du lit du dernier Prince. Son regne a duré long-temps, ainſi que ſa débauche. Mais elle a donné aujourd'hui dans la dévotion; car *à Avignon, après Monſeigneur le Vice-Légat, c'eſt Dieu.* Il n'y a qu'à ſes amis particuliers qu'elle dit à l'oreille que ce n'eſt qu'une grimace.

Monſieur, je vous prie de m'apprendre ſi vos ſultanes du vieux & du nouveau ſerrail n'ont point de maris. Oh! pour cela oui; elles en ont : ſans quoi nos Vice-Légats n'en voudroient pas; car il faut qu'ici comme ailleurs, l'adultere accompagne toujours la débauche. C'eſt le goût des grands Monarques de l'Europe, auquel les petits Princes ne manquent jamais de ſe conformer.



LETTRE XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

LEs Angloiſes ſont plus belles que les Françoiſes; mais les Françoiſes ſont plus jolies.

En France, on ne peut pas quitter le ſexe; en Angleterre, on eſt d'abord embarraſſé : c'eſt que la jolie femme a mille perſpectives, au-lieu que la belle n'en a qu'une; & les femmes doivent être ſûres de ne pas plaire long-temps aux hommes, lorſqu'elles n'ont qu'un côté

à leur montrer, quelque beau qu'il ſoit.

En général, le viſage des Bretonnes n'a point d'expreſſions; preſque tous les charmes ſont ici à l'agonie; on diroit que la beauté des Angloiſes eſt prête à rendre l'ame.

Une nature froide & ſans action ſe borne aux beſoins phyſiques de la machine. Tu peux bien imaginer qu'avec cette nonchalance du cœur, il y a peu de paſſions vives.

Ce n'eſt pas que les Dames en Angleterre ne ſe diſputent l'empire de la beauté, & ne veuillent plaire aux hommes. Cet inſtinct dans le ſexe eſt de tous les climats, & ſe trouve dans tous les Pays.

En général, les intrigues de galanterie ſont fondées ſur l'amour-propre : ici les deux ſexes ſe voyent par vanité, & s'aiment par oſtentation; le tout à l'inſu des ſens, & ſans que l'amour en ſache rien.

Au reſte, cette regle n'eſt pas ſans exception. Les Dames, en Angleterre, commencent à ſentir le déſagrément qu'il y a de n'être que belles; elles ſont tout ce qu'elles peuvent pour devenir jolies, & pour cela elles ont recours à l'art.

La plupart ſe donnent un tempéra-

ment, & font semblant d'avoir de la vivacité : mais il y a aussi loin de cette nature à la premiere, qu'il y a du midi au nord de l'Europe.

Je crois qu'il faudroit bien des choses pour rendre les Angloises aussi gayes & aussi enjouées que les Françoises. Pour y parvenir, il seroit peut-être nécessaire de détruire les mœurs & les manieres. J'imagine même qu'il faudroit toucher au systême du Gouvernement; car la politique, dans la Grande-Bretagne, influe sur tout.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

GEorges III occupe maintenant le trône de la Grande-Bretagne; il fut proclamé le même jour de la mort de son prédécesseur. Ce n'est point le fils de Georges II; c'est son petit-fils. Entre lui & le Roi mort, étoit un Prince décédé depuis quelques années, digne de régner

par sa belle ame, dont Georges III est le fils. Le Roi régnant est dans sa vingt-quatrieme année, & d'une figure prévenante. Quoique dans un âge où tous les autres Souverains d'Europe sont déja vieux, il est encore jeune; la chasse, la table & la débauche des femmes ne l'ont pas encore usé; c'est un Prince tout neuf.

Il a d'abord été au fait d'être Roi; les autres s'essayent long-temps : pour lui, il l'a été du premier coup. On ne s'apperçoit pas que Georges II soit mort; les affaires vont, comme si la Couronne étoit sur la même tête. Les conquêtes & les victoires continuent, comme auparavant, & la nation acheve l'ouvrage de sa grandeur.

On pense déja à marier ce Monarque; il est, sans contredit, le meilleur parti de l'Europe; mais il n'est pas aisé de lui trouver une épouse; la religion rend la chose aussi difficile que l'alliance.

Les Anglois ne voudroient pas d'une Reine qui appartiendroit à une Maison si puissante, qu'elle pourroit augmenter le domaine de la Couronne en Europe; car ils sont plus jaloux de la petitesse de leur Etat, qu'ils ne le sont de la gran-

deur de celui des autres. On diroit qu'ils ont calculé d'avance la longueur & la profondeur de leurs forces, & que l'Isle de la Grande-Bretagne est tout juste la mesure de leur puissance.

Il n'y a eu d'autres changements à la Cour, que ceux qui en étoient une suite. Ceux qui avoient fait assiduement leur cour au petit-fils de Georges II, se sont avancés ; le Roi a acquitté les dettes du Prince de Galles.

L'esclave favorite, qui avoit de l'ascendant sur George II, a quitté la Cour à sa mort ; elle s'est retirée dans sa maison, où elle jouit, sans faveur, de toute sa fortune. En France, après l'enterrement du Roi, la maîtresse s'enterre dans une retraite, ou elle est exilée ; en Angleterre, elle peut disposer d'elle-même, comme il lui plaît.



LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

SI on a beſoin d'un pilote national à Paris, il eſt encore plus néceſſaire à Londres, où la ſociété eſt plus eſcarpée, & où les écueils ſont plus cachés. J'allois faire mettre là-deſſus un avis dans les papiers publics, lorſqu'en buvant le thé derniérement au café de Smirne près de la Cour, il s'en préſenta un tel que je le pouvois ſouhaiter.

C'eſt un Baronnet d'une ancienne famille d'Angleterre, dévoué aux étrangers, & qui chérit tout ce qui vient de loin. Il ne ſut pas plutôt que j'étois Chinois, qu'il fit la moitié du chemin pour arriver juſqu'à moi.

Ce Gentilhomme a environ cinquante ans; ſa taille eſt avantageuſe, & ſa figure agréable. Il a de l'éclat dans le teint; ce qui fait qu'on ne voit point d'abord qu'il eſt uſé. Il a paſſé la plus grande partie

de ſa vie à lire & à étudier le cœur humain, qu'il appelle l'énigme de la nature.

Dès ſa jeuneſſe, il voyagea dans la plupart des Cours des Princes Chrétiens, & parcourut une grande partie de l'Aſie & de l'Amérique. Il n'eſt gueres de Gouvernement en Europe dont il ne connoiſſe la conſtitution, & peu de loix dont il n'entende l'eſprit.

Il m'a dit qu'il s'étoit appliqué, pendant long-temps, aux ſciences ſpéculatives; mais qu'il s'en étoit dégoûté, par la conviction où il étoit parvenu, qu'elles ne ſervent qu'à agiter l'ame ſans la ſatisfaire.

Il ne veut point ſur-tout entendre parler des mathématiques. La raiſon de cette antipathie vient de ce que s'étant appliqué pendant trente ans à cette ſcience, une courbe qu'il ne peut définir, a manqué de lui faire tourner l'eſprit.

Son étude principale aujourd'hui, eſt celle de l'hiſtoire de ſa nation, & ſur-tout celle de la Ville de Londres, qu'il poſſede parfaitement. Il eſt ſi ſavant dans cette branche du ſavoir, que ſa mémoire lui retrace ſans peine toutes les anec-

dotes galantes de la Cour & de la Ville. Depuis la fin du regne de Georges I, jusqu'au commencement de Georges III inclusivement, il peut dire dans quel temps une certaine Milady, qui avoit la réputation d'avoir de la vertu, fit un éclat qui la déshonora dans le monde : & dans quel autre une jeune Miss, qui passoit pour une Agnès en se mariant, donna des preuves parlantes à son époux qu'elle n'étoit pas novice en amour.

Il s'exprime avec précision, & en termes qui rendent parfaitement ses idées. Il a de l'imagination, de l'esprit, & encore plus de bon sens : mais avec cela, un certain je ne sais quoi de singulier & de bisarre dans le caractere. Il est attaqué de cette indisposition, qui, dit-on, tire ici sa source du climat. Il m'a avoué, depuis notre connoissance, qu'il avoit souvent voulu se tuer : mais qu'étant prêt d'exécuter son dessein, il avoit trouvé, toutes réflexions faites, que vivre ou mourir étoit une chose si indifférente par elle-même, qu'il ne valoit pas la peine qu'on prît celle de se défaire. Quand à présent la maladie de se pendre le prend, il monte à cheval, & va galopper deux ou trois heures à *Hyde-*

park. Mais il a nouvellement découvert un second moyen, qui, à ce qu'il dit, est encore meilleur : c'est de boire deux bouteilles de Pontac. Comme ce remede, jusques ici, lui a réussi parfaitement, il l'appelle *le spécifique Anglois pour guérir de la corde.*

Il n'est pas tout-à-fait athée ; il croit presque à une Providence. Il soutient qu'il n'est pas absolument impossible qu'il y ait un Dieu ; mais il n'est pas entiérement d'accord avec lui-même là-dessus.

Il prétend prouver géométriquement que les religions ont été inventées pour le maintien de l'ordre politique & civil, & qu'elles sont la source de toutes les vertus, quoiqu'elles ne contiennent point de vertus. Aussi dit-il qu'un athée en religion est un homme abominable qu'il faut bannir de la société, & soutient qu'on doit croire à un dogme quelqu'il soit.

Comme il sait une infinité de choses, qu'il a beaucoup vu & beaucoup lu, ses amis l'ont souvent voulu engager à se faire membre du Parlement : mais il a toujours répondu qu'il ne vouloit pas être d'un corps, où l'art de parler est plus fort que la raison, & où l'éloquence

l'emporte presque toujours sur la vérité. Il ajoute qu'un *Orateur*, qui a un beau port, de belles dents, & qui joint à cela une voix sonore, peut ramener tout le Parlement d'Angleterre à son opinion, & se rendre maître de la chambre basse.

Il a été enclin dans sa jeunesse à la débauche, & n'a pas voulu s'en corriger dans un âge avancé par principe de santé. Il croit qu'une sobriété trop rigide est un poison lent qui mine la constitution; & qu'un peu de désordre est un antidote, pour empêcher le dégoût de la vie, dont l'uniformité rend le poids insupportable. C'est pourquoi il va une fois la semaine à *Covent-garden*, (*) & s'enivre réguliérement deux fois le mois à *Bedford-Arms*: il appelle cela remonter la machine.

Dégagé de tous les soins & de tous les embarras de la vie, il n'a d'autre affaire que celle de se tenir gai & enjoué. On ne lui connoît ni procès, ni femmes, ni enfants. Il n'a jamais voulu se marier, non point par aversion pour le sexe, mais parce qu'une femme éter-

(*) Quartier où sont les maisons de prostitution.

nelle, comme il s'exprime, est fiere & hautaine, & rend par-là le mariage insupportable.

Il jouit de quatre mille livres sterling de rente, & en auroit six mille, si, après la mort de son pere, il ne lui avoit pris fantaisie d'aller mesurer la grande pyramide d'Egypte. Il me parle souvent de cette disgrace, qui lui a enlevé le tiers de sa fortune; & dit, à ce sujet, que, sans un certain Roi d'Egypte qui vivoit il y a plus de deux mille ans, il auroit six chevaux dans son écurie, au-lieu de trois; quatre domestiques davantage qu'il n'a; & qu'il boiroit deux bouteilles de vin clairet de plus à ses repas, que ses facultés ne lui permettent aujourd'hui d'en boire.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

On voit ici une ſorte d'hommes, qu'on appelle Am-b-rs. Ces gens, qui ſont chargés des intérêts des Couronnes, ſont ſi déſœuvrés, qu'on diroit qu'ils n'ont d'autre affaire, que celle de n'avoir rien à faire.

Si on va le matin prendre l'air à *Hyde-Park*, on eſt ſûr de les y rencontrer à cheval; ſi on marche à midi dans les rues de Londres, on les y trouve à pied: on ne ſauroit faire deux pas ſans leur paſſer ſur le corps. Ils ſont tous les jours réguliérement dans *St. James's Park*, depuis deux heures après-midi, juſqu'à quatre. Ce ſont les premiers objets qui ſe préſentent à *Ranelagh* & à *Vauxhall.* Ils préſident dans les *Front-Boxes* des deux théâtres de *Druly-lane* & de *Covent-garden*, & ſont des piliers de l'Opéra Italien de *Hay-*

market. Aucun concert public ne ſe fait ſans eux ; il ne ſe tient aucune aſſemblée où ils n'aſſiſtent : ils ſont enfin par-tout, excepté dans leurs cabinets. Je ne les connois point perſonnellement, & je n'aurois jamais deviné ce qu'ils ſont, ſi on ne me l'avoit dit.

On en voit un parmi eux qui eſt éternel. Il arriva à Londres après le déluge, & il ne quittera vraiſemblablement l'Angleterre qu'à la fin du monde. Il eſt vieux comme Saturne ; mais tu ne lui donnerois pas quarante ans, tant il eſt poudré & muſqué. Son air eſt ſi grave, & ſon maintien ſi empeſé, que, depuis trente ans, il n'a pas dérangé un ſeul cheveu de ſa perruque : au reſte, c'eſt un grand négociateur ; car il a traité avec la moitié des femmes de la Ville.

On m'en a montré un ſecond qui eſt toujours hériſſé. On diroit que ſon eſprit eſt pris aux cheveux. On le voit penſif & rêveur comme s'il étoit chargé du détail de l'Europe. Il aſſiſte aux ſpectacles miniſtralement. Ceux qui le voyent de près prétendent qu'il a des connoiſſances & du ſavoir : mais a quoi bon ſa capacité ? Quand on n'a d'autre affaire dans une Cour que celle

d'y régler des ſubſides, c'eſt-à-dire, de recevoir & d'envoyer de l'argent, on n'a pas beſoin de génie ; il ſuffit d'avoir des mains.

On m'a aſſuré qu'il y en a parmi eux qui ont des lumieres & de l'entendement ; je ne t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt qu'il y a parmi eux de ſots perſonnages. J'en vois un, ſur-tout, dans les endroits publics, qui a l'air indécent ; je ne connois point de viſage plus malhonnête.

On m'en a fait remarquer un, arrivé de la Guadeloupe, pays d'où vient le ſucre, qui enchérit ſur tous les autres par ſa difformité. C'eſt une eſpece de ſinge-homme. Il n'y a que des ſauvages de l'Amérique qui puiſſent envoyer en Europe de telles figures.

Il me ſemble que les Princes chrétiens ne ſont pas aſſez ſcrupuleux ſur le choix de ceux qui doivent les repréſenter dans les Cours étrangeres. C'eſt, en quelque maniere, avilir les Couronnes, que de confier leurs intérêts à des hommes qui ne reſſemblent en rien à ceux qui les portent. On dit que ce n'eſt qu'une copie; mais cette copie doit avoir quelque rapport avec l'original.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, , *à Londres.*

D'Avignon.

TU as vu dans ma précédente ma premiere introduction chez la nobleſſe d'Avignon. Nous nous rendîmes le lendemain dans la même aſſemblée, où nous trouvâmes à peu près la même compagnie.

Monſieur, dis-je à mon conducteur, je vous prie de m'apprendre qui eſt ce vieillard poudré & muſqué, qui fait l'agréable avec cette jeune Dame placée devant nous? C'eſt un de nos Marquis, me répondit-il, qui porte le titre & le nom d'une terre qu'il n'a plus. Il eſt vieux comme le monde, & uſé comme le temps. Les plaiſants d'Avignon diſent par ironie qu'il nâquit du temps de Jean XXII, & qu'il vit bâtir le palais papal; avec cela, il eſt toujours à fleurer le jupon de quelque femme. Il paſſe tous les matins deux

heures à ſa toilette pour réparer les injures de l'âge, & il ſe pare comme une vieille femme. Mais toutes ſes précautions montrent la corde; ſes rides contrediſent ſon perruquier, & le font paſſer pour un impoſteur.

Dites-moi qui eſt ce grand perſonnage un peu voûté, qui domine ſur tous les autres, & qui a une perruque en bourſe, quoiqu'à ſon âge on ne devroit plus en porter?

C'eſt, me répondit-il, un Gentilhomme-Conſul. La manie de celui-ci eſt le chaperon; & il n'eſt pas plutôt ſorti de cette charge, qu'il voudroit y rentrer. Apparemment qu'il y trouve ſon compte. Si cet homme avoit vécu du temps des Romains, il n'auroit pas aſpiré à devenir Céſar; il n'eut intrigué dans la République que pour le Conſulat. Il paſſe ici pour un grand calculateur; on lui donne même des notions ſur la géométrie, & ſur quelques autres ſciences. Je l'ai tâté deux ou trois fois ſur ces matieres; je lui trouve un eſprit trop problématique : au reſte, ſa famille eſt très-ancienne; car elle date du temps de Moïſe. (*)

(*) Maiſon Juive.

Je voudrois ſavoir, repris-je, qui eſt ce Gentilhomme, qui porte une figure très-commune, & une marque de diſtinction à ſa boutonnière? C'eſt un Chevalier de Malthe de quelque part des environs de cette Ville. Il a l'air bien impertinent, lui dis-je : & il en a bien le jeu auſſi, reprit-il. C'eſt le mortel le plus inſipide, & en même-temps l'animal le plus arrogant qui ſoit dans la nature. Il eſt à charge à tout le monde dans cette Ville, par ſa fierté & ſon inſuffiſance. On doit lui voler tout ſon bien au jeu dans une nuit ; c'eſt le ſeul moyen qu'on a imaginé pour le forcer à quitter Avignon.

Pouvez-vous me dire qui ſont ces deux cavaliers, en face de nous, qui prennent un air badin avec tout le monde, & plaiſantent ſans ceſſe? Ce ſont les Meſſieurs Four-b-n, deux freres ; voici en gros leur caractere. L'un eſt un ivrogne, & l'autre un fat. Et qui eſt ce grand vieillard, repris-je, qui fait ſemblant de n'être pas âgé, en badinant & folâtrant avec eux comme un jeune homme? A ſon air, je le ſoupçonnerois le troiſieme frere. Vos ſoupçons ſont juſtes, ajouta-t-il ; mais c'eſt

assurément l'aîné ; car c'est le pere des deux autres.

Qui est ce jeune homme qu'on voit à cette table à quadrille, qui a le regard indécis, & les mains tremblantes ? On diroit qu'il vient de la forêt voisine, & qu'il y a fait un mauvais coup. C'est le Marquis de For-t-a, de Provence : mauvaise compagnie. On l'accuse d'avoir assassiné un homme dans sa Ville ; c'est pourquoi il s'est retiré dans celle-ci. L'affaire est pendante au Parlement d'Aix : mais qu'il perde ou qu'il gagne son procès, cela revient au même pour sa réputation ; car tout le monde lui rend la justice de croire que, s'il ne l'a pas assassiné, il est capable de le faire. Son métier est d'être joueur, & il coupe joliment une bourse.

Monsieur, insistai-je, qui est ce petit homme à deux pas de nous, qui a l'air si empesé ? On le nomme, me dit-il, le Vicomte. C'est un petit-maître d'une ancienne édition qui n'a jamais été corrigée ; car l'ouvrage de sa personne est rempli de défauts. Il étoit autrefois très-impertinent ; mais depuis qu'une femme l'a battu, il est devenu fort humble.

Qui eſt ce grand jeune homme qui lui parle maintenant, qui fait le beau garçon, & qui ſe mire continuellement dans ſa figure? C'eſt le petit neveu de notre Arch—. Il joue l'eſprit, affecte les ſentiments, fait le beau diſeur, parle exprès pour ſe faire écouter, choiſit ſes mots, ſes expreſſions, & accompagne le tout d'un certain je ne ſais quoi de ſingulier dans ſa figure & ſes manieres, qui ſemble fait pour achever de le rendre ridicule.

Qui eſt ce Chevalier de St. Louis qui eſt à côté de lui? C'eſt ſon oncle, me répondit-on : homme cauſtique, mordant, qui médit depuis qu'il eſt levé juſqu'à ce qu'il ſoit couché. Ce Gentilhomme peut ſeul diffamer une ſociété entiere, & perdre de réputation toute une Ville; d'ailleurs, cependant honnête homme, quoiqu'un peu frippon au jeu.

Je ſuis curieux de ſavoir, continuai-je, qui eſt ce petit homme replet, qu'on voit dans tous les endroits de cette ſalle, qui ſe fourre par-tout, & qui parle à tout le monde? C'eſt le Marquis de Mont-p-ſ-t; une eſpece d'aventurier, qui s'eſt établi dans cette Ville

pour faire valoir ses heureux talents pour l'industrie. La plupart des gens de qualité empruntent, font des dettes, s'intriguent au jeu ou avec les femmes : mais celui-ci négocie en procès. Son industrie est la chicane. Il achete de mauvaises causes, qu'il rend bonnes à force de solliciter & d'importuner les juges. Homme alerte, laborieux, infatigable; il monte à cheval, & galoppe à Rome ou à Paris, comme un autre iroit ici à la promenade. La plupart des hommes sont déplacés; la vocation de ce Gentilhomme étoit d'être postillon.

Je ne vous ferai plus qu'une question, dis-je à mon conducteur; car je crains de me rendre importun. Qui est ce petit Chevalier, à cheveux gris, qui est auprès de nous, qui furete par-tout avec les yeux, & qui a le visage d'une chauve-souris? C'est, me répondit-il, un petit avorton de Malthe, que la religion a oublié ici, parce qu'il n'a pas de quoi faire honneur à la religion. Il est vain, orgueilleux, pauvre & ignorant; en un mot, c'est un véritable Gentilhomme d'Avignon.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

Il y a dans cette grande Ville deux ſortes de nations ; les peuples qui habitent ce qu'on appelle la Cité, & ceux qui réſident dans le quartier de la Cour ; les mœurs des uns ſont préciſément les antipodes de celles des autres ; on peut regarder la diviſion qui ſépare ces deux peuples, comme une vaſte mer qui met une différence immenſe entre eux.

On diroit que l'Anglois qui eſt né aux environs de *Lombard ſtreet*, eſt d'une eſpece différente de celui qui vit aux environs de *St. James's Square.* Quand celui-ci veut ſe divertir & montrer le ridicule d'un ſot perſonnage, il met ſur le théâtre *the Citizen*, (*) le Citoyen.

(*) Comédie qui porte ce nom.

En effet, tout eſt différent en lui; la maniere de parler, de s'exprimer, de s'habiller, de ſatisfaire ſes goûts, ſes deſirs & ſes appetits. L'Anglois de la Cité eſt groſſier, ſtupide, ſans imagination, s'exprimant mal dans la ſociété ordinaire, n'ayant dans la tête que des calculs d'argent. Au contraire, le Breton né près du parc, parle joliment, s'exprime avec aiſance, & a des reparties; il dédaigne les richeſſes qu'il prodigue continuellement; ce qui fait qu'il mépriſe l'habitant de la Cité, qui ne penſe & ne reſpire que profit & gain. Mais celui-ci lui rend bien le change, lorſqu'il vient le trouver à la bourſe, pour avoir, par ſon moyen, de quoi fournir à ſes diſſipations. Le citoyen fier & enflé de ſes lettres de change & de ſon argent, le regarde avec dédain, & ne lui répond que par monoſyllables; il n'a preſque point le temps de lui parler. Le courtiſan, qui a beſoin de lui, s'habille de même dans ce moment, & affecte ſon ton & ſes allures. L'argent qui, au café de *Smirna* détruit le niveau, le rétablit au café de *Tom's*. Tous ceux qui ſont dans l'enclos de ce quartier, y ſont à l'uniſſon pendant que la bourſe

bourse dure, & que les affaires se font; ce n'est que deux heures après, que chacun rentre dans son caractere. L'habitant de *St. James*, en repassant *Templebar*, reprend son air de Cour, qu'il y avoit laissé, comme en dépôt, en entrant dans la Cité; & le marchand, en laissant les calculs & les agents de change, redevient gauche, grossier & maussade.



LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

On ne peut gueres marcher dans les rues de Londres, sans être battu, ni aller en carrosse, sans être rompu. Si l'on est à pied, l'on est ballotté; si l'on est en voiture, on est cahoté. Je préfere le ballotage au cahotage; je me mêle dans la foule, & soutiens le combat.

Mon banquier, qui demeure à trois milles de mon logement, ne me compte

jamais de l'argent qu'à mon corps défendant : j'allai derniérement chez lui, pour recevoir cinquante guinées, & je reçus, avant que d'y arriver, autant de coups de poing. Je ferois peut-être traité avec plus de ménagement, si on savoit que je suis Chinois; mais j'ai le malheur, malgré mes petits yeux, de passer pour François; & en cette qualité, je suis étrillé d'importance. Il est triste, pour un Asiatique, d'être la victime de la haine de deux nations Européennes.

Dans les autres Etats d'Europe, il n'y a que les soldats qui donnent des batailles; ici tout le monde se bat, & fait la guerre. Hier, comme je passois dans une rue qu'on appelle le Strand, un gros Anglois, en passant auprès de moi, me donna un grand coup de poing, qui me fit pirouetter plusieurs minutes, en m'appellant *French Dog*. Je lui en aurois volontiers fait mon reçu, à condition d'en être quitte pour le premier; mais comme l'étourdissement où j'étois, ne me permit pas de me retirer, il m'en donna un second, en me disant : *Get out of my way, you dir ty fellow*.

Il est malheureux pour l'Europe en-

tiere que les deux nations ayent conçu tant d'antipathie l'une pour l'autre : car je vois ici tous les jours des *Allemands*, des *Italiens*, des *Portugais* & des *Espagnols*, qui étant pris pour *François*, ne sont pas traités avec plus de ménagement que moi, qui suis Chinois.

Il est vrai que si je me plains du mauvais traitement que je reçois, on me propose aussi-tôt le duel national, qui est un combat particulier personnel; mais j'aime mieux recevoir deux ou trois coups de poing, que cent, & avoir une épaule ou un bras démis, qu'un œil poché, ou le visage en compote.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

J'Avois vu des Anglois en France, & j'en vois à Londres. Ce ne sont ni les mêmes génies, ni les mêmes hommes. Le changement est si grand, que l'on diroit que l'espece est différente. A Paris,

ils ont de la douceur & de la politeſſe ; & une certaine liaiſon dans le caractere qui les rend ſociables. A Londres, ils ſont ſombres, noirs, taciturnes, & preſque intraitables. Les qualités aimables les abandonnent en débarquant ici. Ils redeviennent Anglois depuis la tête juſques aux pieds.

Quoique le trajet de mer qui ſépare les deux nations ne ſont que de quatre heures, les naturaliſtes comptent ſix mille lieues de la gayeté de Calais à celle de Douvres. La différence de caractere n'eſt pas plus grande entre les deux peuples qui habitent les deux poles oppoſés.

Je ne puis croire que cela vienne du climat : une ſi petite différence ne ſauroit produire un ſi grand effet. Le phyſique n'a ces ſortes d'influences qu'à un certain éloignement de degrés, & les Aſtronomes ne mettent preſque aucune différence du ſoleil de France à celui d'Angleterre. Il eſt vrai que les Anglois ſe pendent, & que les François ne ſe pendent point ; mais ce c'eſt pas l'air qui fait que les Bretons s'étranglent ou ſe noyent. Je crois que ce contraſte tire ſa cauſe du ſyſtême politique.

La ſociété & la politeſſe ſont une ſuite

du Gouvernement abſolu. Le deſpotiſme en France s'étend dans toutes les claſſes. Chaque ſujet, qui eſt ſupérieur en rang & en richeſſes, eſt une eſpece de Roi pour celui qui lui eſt inférieur: celui-ci devient ſon eſclave naturel : delà viennent en général les conſidérations, les égards, les diſtinctions, & toutes les manieres ſoumiſes & complaiſantes.

On peut regarder la France comme une ſociété de courtiſans, qui, à certains égards, ſont monarques, & à d'autres, ſujets. Cet enchaînement de deſpotiſme, qui s'étend depuis le plus petit ſujet de la Monarchie juſqu'au plus grand, forme cette politeſſe qui eſt ſi naturelle aux François; car les courtiſans ſont par-tout flatteurs & prévenants.

Quand la conſtitution Romaine fut dans ſa vigueur, le peuple Romain, franc & ſincere, ne connoiſſoit point ces égards étudiés. Lorſque les Empereurs les eurent aſſujettis, ils furent polis, doux, affables & trompeurs.

Les Bretons, libres & indépendants, n'ont pas beſoin de cette gayeté Françoiſe. Leur ſyſtême politique les en diſpenſe. L'inſtitution met toutes les claſſes à l'aiſe. Chaque Anglois peut être de

l'humeur qu'il veut, ſans prendre garde à celle des autres.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

DEpuis la mort du Roi, toutes les idées ſont ici pacifiques. On parle déja de congrès, d'indemniſation, de ſuſpenſion d'armes. Il ſemble que tous les ſyſtêmes de guerre ſoient deſcendus dans le tombeau avec le Monarque. Tel eſt le ſort des Européens, que leur deſtinée tient preſque toujours à la vie d'un ſeul homme. Si Georges II régnoit, la guerre continueroit; mais parce que Georges III occupe le trône, la paix ſe fera. Et ce n'eſt pas une des moindres raiſons pour un Souverain de mettre fin aux batailles, que ſon prédéceſſeur les ait commencées. Un Monarque croiroit n'être point Roi, s'il ſuivoit les anciens plans: il s'imagineroit qu'on croiroit dans le monde que ſon prédéceſſeur vit encore,

& qu'il n'eſt qu'une ombre régnante. Afin que le public n'ait pas cette opinion de lui, il faut abymer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, & en établir de nouveaux, qui, ne s'accordant pas avec les premiers, ne ſont pas moins préjudiciables à la nation, que ceux qui pourroient auparavant lui être le plus nuiſibles.

Je ne dis pas que l'état de guerre ſoit préférable à celui de paix; mais ſeulement qu'il y a des cas particuliers où un Gouvernement, ayant fait une grande avance de richeſſes & de ſujets, eſt dans la néceſſité de conſommer l'ouvrage des ſieges & des batailles; ſans quoi le traité de paix lui fait perdre tout le fruit de ſes victoires.

Ce que je t'en dis ici ne porte pas préciſément ſur l'Angleterre. Pour ſavoir ſi la paix lui ſera plus utile que déſavantageuſe, il faudroit connoître à fonds ſes reſſources, avoir meſuré ſes finances, combiné l'état de ſes forces de terre & de mer; ſavoir ſi les taxes qu'elle ſeroit obligée de mettre ſur ſes ſujets pour ſubvenir aux dépenſes extraordinaires des guerres, ne lui ſeroient pas plus préjudiciables que l'avantage qu'elle pourroit

retirer de dix victoires : & ſur-tout ne point s'en rapporter au peuple, dont les idées là-deſſus portent toujours à faux ; parce que chacun ſe forme des préjugés relatifs à ſes intérêts particuliers.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

Le même homme, qui m'avoit introduit dans l'aſſemblée des nobles d'Avignon, me préſenta, deux jours après, dans celle des gens de robe. On ne nous eut pas plutôt annoncés, que le maître du logis ſe leva de ſa place, vint nous recevoir à la porte de l'appartement, me préſenta à la compagnie ; & après m'avoir fait beaucoup de civilité, nous fit aſſeoir dans un endroit fort commode. Voilà un homme bien poli, dis-je à mon conducteur : il eſt encore plus aimable, ajouta-t-il. Si vous faiſiez quelque ſéjour à Avignon, vous feriez enchanté de le voir. Il a le ton de la bonne

compagnie, le caractere liant, l'air aisé & les manieres engageantes : mais ce n'est-là, pour m'exprimer ainsi, que le méchanique de son mérite. Il a du génie & du savoir : outre qu'il est habile Avocat, grand Jurisconsulte, il parle de tout avec beaucoup de justesse, d'esprit & de pénétration. Il joint aux qualités de bon citoyen, celle d'homme fort sociable. Il fait très-bien les honneurs de cette Ville ; car, outre une nombreuse compagnie qu'il rassemble chez lui deux fois la semaine, si quelque Prince ou quelque Grand de l'Europe fait quelque séjour à Avignon, il lui donne des fêtes, où l'on n'admire pas moins son bon goût que sa magnificence.

Voilà le portrait que mon conducteur me fit de cet Avignonois ; & en effet, je démêlai dans ses traits la vérité du tableau : car il y a des physionomies parlantes.

On nous proposa de jouer ; mais je préférai de m'entretenir avec mon compagnon.

Après que les parties furent établies, & que chacun fut rangé autour des tables : Monsieur, lui dis-je, vous voyez que je suis ici comme un homme tombé

des nues. Voudriez-vous avoir la bonté de m'initier dans ce monde nouveau? Je le veux bien, me répondit-il poliment, & je le puis d'autant mieux, que (passez-moi l'expression) je suis Franc-Maçon de cette assemblée; j'ai le secret de l'ordre. Vous n'avez donc qu'à parler, & me déclarer par qui vous voulez que je commence.

Je vous prie de me dire qui est cette jeune Dame, assise autour de cette table vis-à-vis de nous, qui a les traits réguliers, la physionomie aimable, avec d'assez beaux yeux? C'est, me répondit-il, une étrangere, née en Provence, qui a épousé ce petit homme qu'on remarque derriere elle.

Faite comme elle est, repris-je, elle doit avoir bien des adorateurs? Elle n'en manqueroit pas, me dit-il; mais elle n'en veut point. Il lui a pris fantaisie d'aimer son mari; chose qui n'est pas ordinaire à Avignon, où l'on ne se marie point pour cela: & c'est peut-être parce que cela n'est pas commun, qu'elle l'aime; car les femmes se décident toujours pour les choses rares.

Qui est cette autre jeune femme qui est auprès d'elle, repris-je, qui a le vi-

ſage long, les yeux noirs, qui affecte un air enfantin, & qui, avec cela, a je ne ſais quoi de languiſſant? C'eſt encore une femme qui eſt pour les choſes rares. Elle aime ſon mari, ou du moins fait ſemblant de l'aimer : il eſt vrai que perſonne ne l'en empêche; car c'eſt une grimaciere, que la plupart des hommes trouvent ridicule.

Qui eſt cette troiſieme que nous voyons ici à notre droite, qui a le viſage rond, le teint beau, & la bouche laide? Eſt-ce encore une curieuſe en raretés? Non, non, reprit-il précipitamment; la choſe la moins rare que celle-ci trouve dans ſa maiſon, c'eſt ſon mari : auſſi lui préfere-t-elle un amant.

Je meurs d'envie, lui dis-je, de ſavoir qui eſt cette femme ſurannée, qui fait les yeux doux à ce vieillard, que je vois à deux tables de nous, en perruque à bourſe, & déguiſé en jeune homme? Ils ſe font des grimaces ſi riſibles, que je ne ſais comment ceux qui ſont avec eux peuvent garder contenance. C'eſt, me repartit-il, une veuve avec un vieux garçon, qui s'aiment juſqu'à en être ridicules. On les dit mariés enſemble : en tous cas, s'ils ne le ſont

pas, ils vivent comme s'ils l'étoient.

Dites-moi qui est cette grande femme qui a le teint forcé, l'air hommasse, & le propos libre & dégagé? Il me semble qu'elle fait semblant de ne plus aimer un jeune homme d'une assez jolie figure, qui joue avec elle, & qu'elle agace toujours. Vous avez raison, me répondit-il; elle fait semblant: mais en fait d'intrigue d'amour, quand tout le monde s'apperçoit qu'une femme fait semblant de ne pas aimer un homme, c'est une preuve certaine qu'elle l'aime.

Je voudrois savoir qui est cette femme mince & longue, qui a une taille décharnée qui ne finit point, & dont la tête ressemble à un point placé sur un i? C'est, me dit-il, une femme à sentiments. En effet, on lui trouve ici de la délicatesse; car elle n'a eu que cinq ou six amants dans sa vie; & à la fin, elle s'est bornée à un blondin fade & insipide, avec qui elle vit assez indifféremment: mais comme il faut que la galanterie s'occupe à quelque chose, ils font ensemble de la tapisserie à l'aiguille. Leur amour en est aujourd'hui à la douzieme chaise.

Faites-moi la grace de me dire qui

eſt cette brune qui a le viſage long, les yeux noirs, les dents belles, & la bouche jolie, qui nous regarde preſque toujours? C'eſt, me répondit-il, une femme ſans mœurs. Lorſqu'elle étoit fille, elle étoit au premier venu : aujourd'hui, qu'elle eſt femme, elle eſt au dernier. Tout lui eſt bon; elle donne dans l'Egliſe, l'épée & la robe, ſans négliger cependant le tiers-Etat. Elle s'attache ſurtout à la finance. Si, comme cette Princeſſe d'Egypte, elle eût exigé une pierre de chacun de ſes amants, elle pourroit élever aujourd'hui une pyramide qui iroit juſqu'au ſeptieme ciel.

Qui eſt cette jeune perſonne, qu'on remarque aſſiſe derriere elle, & qui eſt aſſez jolie? C'eſt ſa ſœur, demoiſelle à marier, & qui a autant de goût qu'elle pour la robe; mais qui, en attendant, s'amuſe avec l'épée. Celui qui épouſera cette fille, ſe mariera avec une femme.

D'où vient, lui dis-je, reçoit-on ici ces ſortes de créatures? Que voulez-vous, répartit-il? S'il falloit ſcrutiner la conduite de toutes les femmes, & ne recevoir que celles qui ont de la vertu, il faudroit mettre la clef ſous la porte de cette aſſemblée.

Monſieur, lui demandai-je en cet endroit, qui ſont tous ces hommes qu'on voit debout & aſſis dans cette aſſemblée? Ils ſont, pour la plupart, habillés de noir. Ce ſont, me répondit-il, des Avocats. En voilà beaucoup! repris-je; & il faut que vous ayiez bien des procès, pour occuper tant de gens de loix. Nous en avons peut-être moins qu'ailleurs; car nous ſommes trop pauvres ici pour corrompre les juges, & acheter des ſentences: auſſi n'eſt-ce qu'un titre qu'on ſe donne pour percer tout d'un coup au ſecond rang. La plupart de ces Avocats que vous voyez, ne vous donneroient pas un bon conſeil pour l'Empire du monde: & pluſieurs d'entre eux ignorent certainement qu'il y ait un code de loix, & que Juſtinien ait jamais exiſté. Quand un roturier veut un peu ſe décraſſer de ſon origine, il prend des grades, & ſe fait Avocat honoraire: ce qui lui donne le pas directement après la nobleſſe. Il y a un prix fait pour cela: on dépenſe cent écus. Cela n'eſt pas cher, lui dis-je: il eſt impoſſible d'être un ſot à meilleur marché. Je ne ſuis embarraſſé que de leur inſuffiſance; car des gens qui, pour de l'argent, achetent le

ſavoir de leur état, doivent être de grands ignorants. Eux, ignorants! reprit-il : ce ſont les plus habiles gens du monde. Ils ſavent tout : parlez-leur économie d'Etat, ſyſtême de finances, gouvernement, miniſtere, adminiſtration, & vous verrez comme ils traiteront toutes ces matieres. La politique eſt ſur-tout leur fort, c'eſt-là où ils brillent le plus, & où ils extravaguent davantage.



LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

A Paris, il y a plus de théâtres & de pieces qu'à Londres : mais à Londres, il y a plus de ſcenes & d'acteurs qu'à Paris.

Dans les autres Pays de l'Europe, on repréſente les vices en gros : ici on les joue en détail; on dépece, pour ainſi dire, le cœur humain.

Les faiſeurs de pieces repréſentent la nature dans toutes ſes formes, même les plus difformes.

Les intrigues des cachots, les horreurs des prisons, les entretiens brutaux des cabarets, les propos indécents des mauvais lieux entrent dans le plan de ce théâtre.

Le plus souvent, les personnages sont des voleurs de grand chemin, des gueux, des pauvres, des mendiants, des taverniers, &c.

On dit ici pour raison que la scene est le miroir de la vie humaine: mais faut-il pour cela en défigurer la glace? Un malade dans sa garde-robe, un lépreux qui expose ses playes, un ivrogne qui vomit, une femme de mauvaise vie qui affecte des postures indécentes, sont aussi des tableaux de la vie humaine : faut-il pour cela les exposer au grand jour?

La société civile a ses égoûts, ou, pour me servir de cette expression, ses excréments : lorsqu'on les remue, il en sort des exhalaisons qui font mal au cœur.

Ces caracteres ne sont d'aucune utilité au monde moral. Ceux qu'ils représentent, n'assistent jamais à ces représentations; & quand ils y assisteroient, ces peintures ne feroient sur eux aucune impression. La vile populace ne se corrige

jamais; la crapule, dans laquelle elle eſt plongée dans un temps, eſt celle où elle vit dans un autre.

Mais, comme on a jugé que la ſcene ſeroit trop uniforme, ou peut-être même trop triviale, en ne repréſentant que des filoux ou des laquais, on y a mêlé des héros & des Rois; de maniere que le ſpectateur, après avoir parcouru ſur cette ſcene le palais d'un Monarque, s'y trouve, le moment d'après, dans la boutique d'un ſavetier (*). Le Roi y eſt ſur ſon trône, le cordonnier ſur ſon eſcabeau. Celui-là entretient les ſpectateurs des affaires d'Etat; celui-ci des détails de ſa boutique. Le héros eſt amoureux, le ſavetier eſt ivrogne. L'un ſupplie la Reine, l'autre bat ſa femme, &c. Rien n'eſt ſi contradictoire que ce qui ſe paſſe ſur ce théâtre. Les perſonnages y ſont à mille lieues les uns des autres.

Les phyſiciens ont obſervé que ceux qui ſervent les foux dans les hôpitaux, à force d'entendre des diſcours interrompus, coupés, & qui n'ont aucune

(*) La plupart des pieces ſérieuſes en Angleterre ſont mêlées de farces.

liaison, perdent l'esprit eux-mêmes. Je ne te dirai pas si les spectateurs qui assistent réguliérement à *Covent-garden* & à *Drury-lane*, deviennent foux ; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que ces deux théâtres ne sont pas faits pour rendre les hommes sages.



LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

LE théâtre Anglois est non-seulement bas & trivial, mais même sale & obscene. J'assistai, il y a quelques jours, à une comédie Angloise, qui a pour titre *The Batchelor.* La piece ne fut pas plutôt commencée, que j'aurois voulu être bien loin du théâtre, tant la modestie & la décence y sont blessées. Je cherchai plusieurs fois les moyens de m'enfuir ; mais une foule de spectateurs me barroit tous les chemins ; car cette piece est fort courue.

J'étois d'abord, pour les jeunes Dames, dans un embarras que je ne puis

te représenter : mais je m'apperçus bientôt qu'elles étoient moins inquietes que moi.

Il faut que la modestie soit bien dégénérée parmi le sexe Breton ; car on lit dans quelques fragments qui peuvent servir d'histoire au théâtre Anglois, que les femmes autrefois n'assistoient jamais au spectacle qu'en masque ; de maniere qu'étant couvertes, elles écoutoient *incognito* toutes les sottises qu'on y débitoit : mais aujourd'hui elles ont levé le masque, & les entendent personnellement, de sang-froid, & sans rougir.

Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun mauvais lieu, point de corps de garde, où il se débite davantage d'obscénités, & où il se dise un plus grand nombre de paroles scandaleuses, qu'il s'en proféra ce soir-là sur ce théâtre.

L'indécence de cette comédie ne se borne pas aux mots, elle passe jusqu'à la représentation de l'acte de la débauche. Le crime se consomme presque sur la scene en présence du spectateur, à qui la piece fait garder les manteaux.

On doit avoir mauvaise opinion de la délicatesse d'une nation, qui souffre que l'indécence soit portée sur son théâ-

tre, jusqu'au point de révolter les sens.

Il ne faut point avoir l'esprit formé pour juger de cette dépravation de goût; la raison, dans son adolescence, peut s'en appercevoir.

Au sortir de cette piece, j'allai chez une Dame, qui m'avoit invité, & où plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe devoient se rendre après la comédie, & y souper comme moi. Parmi ceux qui formoient cette assemblée, il y avoit une Dame qui avoit une fille de sept ans, qu'elle avoit menée ce soir-là, pour la premiere fois, à la comédie.

Après les premiers compliments, chacun s'assit à sa place, en attendant qu'on servît. On alloit, sans doute, parler de la piece & des acteurs, lorsque la petite fille, prenant la parole, s'adressa ainsi à sa mere:

Ma chere maman, lui dit-elle, pourquoi est-ce qu'il y a des théâtres & des comédies à Londres? Ma fille, lui répondit la mere, c'est pour corriger les mœurs par la peinture difforme des vices. Oui, dit l'enfant, cela est bien joliment imaginé, ma chere maman; moyennant quoi, ajouta-t-elle, les petites filles comme moi, qui vont souvent

à la comédie, doivent être bien sages? Oh! je vous prie donc, ma chere petite maman, de m'y mener souvent; car je veux être bien sage aussi. Cependant, reprit-elle, j'ai entendu ce soir des paroles qui doivent être méchantes; car la petite Dazy-Smith, qui va à l'école avec moi, fut mise derniérement en pénitence, pour les avoir proférées: comme *son of a Bitch*, *son of a Whore*, *son of* — Fi donc, Mademoiselle, lui dit la mere en prenant son sérieux, ne prononcez point ces mots sales. Mais si ces mots sont sales, maman, interrompit précipitamment la petite fille, pourquoi les employe-t-on sur le théâtre, s'il est fait pour corriger les mœurs?

Un enfant de sept ans, dans cette réponse, fait la critique générale du théâtre Anglois.

LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

L'Angleterre est riche & fertile; son commerce est étendu. Elle domine sur le vaste océan; sa marine la rend respectable à tout l'univers. Sa constitution est des mieux combinées; le citoyen y est libre, l'homme n'y est point esclave. La nation se gouverne par ses loix, & se conduit par ses représentants : chaque particulier y est une espece de Roi; il ne rend compte de ses actions qu'à lui-même. Cependant ce peuple est le plus malheureux de la terre; car il est le plus triste. Une inquiétude mortelle s'est emparée de la nation, on ne vit point en Angleterre, on n'y fait que languir. Au milieu des richesses & de l'abondance, on ne jouit de rien. Tous les amusements publics ou particuliers sont mélancoliques, & les divertissements privés de gayeté; tout y est sérieux, jus-

qu'à la joie. Un air ſombre jette du noir par-tout, & répand la triſteſſe juſques dans le ſein des plaiſirs. La gravité a pris le deſſus ; elle s'eſt emparée de toutes les claſſes de la nation : il y a des Anglois qui, de pere en fils, n'ont pas ri depuis dix générations.

La plupart des Bretons, ne pouvant ſurvivre à leurs chagrins, ſe pendent ou ſe noyent. Quel bonheur que celui qui porte les hommes à ſe tuer de déſeſpoir ! Je crois que je pourrois expliquer ceci. La liberté donne une certaine inquiétude d'eſprit, que la ſervitude lui ôte. Le peuple eſclave a une affaire, qui eſt celle de rompre ſes chaînes ; la nation libre n'en a point : or quand l'imagination n'a rien à faire, l'inquiétude travaille.

Il s'en ſuivroit delà, me répondras-tu, que la liberté ſeroit un mal. Je le crois de même, par la raiſon que les hommes abuſent de tout. Plus l'avantage qu'ils reçoivent de la conſtitution politique eſt conſidérable, plus l'abus qu'ils en font eſt grand. Il eſt vrai que cette liberté eſt l'état de perfection ; mais, pour en jouir, il faudroit que l'homme fût parfait. Il n'y a point de Gouvernement

ſur la terre plus eſclave que celui du Turc, & il n'y en a aucun qui ſente moins ſon malheur. De toutes les nations, la Françoiſe eſt la moins libre; c'eſt cependant la plus gaye.

Une autre ſource de cette humeur noire qu'on remarque chez ce peuple-ci, eſt, je crois, le genre des boiſſons qui ſont en uſage en Angleterre. Les Anglois en général s'abreuvent de liqueurs fortes & ſpiritueuſes. Celles-ci, qui, pendant qu'elles portent leur fumée au cerveau, forcent les fibres par une gayeté artificielle, cauſent enſuite en eux un relâchement qui donne de la triſteſſe. Peut-être que le climat, & d'autres cauſes ſecondes, contribuent à produire auſſi cet effet; car s'il faut peu de choſe pour faire qu'un peuple ſoit gai, il ne faut preſque rien pour le rendre triſte.



LETTRE

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

IL y a une Inquiſition à Avignon ; &, par la même raiſon, il y a auſſi des Juifs ; car ces deux choſes vont toujours enſemble.

Je n'ai donc pas été ſurpris de trouver des Juifs dans le Comtat ; mais j'ai été étonné d'y rencontrer des Ducs.

Ce ſont des eſpeces de bénéfices honoraires que le Pape donne. On bulle ici un Duc, comme on bulle un Evêque. On paye pour l'un, comme on finance pour l'autre. Il ſuffit d'avoir de l'argent, pour acheter un brevet ducal. La naiſſance n'y fait rien ; car, comme il ne faut pas être noble pour être Evêque, il n'eſt pas néceſſaire d'être Gentilhomme pour devenir Duc.

C'eſt une vieille habitude que la Cour de Rome a de créer. Ne pouvant plus faire des Rois, elle fait des Ducs.

A l'égard des Chevaliers, le Pape en fait plus lui ſeul que tous les Souverains de l'Europe enſemble. Il eſt vrai que le prix qu'il met à ce titre eſt ſi modique, qu'il n'y a point de valet de pied qui n'ait le moyen d'entrer dans ſes ordres.

Les marchands du St. Pere à Rome vendent les commiſſions de Chevalier en gros; le prix en eſt fait; c'eſt cent ducats le cent. Il eſt vrai qu'il y a des Souverains en Europe qui les livrent encore à meilleur marché; car ils les donnent pour rien.

Tout eſt corrompu dans ces malheureux climats; non-ſeulement la vertu, mais même la marque qui ſert à la diſtinguer.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ICi, comme en France, les Miniſtres d'Etat viennent de loin. On diroit que, dans cette partie de l'adminiſtration, le

Gouvernement eſt entiérement deſpotique, & reſſemble à ceux d'Aſie.

A Conſtantinople, le Sultan peut faire Viſir un petit douanier; à Londres, le Roi peut faire Secretaire d'Etat un bas Officier ; avec cette différence, qu'il n'eſt pas toujours le maître de lui ôter ſon poſte après le lui avoir donné; ſouvent ſon Divan s'y oppoſe. Dans ce cas, le Prince a droit de création, & non point de conſervation; il peut former, mais non pas détruire.

En France, une femme peut faire un Miniſtre d'Etat : ici, il faut encore moins qu'une femme, il ſuffit preſque toujours d'ouvrir la bouche avec art. Un citoyen, qui ſait bien épeller ſes voyelles, articuler diſtinctement les mots, qui cadence bien ſes phraſes, qui varie joliment ſes ſons, qui les rend agréables à l'oreille, a déja un grand talent pour parvenir au miniſtere. Les Monarques abſolus, en Europe, ont une favorite à qui ils ne refuſent rien : cette République a une maîtreſſe à qui elle accorde tout; c'eſt-à-dire, l'art oratoire.

Je demandai derniérement à un Anglois, quelles étoient les vertus caractériſtiques du Miniſtre qui gouverne main-

tenant les affaires de cette Monarchie. Il me répondit qu'il narroit bien, & qu'il s'énonçoit avec grace. » C'est, me dit-» il, le plus beau parleur de l'Europe. » Il dit tout ce qu'il veut, & persuade » tout ce qui lui plaît. Voulez-vous, » en fait de matieres d'État, qu'il soit » jour en pleine nuit, ou qu'il soit nuit » en plein jour, vous n'avez qu'à choi-» sir : cela lui est indifférent; il vous » convaincra également de l'un com-» me de l'autre. Son fort est la con-» viction; il a, dans son imagination, » un assortiment complet en preuves » contraires».

J'allai le lendemain entendre cet orateur dans la chambre des communes; je trouvai en effet qu'il a, comme on dit en Europe, la langue bien pendue. Il étoit occupé, ce matin-là, à résoudre un point de morale politique sur la guerre d'Allemagne. La chose étoit délicate. Il avoit promis au peuple, en entrant dans le Ministere, qu'il n'y enverroit point d'armée, & n'y feroit passer que peu d'argent; il étoit cependant question ce jour-là d'y envoyer beaucoup de troupes, & encore plus d'argent. C'est quelque chose de prodigieux que l'art qu'il

employa pour porter la chambre à oublier ſa premiere promeſſe, & à la perſuader de ne pas ſe reſſouvenir de tous les beaux diſcours qu'il leur avoit faits à ce ſujet. Dès la premiere partie de ſa harangue, je m'apperçus, à la contenance de l'auditoire, qu'il alloit la perſuader de ce dont il vouloit la convaincre : la conviction s'avançoit à chaque période du diſcours.

Il eſt vrai que, dans cette chambre, il y a toujours un grand nombre de membres qui ſont convertis avant que d'aſſiſter aux ſermons de ce Miniſtre.

Tout eſt géométrique dans ſes oraiſons : en fait de diſcours, c'eſt le plus habile architecte de ſon ſiecle. Les enchanteurs bâtiſſent des palais en l'air : ce Miniſtre peut élever l'édifice d'un raiſonnement juſqu'aux nues, & y loger tout le Parl---t.

Tu peux bien penſer qu'il y a beaucoup de gens qui ſe déclarent contre ce beau parleur. Tous ceux qui bégayent dans cette chambre, ſont ordinairement d'un avis contraire à ſes déciſions.

Les anciens ſe méfioient beaucoup de l'art oratoire ; ils ne vouloient point voir les orateurs. On exigeoit d'eux

qu'ils prononceroient leurs discours dans l'obscurité. Il y a un certain enchantement dans le geste, l'air du visage, le ton & l'expression de ceux qui font profession de parler en public, qui séduit l'imagination, & captive l'esprit.

Tout fut perdu autrefois, lorsque la plus sage République du monde permit à ses orateurs de monter dans la tribune. C'est dégrader la vérité que de se servir, pour la faire valoir, des mêmes moyens que le mensonge employe pour séduire.



LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

DE toutes les professions que le faste & l'ostentation ont établies dans cette Capitale, il n'en est aucune, selon moi, de plus ridicule, que celle qui met de la vanité dans la chose la plus humiliante de la vie. La mascarade des enterrements en Angleterre n'a pas la même forme qu'en France; mais elle part du même principe.

En parcourant les différents quartiers de Londres, je lus cet avis ſur l'enſeigne d'une boutique : *Ici on enterre les morts avec décoration & magnificence.*

Il y a en Angleterre des entrepreneurs d'enterrements, comme de mariages. C'eſt ici un étalage que de jetter un cadavre dans un trou. La pompe eſt plus ou moins grande, à proportion de l'argent qu'on donne.

Afin que cette oſtentation ſoit vue de loin, la repréſentation s'en fait ordinairement au flambeau. Au-lieu de Prêtres & de Moines, une foule de domeſtiques, en habit de maſque noir & blanc, avec des torches à la main, précede le corps, qui eſt dans un char garni de franges; pluſieurs carroſſes, tendus de noir, ſuivent le cadavre, & vont, avec ce faſte lugubre, le livrer à la pourriture.

Si on verſe des larmes dans cette occaſion, c'eſt de regret de n'avoir pas les moyens d'être plus vains. Il n'y a point de nation en Europe plus curieuſe en enterrements que l'Angloiſe.

Je rendis viſite, ces jours paſſés, à un Gentilhomme Breton, qui vit à la campagne. Après m'avoir montré le lo-

gement qu'il habite pendant ſa vie, il me fit voir celui qu'il doit occuper après ſa mort. C'eſt la caiſſe où ſon corps doit repoſer dès qu'il ſera privé de ſon ame. Cette caiſſe que vous voyez, me dit-il, paſſe pour un chef-d'œuvre de ciſelure. L'Artiſte a trouvé le moyen d'y faire entrer trois mille cloux dorés, & de les placer avec une ſymmétrie admirable. Examinez ces deux ances de métail ſurdoré, par où mon corps doit être précipité dans la foſſe; rien n'eſt mieux travaillé : ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il, il faut que je vous en faſſe obſerver la juſteſſe. A ces mots, il appella ſes domeſtiques qui le déshabillerent; & auſſitôt il ſe mit dans ſon ſuaire : voyez, continua-t-il, lorſqu'il y fut allongé, ſi on peut rien voir de plus exact; mon corps, après ma mort, y ſera tout juſte, ſans être gêné.

Je lui avouai que les proportions de ſon logement ſépulcral étoient fort bien obſervées. Après qu'il fut ſorti de ſon tombeau, je lui dis : Monſieur, c'eſt pouſſer l'hoſpitalité bien loin, que de loger auſſi ſuperbement les vers qui doivent vous dévorer.

Il n'y a point d'habitation ſépulcrale

du citoyen le plus ordinaire de Londres, dont la valeur ne pût former une dot pour marier une pauvre fille de la campagne. Vois combien les enterrements ensevelissent ici de mariages, & quelle nombreuse postérité s'éteint avec les morts.

On pousseroit bien plus loin cette ostentation : bientôt les caisses des cadavres seroient d'or massif : mais les brigands, qui volent les vivants, ne manqueroient pas de piller les morts. La richesse du sépulcre feroit que les corps n'auroient point de sépulture. Il n'est gueres possible de calculer au juste la main-d'œuvre qui est ensevelie dans les cimetieres de Londres, & qui, dès sa naissance, est perdue pour l'Etat. Cela va à une somme immense. Si on l'avoit employée à des productions utiles à la République, celle d'Angleterre seroit aujourd'hui une des plus puissantes de l'univers.

Cette ostentation des funérailles, qui s'étend à toutes les classes & à tous les rangs, porte sur le gouvernement domestique. On voit des familles qui n'ont pas de quoi vivre, parce que plusieurs de leurs ancêtres ne vivent plus. Leurs facultés ont été enterrées avec eux dans

le même rombeau. On peut dire qu'en Angleterre les morts tuent les vivants.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

J'Allai hier à *Ranelagh*. C'eſt un jardin public dans l'enclos duquel eſt une vaſte ſalle faite en forme de dôme, où les hommes & les femmes ſe promenent au ſon des violons, autour d'un grand pilier qui ſoutient l'édifice.

La compagnie, en entrant dans cette ſalle, tourne d'abord : enſuite elle recommence à tourner ; puis elle tourne encore, juſqu'à ce que, n'en pouvant plus de laſſitude, elle tombe ſur des bancs, qui ſont dans de petites loges autour du pilier, où on vient de voltiger.

Ce divertiſſement tuant a ſes agréments ; un des plus commodes, eſt de mettre à tout moment nez à nez les hommes avec les femmes.

Il y a ici des établiſſements admira-

bles ; on y découvre un plan de réunion, qui tend à la jonction des deux sexes. C'est dommage que ses fondateurs ayent oublié les mœurs.

La Ville de Londres est immense. Avant *Ranelagh*, on ne pouvoit point se joindre ; maintenant on est sûr de se rencontrer. La nation se raccroche continuellement dans ce jardin ; on ne s'y prostitue point ouvertement. Les hommes & les femmes y préparent seulement les machines de séduction.

Le vice est d'autant plus sûr d'y faire de progrès, que ce jardin est marqué au coin de l'honnêteté publique. Tous les rendez-vous d'amour y passent pour des rencontres. Les airs penchés & voluptueux s'y introduisent avec la permission de la décence ; ce qui est un moyen plus sûr pour corrompre un peuple que l'incontinence ouverte.

J'aurois dû te parler auparavant d'un autre rendez-vous public qui a le pas sur *Ranelagh* pour son ancienneté, & qu'on nomme *Vaux-hall*. Dans celui-ci, le fondateur est allé plus loin : on peut y consommer le crime ; de grandes allées obscures mettent la volupté publique à son aise.

Ce n'eſt pas tout ; il y eſt permis de s'enivrer & de paſſer la nuit dans la plus affreuſe débauche. Il eut peut-être été moins dangereux pour les mœurs de la nation Angloiſe d'avoir établi trente maiſons de proſtitution publique, que les deux jardins de *Vaux-hall* & de *Ranelagh.*

LETTRE XLII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Nîmes.

NOus ſommes convenus de ne porter notre vue que ſur les hommes, ſans nous arrêter aux monuments; ſans quoi je te parlerois du ſuperbe amphithéâtre, de la maiſon quarrée, & des bains d'une merveilleuſe beauté : ouvrages des Romains, qu'on voit ici, & qui ſubſiſtent depuis plus de deux mille ans.

Il ſemble que les Romains, dans leurs édifices, ne penſoient qu'à la poſtérité, & que les modernes ne travaillent que pour leur âge. Les monuments de ceux-

ci finiſſent preſque avec eux ; au-lieu que les ouvrages de ceux-là paroiſſent ne devoir finir qu'avec le monde.

Je ſuis dans l'admiration, quand je vois des hommes qui laiſſent des veſtiges de leur exiſtence, grand nombre de ſiecles après qu'ils ont exiſté. C'eſt reſſembler, en quelque maniere, à Dieu, que d'être, comme lui, éternel dans ſes ouvrages.

Mais s'il reſte encore à Nîmes quelques traces des travaux de ces hommes immortels, il n'y paroît pas la moindre étincelle de leur génie. Le goût de ce peuple eſt entiérement tourné vers les arts & les manufactures. Cet eſprit divin des Romains, après avoir conquis la terre par les armes, & parcouru le ciel par ſes ouvrages, eſt paſſé enfin dans les corps de métiers : vils inſtruments qui finiſſent avec le faſte qui a donné naiſſance. Qui pourroit croire qu'un peuple qui a été ſi grand dans un temps, ſoit ſi petit dans un autre ?

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

JE ne ſaurois te dire ſi la lettre ſuivante eſt une ironie, pour tourner en ridicule cette maladie épidémique des papiers publics, dont la nation Angloiſe eſt attaquée, ou ſi réellement les Bretons pouſſeroient leur curioſité juſques à la Chine. Quoi qu'il en ſoit, je reçus derniérement le papier ſuivant ſous une enveloppe, par un courier à pied, qu'on appelle ici *The Penny-poſt.*

Monſieur le Chinois,

» Les nations ne peuvent s'agrandir
» & devenir puiſſantes, qu'à force de
» ſavoir. Aucun peuple n'a porté plus
» loin le deſir pour les connoiſſances,
» que nous autres Anglois. Chaque ci-
» toyen ſait ce qui ſe paſſe chaque jour
» dans la Ville de Londres.

» Nous avons, tous les matins, le » journal hiſtorique de notre ſociété » civile ; un chat ne ſauroit naître, ni » un chien mourir, ſans que le public » en ſoit auſſi-tôt informé. Nous ſavons » en détail ce qui ſe paſſe journellement » à Paris, à Rome, à Amſterdam, à » Hambourg, à Dantzick, à Péterſ- » bourg, ainſi que dans tous les autres » principales Villes du monde.

» La Turquie & la Perſe payent un » tribut à notre curioſité ; nous ſavons » ce qui arrive en Afrique, & nous » avons une gazette journaliere de l'A- » mérique, & les événements des Indes » paroiſſent réguliérement dans nos pa- » piers. Mais la Chine a échappé juſ- » qu'ici à notre curioſité : ce n'eſt pas » que nous ayions perdu de vue cet Em- » pire ; il y a une infinité de citoyens » dans cette Ville, qui ne dorment » point faute d'avoir des nouvelles de » Pékin.

» Cette inquiétude nocturne a fait » former le projet à une ſociété de gens » dévoués au ſommeil public, d'éta- » blir à Londres un papier Chinois, qui » paroîtra tous les matins, ſous le titre » de *Pékin Daily Advertiſer*. A cet ef-

» fet, nous avons résolu d'établir une » correspondance Chinoise, qui nous » donnera un détail journalier de ce » qui se passe dans cette Ville. Il n'y a » que deux petites difficultés dans l'é- » tablissement de ce papier; c'est que » nous ne connoissons ame qui vive à » Pékin, & n'entendons pas un seul » mot de Chinois.

» Il nous restoit une seule ressource, » qui étoit de nous adresser aux Profes- » seurs de la langue Chinoise à Oxford; » mais ce sont des ignorants qui n'en sa- » vent pas un mot; leur talent se réduit » à faire des reçus tous les trois mois » en fort bon Anglois, pour le quar- » tier de leur pension, pour exercer un » idiôme qu'ils n'entendent pas. Nous » vous prions donc d'entrer dans nos » vues, & de nous aider dans ce plan; » il vous sera aisé, en qualité de natio- » nal, d'applanir toutes les difficultés » que nous trouvons insurmontables. » Ce papier, qui sera un des plus inté- » ressants de notre Gouvernement, don- » nera beaucoup de profit, & vous y » aurez votre part. Les principales ma- » tieres d'Etat, sur lesquelles la corres- » pondance Chinoise doit s'étendre,

» pour en donner avis au bureau An-
» glois, doivent être de la nature de
» celles-ci ; ſavoir, combien de fois
» l'Empereur de la Chine a éternué dans
» un mois ; le nombre des priſes de ta-
» bac qu'il a pris, & ce qu'il en fume
» tous les jours, avec un détail circonſ-
» tancié de ſa pipe, ſuivi de notes &
» de remarques hiſtoriques ; & s'il eſt
» poſſible, en envoyer le deſſein, afin
» qu'on puiſſe la faire graver. Il faut
» ſur-tout être exact ſur cet article ; car
» la pipe plus ou moins grande de cet
» Empereur peut fournir un vaſte champ
» de réflexions à nos profonds politi-
» ques. On nous informera auſſi quel
» eſt le diametre du paraſol de l'Empe-
» reur, lorſqu'il va à la pagode pour y
» faire ſa priere ; de quelle couleur il
» eſt, & quelle en eſt l'étoffe ; combien
» de baſtonnades les Mandarins ont fait
» diſtribuer aux Chinois dans leur ad-
» miniſtration ; les mariages de Pékin,
» les naiſſances, les morts, les enterre-
» ments, & autres notices importantes.

» L'ancienneté des nouvelles n'eſt
» point un obſtacle ; quand on aura ici
» les matériaux du *Pékin Daily Ad-*
» *vertiſer*, on les arrangera au bureau,

» comme l'on voudra : on lit ici des
» nouvelles d'un an dans nos autres
» papiers, qui paſſent néanmoins pour
» être récentes.



LETTRE XLIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

ON voit ici une race d'étrangers réfugiés, qui ſe ſont bannis volontairement de leur patrie, qui ont quitté leur famille, abandonné leur fortune, laiſſé parents, amis, rangs, honneurs, & qui ſe ſont privés de ce qu'ils avoient de plus cher au monde pour venir exercer librement une Religion à laquelle ils croyent à peine ; car la conviction d'un culte conſiſte à rendre meilleur, & il ſemble, au contraire, que ces gens-là ſoient devenus pires. En général, ils ſe livrent à leurs paſſions avec moins de ménagement que ceux mêmes qui nient la Divinité. La ſenſualité, l'amour du gain, & tous les vices qui accompagnent

la volupté & l'avarice, se manifestent en eux.

La plupart professent une grande indifférence pour cette Religion à laquelle ils ont tout sacrifié. On les voit assister nonchalamment, une fois la semaine, aux prieres de leur Eglise; & le reste du temps, ils ne pensent non plus à cette Eglise, que si elle n'existoit pas. J'appelle cela être martyr d'un culte à crédit.

Ce n'est pas la peine de s'expatrier, pour acquérir la liberté de n'avoir presque point de Religion.



LETTRE XLV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Londres.

C'Est ici le pays natal de la bizarrerie & de la singularité. Le desir de se distinguer & de se montrer différent des autres, est la passion dominante. Il y a des Anglois qui ne vont jamais aux spectacles, & ne se trouvent point aux promenades publiques, parce que l'usage général est de s'y trouver: on en voit qui

renoncent aux femmes tout exprès, pour s'écarter de la nature.

On m'a montré ici un Breton qui a épousé, depuis plus d'un an, la plus belle fille d'Angleterre, & qui n'a pas encore couché avec elle; il dit pour raison, qu'il n'y a personne qui, en se mariant, ne couche avec sa femme.

Un autre a fait venir un cheval Arabe d'un prix inestimable, qu'il ne monte jamais. Tu ne devinerois jamais pourquoi : c'est que tous ceux qui ont de beaux chevaux en Angleterre, en font parade.

On trouve des gens qui s'enferment quand il fait beau temps, & qui ne sortent que lorsqu'il pleut : il y en a qui vont habillés de toile durant l'hiver, & de velours pendant l'été. Plusieurs voyagent toute leur vie, tandis que d'autres ne sortent jamais de leur château, où ils s'enferment comme dans une prison. Les uns se défont de leur bien pendant leur vie, pour jouir volontairement du singulier plaisir d'être pauvres; les autres vont mourir tout exprès dans un pays étranger, pour avoir le plaisir de se faire porter dans leur patrie après leur mort.

Il s'en trouve même aujourd'hui qui sont sobres, & qui ne s'enivrent point, à cause du goût naturel qu'il y a en Angleterre pour l'ivrognerie : mais on prétend que cette singularité, de même que celle des femmes, ne tiendra pas. Enfin, on se pend ici par bizarrerie & par goût particulier.

Cela part toujours du principe du Gouvernement, qui permet à chacun d'être maître de ses actions; c'est-à-dire, de satisfaire son humeur. Les peuples libres ont plus d'orgueil que les peuples esclaves, & la singularité est la suite d'un amour-propre excessif.

LETTRE XLVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL semble que la mort, chez ce peuple, ne soit que la cause seconde de la vie. On demande conseil ici, pour savoir si l'on doit se tuer, à peu près comme on va aux opinions à Pékin

pour une affaire ordinaire. Il faut que l'Avocat consultant, en pareil cas, ait quelque estime pour celui qui s'adresse à lui, afin de le diriger en toute conscience; car l'avis pour la mort est presque toujours une faveur particuliere.

On m'a souvent fait à ce sujet un conte qui, selon toutes les apparences, est supposé; mais qui sert néanmoins à faire connoître cette nation : car s'il n'est pas fondé sur la vérité, il est du moins copié d'après le génie Anglois.

Un Breton, d'un gros bon sens, & qui passoit pour le meilleur conseil de Londres, fut consulté par un citoyen, pour savoir s'il devoit se défaire lui-même : il lui exposa toutes les bonnes raisons qu'il avoit de se pendre. *J'ai perdu tout mon bien dans le commerce*, dit-il; *je n'ai aucun parent qui soit en état d'y suppléer : je n'attends aucun héritage. Ma femme, depuis ma pauvreté, m'a abandonné; elle s'est livrée à la débauche, & me déshonore dans le monde par sa vie scandaleuse : mes enfants sont des libertins qui, n'attendant rien de moi, me méprisent. Je n'ai aucun talent; je ne suis d'aucune profession; j'ai résolu*

de mourir, pour mettre fin à mes malheure. Que me conseillez-vous? » Je vous » conseille de vivre, répondit l'hom- » me au bon sens : il y a du remede » à tout dans la vie. Certains événe- » ments imprévus peuvent naître; la » fortune peut entrer dans la maison » d'un malheureux par tant de portes, » que lorsqu'on y pense le moins, on » se trouve souvent au niveau de ses » affaires. Croyez-moi, Monsieur, ne » vous tuez pas. »

Le citoyen se retira, résolu de vivre. Il communiqua le lendemain sa consulte à un de ses amis, qui, ne la trouvant pas de son goût, en fit des reproches à l'Avocat, qui étoit de sa connoissance. Celui-ci ne désavoua pas de l'avoir mal servi, & lui fit cette réponse : » Votre ami ne tient à rien » auprès de moi; je garde mes bons » conseils pour ceux qui me sont re- » commandés, ou en faveur de qui » je me sens de l'affection. Si c'eût été » quelqu'un pour qui j'eusse eu de l'es- » time, je l'aurois conseillé de se pen- » dre. D'ailleurs, puisqu'il faut vous » dire tout, il y a long-temps que » j'ai une dent de lait contre lui; j'ai

» été bien aiſe de lui donner le mau-
» vais conſeil de vivre, pour me ven-
» ger. »

Les François ſont ſi foibles dans leur déſeſpoir, qu'ils n'ont pas la force de ſe tuer : les Anglois, au contraire, acquierent une nouvelle fureur qui les porte à s'égorger. Un auteur François prétend que la maladie de la corde en Angleterre, eſt *un défaut de filtration dans le ſuc nerveux*; & il croit que les Bretons ne ſont pas plus les maîtres de ne ſe point tuer, que les chiens d'avoir la rage. Si cela étoit, la philoſophie, la morale & la religion ne pourroient rien ſur cette démangeaiſon, puiſqu'elle tiendroit à l'état phyſique de la machine. Dans ce cas, on pourroit prédire d'avance l'anéantiſſement entier de la nation, & calculer dans combien de ſiecles tous les Anglois ſe feront pendus ou noyés, à peu près comme on prédit une éclipſe totale mille ans auparavant. Il eſt certain qu'il y a des mois dans l'année, où la pendaiſon eſt plus grande en Angleterre, que dans d'autres : ces mois ſont ſi connus en Europe, qu'ils ſervent aujourd'hui d'époque chronologique aux faiſeurs des romans.

Cette démence n'eſt pas un délire d'eſprit; c'eſt une fureur raiſonnée. On lit ici les teſtaments politiques de ceux qui ſe tuent; les pendus & les noyés donnent au public la raiſon de leur conduite : car on met ici du raiſonnement & du bon ſens dans les choſes les plus folles & les plus extravagantes.

Dans l'un, c'eſt un fils qui ſe tue de déſeſpoir, de ce que ſon pere, qui eſt riche, vit trop long-temps; dans l'autre, c'eſt un joueur qui a perdu une ſomme qu'il n'eſt pas en état de payer : dans celui-ci, c'eſt un amant, qui ne pouvant plus réſiſter aux rigueurs de ſa maîtreſſe, ſe donne la mort; dans celui-là, c'eſt un débauché qui a entiérement dérangé ſa fortune; enfin dans tous, ce ſont des cauſes légitimes de ſe caſſer la tête d'un coup de piſtolet.

Les Romains ſe donnoient la mort pour la gloire & le ſalut de la République; les Anglois ſe tuent pour eux-mêmes, indépendamment du bien public, & du bonheur de la patrie. La démence des Romains pouvoit être bonne à quelque choſe, ſi l'anéantiſſement peut être jamais bon; mais celle des Bretons eſt toujours en pure perte

pour l'Etat : elle ne fait que lui enlever des citoyens, ſans l'indemniſer par aucun endroit.

Quand les loix civiles, la morale & la religion ne peuvent rien ſur la folie d'un peuple, il reſte un moyen, qui eſt celui de la dériſion ; car les hommes ſe jouent de tout, excepté de ce qui les tourne en ridicule. Si j'avois quelque aſcendant ſur ceux qui gouvernent cet Etat, je leur conſeillerois de faire élever une potence dans le *Hay-market* ou dans *Covent-garden*, avec cette inſcription :

INSTITUTION POUR L'AISANCE PUBLIQUE.

Il eſt permis ici à tous les ſujets du Roi Georges, de ſe pendre & étrangler juſqu'à ce que mort s'enſuive ; excepté néanmoins à ceux en qui il reſte encore quelque ſentiment de probité, d'honneur & de religion, en qui nous prenons trop de part pour les confondre avec des inſenſés, des lunatiques & des ſcélérats, qui n'ont ni foi, ni loi.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

MOntpellier, où je ſuis à préſent, eſt plein de Médecins : ce qui fait que ſes tombeaux ſont remplis de cadavres. L'air néanmoins y eſt pur & ſain ; ſeul avantage qu'ont les malades qui viennent s'y faire enterrer. Ils ne ſont pas plutôt arrivés, qu'ils expirent. C'eſt, diſent les fameux Docteurs de cette Faculté, qu'on n'envoye ici que des morts.

Je crois que tous les maux du monde ſont raſſemblés dans cette Ville ; & l'on peut regarder Montpellier comme le magaſin univerſel des infirmités humaines.

Dans le premier appartement que je louai en arrivant, je me trouvai logé avec la gravelle. Comme je crois que les maladies du corps ſe communiquent, je le quittai dès le lendemain,

& en choisis un autre : mais dans celui-ci, je me vis avec la goutte. J'en pris un troisieme, où je rencontrai la pierre. Je déguerpis pour la quatrieme fois, & j'allai habiter avec la fistule. Je m'enfuis de ce dernier ; mais dans mon nouveau logis, je me trouvai avec une gonorrhée, dont je ne m'échappai que pour aller loger avec la vérole.

Comme les maladies augmentoient de venin, à mesure que je changeois de logement, je pris le parti de retourner dans mon premier ; préférant la gravelle à toutes les maladies qui affligent l'humanité.

Cette Faculté est en grande réputation. Il n'y a point de valétudinaire en Europe, qui ne vienne la consulter, ni de malade qui ose quitter le monde sans lui en demander la permission.

J'avois cru qu'il étoit fort difficile de se faire aggréger dans ce savant corps ; mais rien n'est si aisé. Il suffit pour cela de faire la dépense de quelques mots de latin. Si je n'avois craint de déranger ma santé, je me serois fait Médecin.

Il n'arrive point ici l'étranger, un

peu curieux en médecine, qui n'aille rendre visite à un fameux Esculape, qui passe pour le plus grand praticien de son siecle. Pour me conformer à cet usage valétudinaire, je me rendis chez lui. Sa maison est une véritable infirmerie. Je rencontrai sur son escalier des hydropiques; dans sa salle, des étiques; dans son antichambre, des néphrétiques, & dans son cabinet, des frénétiques.

Il y a apparence que le génie n'est pas absolument nécessaire pour faire un grand Médecin, & qu'on peut l'être en dépit de l'esprit. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme si épais, & dont l'extérieur réponde moins à l'idée qu'on a d'un savant. Ce fameux Hippocrate ne s'exprime dans aucun idiôme: il ne parle que la langue des morts. Il me dit quelques mots dans le jargon de son pays, que je ne compris point. Il accompagna ces mots, inintelligibles pour moi, de contorsions & de grimaces, qui m'effrayerent. J'abrégai ma visite le plus que je pus, crainte de contracter chez lui quelque maladie chronique, dont j'eusse ressenti les effets pendant toute ma vie.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

PUisque me voilà en train de te parler potence, tu recevras encore ici une lettre ſur les gibets. J'aſſiſtai, il n'y a pas long-temps, à une exécution de quinze criminels.

La ſcene tragique ſe paſſa dans un endroit qu'on appelle *Tyburn*, où les paſſe-ports de l'autre monde, pour les condamnés, s'expédient réguliérement toutes les ſix ſemaines. Il y a deux grands amphithéâtres pour les femmes de qualité & les Lords, qui veulent ſe donner ce divertiſſement.

Il n'en coûte pas davantage qu'à la comédie. Pour un demi-écu, un citoyen peut ſe donner le plaiſir de voir étrangler une trentaine de ſes confreres; ce qui ne revient qu'à un denier ſterling piece. Il n'y a rien d'effrayant dans ce ſpectacle; j'aime mieux voir

pendre dix hommes à *Tyburn*, que d'assister à une tragédie à *Drury-lane*.

Ces quinze criminels, qui étoient en bonnet & gants blancs, ne furent pas plutôt arrivés au lieu destiné pour leur supplice, qu'un Mandarin, qui les y avoit prévenus, leur lut froidement quelques paroles d'un livre qu'il avoit porté dans sa poche, auxquelles ces infortunés ne firent presque point d'attention; & un instant après, le bourreau les pendit tous à la fois, sans qu'aucun témoignât le moindre regret de quitter la vie. Est-ce courage? est-ce force, ou foiblesse? Pour moi, si j'étois appellé au conseil de cette décision, je dirois que c'est stupidité.

Quelques-uns de ces malfaiteurs s'étoient dévorés eux-mêmes avant que de mourir. Des Chirurgiens, qui avoient acheté leurs corps, leur avoient fourni les moyens de boire & de faire bonne chere, pendant un ou deux jours. Les autres hommes laissent, en mourant, leurs cadavres aux vers; ceux-ci les mangent eux-mêmes: c'est pousser le mépris de son existence jusqu'au-delà du trépas.

Ce n'est pas seulement la populace

qui penſe ſi témérairement ſur la perte de la vie; ceux que le rang & l'éducation élevent au-deſſus du vulgaire, ſont peuple à l'égard de la mort. Je t'enverrai peut-être la proceſſion mortuaire d'un grand Seigneur de ce Royaume, qui fut pendu il n'y a pas longtemps. Ce n'eſt pas grand'choſe que cette piece; mais ſi je te la fais parvenir, ce ſera pour te faire connoître toutes les claſſes des citoyens de cette République. Ce Seigneur ſubit ce ſupplice, pour avoir tué deſpotiquement un de ſes domeſtiques.

LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LOrſque la République Romaine fut perdue, & que la corruption eut gagné toutes ſes claſſes, les arts de luxe n'eurent plus de prix. Il n'y a point de preuves plus certaines que les reſſorts d'un Gouvernement ſont relâchés, que les grandes récompenſes qu'on ac-

corde aux talents qui ne méritent presque point de récompense.

Les professions les plus méprisables sont celles qu'on paye le mieux en Angleterre : on donne à un musicien jusqu'à six mille onces d'argent, pour chanter quelques ariettes Italiennes ; un comédien a jusqu'à trois mille onces de métail par an, pour faire quelques bouffonneries en présence du public : on paye quarante onces d'argent à un joueur de violon, pour le faire jouer quinze minutes. Un Général, qui conduit une armée, & qui expose à tout moment sa vie, pour le salut de l'Etat, n'est pas si bien récompensé qu'un misérable châtré, qui frédonne quelques airs deux fois la semaine sur un théâtre.

On paye une demi-guinée à un Ministre de Dieu pour un sermon, & on donne dix guinées pour une sonate. Ce qui décourage des professions utiles, c'est que celle qui sont une suite de l'oisiveté, sont récompensées au poids de l'or, tandis que les nécessaires restent dans la pauvreté & l'indigence. Si un pere de famille, qui a deux enfants, en fait un ménager, & l'autre

musicien, ce premier croupira dans la misere, tandis que le second sera dans l'abondance : cependant la différence de l'utilité est bien sensible ; le ménager, par son travail, produit du bled, au-lieu que l'autre, par son exercice, ne produit que des sons.



LETTRE L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pékin.*

De Londres.

Il y eût hier un jeûne public dans ce Royaume : la nation Angloise meurt de faim une fois par an, pour avoir fait mourir un de ses Rois. Ce Roi s'appelloit Chârles I. On le met au rang des martyrs ; tout le monde convient cependant que ce n'étoit pas un grand Saint en politique ; car il se laissa couper le col par un de ses sujets, le plus mal-adroitement du monde.

Ce qui m'embarrasse dans l'anniversaire de cette décolation, c'est la maniere dont on l'annonce tous les ans au Roi régnant. Il ne peut y avoir de

détours ; il faut qu'on lui dise la veille ces paroles : *Sire, la nation jeûnera demain, pour avoir fait mourir un de vos prédécesseurs, par la main du bourreau.*

Pour moi, qui n'y entends pas finesse, & qui crois qu'il convient aux peuples de s'ôter de devant les yeux les idées qui peuvent les remplir d'horreur & d'indignation, je dis à plusieurs Anglois, avec qui je me trouvai : Messieurs, il me semble que vous deviez réformer ce jeûne de votre calendrier. *Réformer ce jeûne?* me répondirent-ils, *nous nous en garderons bien ; nous ne voulons pas perdre la mémoire de ce jour de pénitence ; c'est le seul jeûne dans l'année que nous observions avec le plus d'exactitude.*

Il y a cependant des Anglois qui sont réellement touchés du malheur qui arriva ce jour-là au malheureux Stuard : mais il ne faut pas que les pleurs sur sa mort se fassent entendre trop haut : car ils en seroient peut-être aussi punis, que de boire à la santé du dernier descendant de sa famille.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA richeſſe & l'aiſance des Européens dépendent beaucoup du lieu de leur naiſſance. Un Suiſſe, qui eſt poſſeſſeur de dix mille livres ſterling dans ſon pays, eſt riche de cette ſomme; un Anglois, qui jouit du même capital, n'en a que cinq mille à lui en propriété; il paye, de la moitié de ſon bien, l'avantage d'être né ſous un Gouvernement libre. Voilà pourquoi, peut-être, il y a tant de peuples en Europe qui choiſiſſent d'être eſclaves.

Je ne finirois point, ſi je voulois te faire paſſer ici en revue le nombre des impôts qui ſont établis en Angleterre : il y en a autant que de grains de ſable dans la mer. Le peuple Breton eſt taxé depuis la tête juſqu'aux pieds; il n'a aucune partie de ſon corps qui ne paye un droit à l'Etat.

Passe qu'on taxe le luxe; mais le physique lui-même est enregistré dans le livre des impôts. Plus on pompe d'air dans cette Ville, & plus on donne de l'argent à la République : la liberté Angloise gêne jusqu'aux rayons du soleil. Le citoyen, libre dans sa maison, ne l'est pas de recevoir la quantité de lumiere qu'il veut; il n'y voit, qu'autant qu'il achete la faculté d'y voir.

L'impôt sur les paroles, proposé en France comme un projet ridicule, est établi ici au pied de la lettre. Les parleurs publics ou gazetiers sont taxés; ils payent trois demi-sols au Gouvernement, de la mesure des discours dont ils entretiennent, tous les matins, le public. Les nouvelles apocryphes, les réflexions froides sur la politique, les faussetés & les mensonges eux-mêmes, sont taxés : c'est tirer la quintessence des tributs, & ne laisser aux citoyens que des yeux pour pleurer le bonheur d'être libres.

LETTRE LII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

IL y a ici deux religions; celle des Catholiques, qui croyent au Pape, & celle des Chrétiens, qui nient la puiſſance du Pape. Les premiers prétendent que Dieu deſcend tous les jours ſur la terre; & les ſeconds, diſent qu'il ne quitte jamais le Ciel. Ceux-là aſſurent qu'il devient chair & os; ceux-ci ſoutiennent qu'il ne ceſſe point d'être eſprit. Les uns avancent que ſon corps eſt dans une Hoſtie, & les autres affirment que ſa préſence eſt dans tout l'univers. Qui croire? avec le bon ſens que je te connois ſur la maniere d'adorer Dieu, j'oſe préſumer que tu ne ſerois pas embarraſſé ſur le choix de ces deux religions.

Je fréquente, par préférence, ceux qui croyent que l'Etre ſuprême eſt partout, & qu'il n'a établi aucun lieu par-

ticulier ſur la terre pour y faire ſa réſidence. Je me fais aſſez à leur génie, & je trouve que leurs raiſonnements, juſques dans les plus petites choſes, ſont plus conſéquents que ceux de leurs adverſaires, qui ſont du culte des images. Cela vient peut-être de ce que n'ayant pas tant de cérémonies dans leur religion, ils ſont moins ſuperſtitieux. Cette foibleſſe de l'eſprit, qui dégrade l'ame, n'étant pas leur défaut, ils doivent avoir plus de vertus, & par conſéquent moins de vices.

Je ne te dirai point ſi la croyance des Proteſtants influe ſur les qualités économiques; mais il eſt certain qu'à Montpellier ils poſſedent la plus grande partie des richeſſes: ceci eſt aiſé à comprendre.

Des gens, à qui on ferme toutes les portes des honneurs, n'en deviennent que plus actifs pour marcher dans le chemin de la fortune. L'induſtrie, qui conduit ſeule aux conſidérations, eſt bien induſtrieuſe.

Les richeſſes ſe perpétuent dans les familles proteſtantes, parce qu'elles n'ont point d'iſſue; au-lieu que chez les Catholiques Romains, il y a une

infinité de portes par où elles s'échappent. L'épée & la robe, chez eux, croissent tous les arts. Les Protestants, qui embrassent presque toujours la profession de leurs peres, au-lieu de l'abandonner, cherchent, au contraire, à la perfectionner. Sur le pied actuel des choses, j'ose présumer, que, dans deux siecles, l'industrie & les richesses seront d'un côté, la Messe & les images de l'autre.

Ce marché n'est bon ni pour le Prince, ni pour les sujets. Il met des obstacles à l'industrie générale, & prive l'Etat des citoyens, dont la capacité pourroit être employée à un plus grand avantage pour la République.

J'aurai peut-être occasion de t'envoyer la copie d'un mémoire adressé au Roi à ce sujet, écrit par un Protestant de cette Ville, homme de fort bon sens, & qui y parle au nom de ceux de sa secte. Le Monarque ne le recevra peut-être jamais; car l'aveuglement à ce sujet en France est tel, que la Cour s'ôte jusqu'aux moyens qui seuls pourroient lui faire ouvrir les yeux.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs deux théâtres de *Covent-garden* & de *Drury-lane* ſont conduits chacun par leur Directeur, qui leve les contributions ſur le public, & s'approprie le profit de la taxe.

Les acteurs ſont ici à leurs pieces, comme les metteurs en œuvre. Les rôles d'Empereurs, de Rois, de Reines, de tyrans, de héros, de petits-maîtres, de valets, ſont taxés ; on donne tant la ſemaine pour faire rire le public, & une autre ſomme pour le faire pleurer. L'entrée du conſeil politique du théâtre eſt défendue aux comédiens : vils eſclaves de la ſcene, ils n'ont d'autre affaire qu'à jouer leurs rôles, & retirer leurs ſalaires.

En France, le Gouvernement eſt monarchique, & le théâtre républicain; en Angleterre, le Gouvernement

est républicain, & le théâtre monarchique. Deux petits tyrans se sont emparés de l'état comique ; ils sont les Monarques despotiques de la scene ; leur pouvoir est plus absolu que celui d'aucun Prince d'Europe. Ces petits Rois pour rire ont chacun environ quatre-vingts sujets naturels, & plus de deux ou trois mille regnicoles. J'ai oui dire qu'il y a plusieurs États en Italie qui ne sont pas si peuplés. Ils sont trop bons comédiens eux-mêmes, pour ne pas imiter les Souverains, qui, jaloux de leur autorité & de leur puissance, se livrent continuellement des batailles ; avec cette différence, que les Etats politiques établissent à la fin des congrès qui terminent la guerre, au-lieu qu'entre les deux théâtres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, il n'y a jamais de paix. Il ne manque à ces Directeurs que des troupes pour se battre ; s'ils pouvoient disposer de leurs gardes de théâtre, ailleurs que sur la scene, on verroit souvent des tragédies réelles : faute de soldats & de gros canon, ils en sont réduits à la petite guerre ; ils se font toutes les niches que l'envie, la jalousie & l'esprit de parti peuvent leur suggérer.

La grande affaire d'Etat, entre ces deux puiſſances burleſques, eſt d'empêcher qu'aucune piece nouvelle ne réuſſiſſe ſur leur théâtre reſpectif. Si *Drury-lane* annonce une comédie ou une tragédie qui n'ait pas encore été repréſentée, auſſi-tôt la cabale de *Covent-garden* ſe met en campagne, & prépare ſes machines pour la faire échouer : on la critique, avant même que l'affiche, qui doit l'annoncer, ait paru ; le jour de ſa premiere repréſentation, on y envoye un corps de ſymphonie, pour la ſiffler d'un bout à l'autre.

Il n'y eut jamais de gouvernement ſans eſpions ; ces deux potentats de la ſcene en ont à leurs gages. Si l'un des théâtres forme le projet d'un ballet nouveau, d'une ſcene nouvelle, d'une pantomime inconnue, auſſi-tôt l'autre en eſt informé par ſes émiſſaires, qui donne dans le même temps la valeur de ces nouveautés. Ils ont encore un autre coup d'arriere-main pour ſe faire du mal, qui eſt de s'enlever les uns aux autres les grands acteurs, ceux qui attirent la foule, & qui ſont les favoris du public.

Il y a de petites choſes qu'il faut ſavoir lorſqu'on veut connoître le génie d'une nation. Mon Baronnet m'a mis au fait de l'hiſtoire chronologique de ces Rois comiques depuis un demi-ſiecle : voici l'arbre qu'il m'en préſenta.

BRANCHE chronologique de la derniere race des Rois comiques du théâtre Anglois.

» Un comédien, nommé *Booth*, ſuc-
» céda à la premiere race des anciens
» Rois du théâtre, & prit le ſceptre
» théâtral : il acheta cette Royauté,
» & devint Prince comique pour ſon
» argent ; car on ne pouvoit alors,
» comme aujourd'hui, devenir ſouve-
» rain de la ſcene, qu'en vertu d'une
» patente.

» Cet hiſtrion n'étoit pas le ſeul qui
» portât la couronne comique ; il y
» avoit alors quatre Rois de ſa clique :
» on pouvoit regarder, dans ce temps-
» là, la monarchie théâtrale d'Angle-
» terre, comme une confédération de
» ſouverains. *Booth* avoit trois crou-
» piers, qui ayant acheté, comme lui,

» la couronne, en partageoient les » émoluments; mais la goutte ou une » autre maladie honteuse, qui n'est » pas inconnue aujourd'hui aux Rois, » sur-tout aux Rois des théâtres, ayant » rendu ce Monarque impotent, il » chercha à abdiquer la couronne, ou, » pour mieux dire, à la vendre. Il » jetta les yeux sur un nommé *Wighmore*, qu'une gageure avoit fait comé» dien, & que son argent fit Prince de » la scene : il lui en coûta sept mille » guinées, pour acheter les deux tiers » de cette souveraineté. Il crut, en » s'appropriant une plus grande por» tion du sceptre, non-seulement avoir » plus d'autorité & de revenu, mais » même éteindre les brigues & les ca» bales inévitables entre plusieurs sou» verains.

» Le regne de *Wighmore* ne fut pas » heureux. Ses sujets se révolterent con» tre lui; les chefs de la révolte le » déclarerent inhabile à régner. Le pre» mier grief qu'on alléguoit contre lui, » étoit qu'il n'avoit été que comédien » honoraire, & le second qu'il étoit » né Gentilhomme; car un des plus » grands obstacles qu'il y avoit pour

» porter dignement cette couronne, étoit
» de n'être pas roturier.

» Un comédien, nommé *Cibber*, se
» mit à la tête des conjurés, & souffla
» le feu de la discorde. Ce comédien
» étoit un esprit inquiet, turbulent, un
» de ces hommes méchants par tempé-
» raments, & qui font du mal pour le
» plaisir d'en faire. La sédition fut gé-
» nérale; les comédiens, pour autori-
» ser leur révolte, disoient qu'ils étoient
» nés dans un pays libre, & qu'un par-
» chemin ne pouvoit pas les rendre es-
» claves. Ils abandonnerent leur Roi,
» disant qu'ils avoient le droit de jouer
» la comédie comme ils voudroient,
» & où il leur plairoit. Ils se retirerent
» au pétit théâtre de *Hay-market*, où
» ils représenterent des pieces pour leur
» compte, & s'en partagerent l'argent
» entre eux. La constitution de la scene
» Angloise devint pour quelque temps
» républicaine. Le monarque du théâ-
» tre, se trouvant sans sujets, se vit
» pour quelque temps sans puissance.

» On est surpris, quand on fait at-
» tention à l'institution de cette cou-
» ronne, qu'il ne se trouvât aucun par-
» ticulier qui en voulût faire l'emplet-

» te. Il n'y avoit aucun engagement » de la part du peuple histrion envers » leurs souverains ; les acteurs pou- » voient passer d'une troupe à l'autre, » ou représenter pour leur compte, » comme ils firent dans cette occasion: » la souveraineté étoit alors dans la » patente.

» Cependant il y avoit un endroit » avantageux pour *Highmore* dans cette » rébellion ; il avoit reçu l'investiture » de ses Etats en vertu d'une commis- » sion expresse du Palais de *St. James :* » il suivoit de-là que, si le peuple his- » trion pouvoit se révolter impuné- » ment, le Roi Georges perdoit ses » droits de suzerain. Pour soutenir les » privileges de la couronne & les » siens, il fit arrêter un de ses sujets, » qui représentoit à *Hay-market :* l'af- » faire devint sérieuse ; elle fut portée » devant les juges de *Westminster-hall*, » qui débouterent le Roi histrion de » toutes ses prétentions.

» *Highmore* en fut si piqué, qu'il ab- » diqua la couronne. Après ce Prince » infortuné, *Charles Fleetwood*, pre- » mier du nom, prit les rênes de l'em- » pire bouffon ; il avoit éprouvé des

» vicissitudes dans sa jeunesse, qui fai-
» soient espérer un regne heureux : car
» il faut que les souverains ayent eu
» des revers. En montant sur le trône,
» il ne voulut point se fier à un peu-
» ple qui n'employoit aucune formule
» dans le serment de fidélité qu'il fai-
» soit à son souverain, & qui, à cause
» de cela, se croyoit en droit d'aller
» offrir ses services ailleurs, quand les
» affaires de la couronne étoient en
» désordre ; il nomma un grand chan-
» celier pour dresser l'acte de conven-
» tion, qui devoit lui lier ses peuples :
» ce fut pour la premiere fois qu'on
» vit un concordat passé entre les co-
» médiens & leurs directeurs.

» Ce Prince prit pour son premier
» agent ce même *Théophile Cibber* ; mais
» son génie & ses intrigues lui firent
» bientôt perdre sa place. *Charles*, qui
» avoit lu quelque part qu'il étoit
» dangereux pour un Prince d'avoir
» un Ministre plus habile que lui, le
» remercia ; il donna sa place à un
» *Macklin*, homme borné & sans gé-
» nie pour les grandes affaires ; mais
» qui avoit l'heureux talent de con-
» duire bien les finances : ce qui est
aujourd'hui

» aujourd'hui la partie principale des
» Miniſtres d'Etat.

» Cependant les revenus de la cou-
» ronne théâtrale, qui avoient paru
» d'abord augmenter, diminuerent con-
» ſidérablement, de maniere que *Char-*
» *les* fut obligé d'abandonner ſes Etats,
» & de s'enfuir en France, de même
» que JACQUES II; avec cette dif-
» férence, que *Fleetwood* eut une
» penſion pour vivre, au-lieu que le
» Roi d'Angleterre y vivoit d'aumô-
» nes.

» *Charles*, ſous ſon regne, avoit agi
» comme les grands Souverains; il avoit
» engagé ſes Etats, & aliéné ſes reve-
» nus de la Couronne; cela n'empê-
» cha pas que pluſieurs ne l'ambition-
» naſſent.

» Enfin, les royautés des deux théâ-
» tres ſont parvenus aujourd'hui en
» pieces & en lambeaux à trois direc-
» teurs, qui les font valoir pour leur
» compte: leurs revenus ſont de qua-
» tre-vingt mille livres ſterling; ſur
» quoi il faut payer les charges. Il
» y a une infinité d'Etats ſouverains
» en Allemagne qui ne rendent pas
» tant »

LETTRE LIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA plupart des arts & de métiers, en Angleterre, s'exercent ſur la parole. Pour être d'une certaine profeſſion à Londres, il ſuffit de le dire. Il y a dans cette Capitale une infinité d'étrangers très-habiles ; car ils enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas ; ce qui eſt la ſcience la plus difficile qu'il y ait au monde.

Pluſieurs ſe font profeſſeurs de mathématiques, d'algebre ou de phyſique ; les uns deviennent tout d'un coup Médecins, les autres Chirurgiens ; je ne parle point des charlatans, & de ceux qui vendent des ſpécifiques, qui ont le droit d'être ſavants, avec la permiſſion de l'impudence & de l'effronterie ; d'autres ſe donnent pour maîtres de danſe, d'eſcrime, & enſeignent à monter à cheval. Ceux qui n'ont abſolument aucun talent, & qui ſe trou-

vent dépourvus de tout génie, se font maître de langue Françoise. Le nombre de ceux-ci est très-grand; car, pour le devenir, il suffit d'en prendre le titre.

J'allai dîner derniérement chez une Dame Angloise, que je visite quelquefois, qui a dix ans de cette école, & qui passe dans Londres pour connoître toutes les finesses de cette langue. Après qu'on eut placé le bouilli sur la table, je lui demandai si elle vouloit me permettre de lui en servir; elle me répondit : *S'il vous plaît, Monsieur.* Un moment après, je lui proposai de manger de la salade; elle me dit, *de tout mon cœur.* La conversation étant venue à tomber sur une personne de sa connoissance, je m'informai si elle la visitoit souvent; & elle me répondit *qu'il y avoit un quart d'an qu'elle ne l'avoit vue, & qu'elle ne la verroit peut-être pas d'un demi-an.*

Comme, dans ma derniere visite, je lui avois recommandé un certain livre traduit du Chinois, je la priai de me dire si elle l'avoit lu; elle me dit *qu'elle l'avoit fait chercher chez tous les Libraires de la Ville; mais qu'il n'y avoit pas telle chose.* Après le dîner, elle me demanda si

je voulois boire du café; je lui répondis que j'en prenois quelquefois. En prenant congé d'elle, je sollicitai la permission de continuer à la visiter : elle me dit *qu'on pouvoit la voir à toute heure; mais que le plus sûr pour la trouver étoit de venir le matin à douze heures, &c.* & autres expressions qui n'entrent point dans le caractere de la langue Françoise, comme un étranger, un peu versé dans cet idiôme, peut aisément s'en appercevoir.

Dans la plupart des maisons Angloises, il y a comme une dissonnance domestique; on y voit, pour l'ordinaire, un perruquier Parisien, un cusinier François; & un gouverneur Suisse : celui-ci se charge d'apprendre au jeune Seigneur les sciences qu'il ignore lui-même.

En France, les Suisses sont à la porte; à Londres, ils sont dans la maison. Il y a des nations épaisses, dont les organes durs & pesants ne les rendent propres qu'à de certaines connoissances, où le génie est moins nécessaire que le travail. Il ne faut point confier à de tels hommes l'éducation des jeunes gens. Les Suisses n'ont pas assez de cet esprit volatil, dont les François ont trop : la nature des pre-

miers eſt trop matérielle. Le bon ſens, chez eux, abſorbe le goût; auſſi ceux qui examinent de près l'Angleterre, prétendent que, depuis qu'elle confie ſa jeuneſſe à de tels gouverneurs, elle devient lourde & peſante, comme ſes maîtres les Suiſſes. Je ne dis point que cette nation manque de génie; mais ſeulement qu'elle n'eſt point propre à ce à quoi on l'employe en Angleterre.

LETTRE LV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, , *à Londres.*

De Montpellier.

LEs Gens d'Egliſe, d'épée, de robe & autres s'aſſemblent chaque année en cette Ville, & s'appellent les Etats.

Ces Etats, qui jadis furent établis ſans doute pour régler les affaires de la Province, durent trois mois; & voici l'ordre d'expédition qu'on y obſerve réguliérement.

Le premier mois ſe paſſe en viſites & en repas magnifiques; dans le ſe-

cond, on commence les affaires, & dans le troisieme, on ne les finit point. Là-dessus les Etats se séparent; chacun retourne dans son pays, & on revient l'année d'après pour expédier, comme auparavant, les affaires de la Province.

Ceux qui dominent dans cette assemblée, sont des Mandarins Evêques, qu'on appelle Grandeurs, quoique quelques-uns parmi eux n'ayent pas trois pieds & demi de haut. Ils portent tous sur la poitrine une croix d'or, qui est le signe ou la figure du supplice de leur Messie, le symbole de la charité & du mépris des richesses. C'est aussi ce qui distingue, dans cette Religion, les Ecclésiastiques qui jouissent humblement de cent mille livres de rente, de ceux qui ne sont pas encore parvenus à cette humiliation chrétienne.

Tu peux bien t'imaginer que, dans une assemblée dirigée par des Prêtres, il y a des processions. L'ouverture de ces Etats se fait par une solemnelle, dont j'ai été spectateur.

Le hasard fit que je me trouvai placé dans la rue près d'un Languedocien vif, poli, enjoué, &, avec cela, un peu caustique, qui voulut bien m'expliquer les

différentes figures de ce tableau mouvant.

Monſieur, lui dis-je, je vous prie de me dire qui eſt ce grand homme, qui eſt diſtingué des autres par un cordon bleu? C'eſt, me répondit-il, M. le Maréchal de T*** notre Gouverneur. Il a l'air bien grave, repris-je. Cela eſt vrai, repliqua-t-il; mais il eſt encore plus économe. Il ſemble que la Cour nous l'ait envoyé tout exprès pour nous faire regretter ſes deux prédéceſſeurs, qui faiſoient circuler l'argent dans notre Ville; car ils aimoient le jeu, les femmes & la table, au-lieu que celui-ci ne mange, ne joue & n'aime point.

Preſque toujours les grands, qu'on nous envoye pour nous gouverner, ſont extrêmes. Ou ils nous dérangent par leur prodigalité, ou ils nous ruinent par leur économie. Les premiers font des dettes, & les ſeconds nous en font faire.

Qui eſt cet autre, repris-je, qui eſt à côté de lui, qui a le même ordre, quoiqu'il n'en porte pas le même habit? C'eſt, me dit-il, Monſeigneur l'Archevêque de N---, Primat des Gaules, & qui, à cauſe de cela, préſide aux Etats.

Monsieur, interrompis-je, votre Primat a-t-il une Religion? Je vous fais cette question, parce que j'ai oui dire que tous les Evêques du Languedoc étoient damnés : or, si cela est, vous voyez bien que ce n'est pas la peine de croire en Dieu, pour aller au diable. Oh, je vous assure, me répondit précipitamment le Languedocien, que celui-ci n'est pas hérétique en ambition. On peut dire que, de ce côté-là, il fait son salut avec un zele infatigable. Il est du culte des grands, est assidu auprès du Roi & de Monseigneur le Dauphin; de plus, il est fort attaché à la troisieme personne de la Trinité de Versailles, dont il porte le collier. Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon Catholique; car il croit au Pere, au Fils & au St. Esprit : aussi le Seigneur l'a-t-il béni. Il est à la veille d'occuper la premiere place dans le paradis ecclésiastique de la France; & je crois que c'est à celui-là seulement qu'il aspire : car, entre nous soit dit, notre Primat est comme César, qui, se trouvant dans les Gaules, ne voyoit rien au-delà des Gaules.

Qui sont ces autres qui marchent en ordre, habillés comme le Primat, qui

croyent au Pere & au Fils; mais qui ne ſont pas encore arrivés au culte du St. Eſprit? Ce ſont des Evêques. Par exemple, me dit-il, en me les montrant du doigt; voilà Monſeigneur de Béziers; voici Monſeigneur d'Uſès; celui-là eſt Monſeigneur d'Alais; celui-ci Monſeigneur de Mirepoix. Voilà bien des Villes, Monſieur, lui dis-je, en l'interrompant, qui marchent ici en ordre; cette proceſſion me paroît une véritable mappe-monde.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je, qui ſont ces gens qui ſont habillés différemment que les autres? Ce ſont, me répondit-il, des Barons. Et qu'ont-ils à faire aux Etats, ces Barons? Ma foi, rien, me dit-il; auſſi n'y font-ils pas grand'-choſe. Ils n'entrent dans cettte aſſemblée que pour faire nombre. On les auroit déja réformés, ſi ce n'étoit qu'en France on ne réforme rien. Il y aura toujours des Barons aux Etats du Languedoc, quoiqu'on puiſſe toujours s'y paſſer de Barons.

Je vous prie de me dire qui ſont ces trois ou quatre hommes qui marchent à pas comptés comme les autres? Ce ſont les Syndics de la Province. Qu'eſt-ce à

dire, repris-je, des Syndics? On les appelle ainſi, ajouta-t-il, parce qu'ils ſont chargés des détails, & qu'ils ont, pour ainſi dire, la manutention du Languedoc. Ce ſeront ſans doute, lui dis-je, des hommes ſurprenants? Vous dites fort bien, ſurprenants; car il en eſt parmi eux qui n'ont pas aſſez de capacité pour régler leur maiſon, & qui ſont réputés avoir aſſez de génie pour régler la Province.

Dites-moi, je vous ſupplie, quel eſt cet animal gros & court, qui paſſe maintenant devant nous? Ce n'eſt pas un animal, me répondit-il en ſouriant; c'eſt M. le Lieutenant du Maire de la Ville de Montpellier. Il a l'air bien ſuffiſant, lui dis-je? Il a tort, me répondit-il; perſonne ne doit l'être moins que lui; car il n'a pas la valeur d'une obole en génie. Malgré l'incapacité que tout le monde lui connoît, il a fait une eſpece de fortune. Il n'y a pas long-temps qu'il étoit le Secretaire (*) de ceux qui arrêtent les voleurs, & aujourd'hui il eſt confondu avec les Monſeigneurs. Il avoit

---

(*) Secretaire de la Prévôté.

droit auparavant d'aſſiſter à la potence ; à préſent il a celui d'aſſiſter aux conférences.

Mais il me ſemble, lui dis-je, que je voi, parmi les grandeurs de cette Province, des hommes ruſtiques ou des campagnards. Qu'eſt-ce que ces ſortes de gens font-là ? Ce ſont des villageois, me répondit-il, qui ſont munis de proviſions, pour venir faire tous les ans un tour de promenade dans nos rues en compagnie des Evêques. Ils en ont acheté la permiſſion du Roi par une finance. Ils poſſedent ce qu'on appelle ici des charges municipales : on les regarde comme les valets de pied des Etats : mais on a tort ; car les valets font quelque choſe dans une aſſemblée, au-lieu que ceux-ci ne font rien dans celle-ci.

Monſieur, encore un mot, & je finis. Où vont maintenant tous ces gens-là en proceſſion ? Ils vont, me dit-il, dans une de nos Egliſes, qu'on appelle Notre-Dame, pour prier le St. Eſprit de les éclairer, & pour lui demander le ſecours néceſſaire pour bien adminiſtrer les affaires de la Province. Mais comment ! repris-je encore comme malgré moi ; j'ai oui dire qu'ils n'en terminent aucune. Qu'eſt-ce

que cela fait ? repliqua-t-il. On prie toujours ni plus ni moins ; d'ailleurs, la dépense des voyages est faite. Les gens des Etats sont ici, le St. Esprit est-là ; il n'en coûte rien de l'invoquer : en disant ces mots, mon Languedocien me fit une inclination de tête, & disparut.



LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin*.

De Londres.

JE t'ai parlé de l'inclination que ce peuple a à la politique. Il est impossible que cela puisse être autrement, dans un pays où il y a tant de professeurs de cette science, qui en donnent leçon au public.

Ces professeurs sont les *Daily Advertiser*, *Publick Advertiser*, *London Gazetteer*, *Publick Ledger*, *St. James's Chronicle*, *London Chronicle*, *London Gazette*, *Baldwin's Journal*, *Owen's Weekly Chronicle*, *Craftsnan*, *British Spy*, *Royal Westminster Journal*, *Old British Spy*,

Westminster Journal, *London Spy*, *Weekly Journal*; sans compter d'autres demi-spéculatifs, qui, le soir, apprennent au public les nouvelles politiques qui sont arrivées le matin. Car la journée n'a point d'heure dans laquelle Londres ne fournisse quelque événement digne de la postérité, quand ce ne seroit que la mort d'un chien, ou la naissance d'un enfant.

Dans les autres Etats de l'Europe, la politique a ses bornes : mais elle n'en connoît point dans celui-ci. Elle embrasse tout; & il n'est aucune action dans la vie civile qui ne soit de son ressort.

Il est vrai que les professeurs de cette science n'imaginent pas tout ce qu'ils mettent dans leur papier de jour. Ils ont des croupiers ou des aides politiques, qui les déchargent du travail de penser. Leur affaire est de rassembler les matériaux qu'on leur envoye tout prêts à publier; de maniere qu'ils ne sont, à proprement parler, que les éditeurs des réflexions d'autrui.

Ils ont aussi des faiseurs de lettres postiches, qu'ils plaquent dans les endroits vuides de leurs papiers; ce qui,

en temps de disette, tient place de nouvelles. La mesure de leurs discours politiques est de quatre pages *in-folio*. Qu'ils ayent à parler, ou qu'ils n'ayent rien à dire, cela revient au même : il faut que les quatre façades de la forme du discours soient remplies d'un bout à l'autre. Faute de politique, on y met des raisonnements : & faute de ceux-ci, on prodigue les paroles.

Il est vrai que les naissances, les mariages & les enterrements sont pour eux un champ inépuisable. Ils tuent les vivants, à force de nouvelles qui n'intéressent que les morts.

Tu peux bien t'imaginer que ces commentateurs des faits publics ne sont pas politiques pour la gloire. Un motif plus intéressant les détermine à traiter des intérêts des Princes. Il est vrai qu'ils ne sont pas chers, & qu'ils donnent leur marchandise à un prix raisonnable. Ils ennuyent le lecteur d'un bout de l'année à l'autre, à raison de deux deniers sterling par jour : c'est un prix fait.

Outre ces détailleurs de la politique, il y en a d'autres qui la vendent en gros dans des livres qu'on appelle *Ma-*

gazines. Ceux-ci s'attachent moins aux intérêts des Princes, qu'aux leurs. Ces auteurs magasiniers, font, chez eux, un magasin de notions vieilles, usées, imprimées depuis long-temps, & déja connues, dont ils présentent tous les mois une nouvelle édition au public.



LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

Le mariage de Georges III. vient d'être déclaré : il épouse Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, Princesse qui a de l'esprit, du génie & de rares qualités, issue d'une Maison d'Allemagne, qui descend de ces Empereurs qui avoient subjugué le monde. Elle n'a que dix-sept ans, & le Roi vingt-quatre.

Quoique les jeunes époux soient à trois ou quatre cents lieues l'un de l'autre, ils se sont déja entretenus ensemble. Les peintres ont formé les pre-

mieres entrevues, & fait les déclarations d'amour ; car cet art eſt très-utile aux Princes chrétiens : ils connoiſſent leurs épouſes long-temps avant que de les voir.

Il ſe fait de grands préparatifs pour le mariage ; tout le Royaume eſt en mouvement. Les manufacturiers travaillent, & les artiſans aigiſſent. Les hommes ont ordonné des habits magnifiques, & les femmes des ajuſtements ſuperbes. On diroit que chacun travaille ici à ſes propres noces, & que la Monarchie elle-même ſe marie.

Je ne ſais point ſi le Roi aura des enfants ; mais il eſt certain qu'il en produira beaucoup dans la République, par la circulation que ſon hymen procurera ; car la génération dépend du mouvement du numéraire. On pourroit appeller cette progéniture, les enfants du ſecond lit de la Couronne. Il eſt dommage que les Rois d'Europe ne ſe marient pas plus ſouvent ; car leur pays en ſeroit mieux peuplé.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

IL faut bien des affaires, en France, pour polir le viſage d'une femme, & le mettre en état, le matin, de ſe montrer en compagnie. En Angleterre, cela eſt d'abord fait. Ce ſoin, ailleurs le plus grand de tous les ſoins, n'en eſt pas un ici.

Une Dame Angloiſe, en ſe levant, laiſſe ſon viſage comme il eſt, & le porte toute la journée, comme il s'eſt trouvé le matin. Elle a ſoin, devant ſon miroir, de donner des graces au reſte de ſa parure. Il n'y a que ſon viſage qui ne faſſe point toilette. Si elle y touche, ce n'eſt que pour lui donner un air chiffonné, & un je ne ſais quoi de négligé, qui augmente la confuſion de ſes traits. C'eſt ici le dernier raffinement de la beauté.

Ceux qui connoiſſent les différentes routes que les femmes tiennent pour

plaire aux hommes, prétendent qu'un visage, ainsi livré à lui-même, & détaché de tous les secours auxiliaires, n'en est que plus propre à faire de vives impressions. Je ne t'en dirai rien; car il faut être bien savant dans la controverse des charmes, pour savoir si une pâleur étudiée, une confusion affectée, & une négligence ménagée forment la beauté.

Les physionomies jeunes & enfantines dans le sexe ne sont point ici de mise. Il faut que les charmes des femmes ayent un air rassis. Les Jeunes Bretonnes, qui veulent plaire, doivent ressembler à leurs grand'meres.

Les Françoises précipitent leurs charmes, & les font marcher, pour ainsi dire, au-devant des modes. Les Angloises, au contraire, les font retourner en-arriere, & elles reprennent les anciennes. Les femmes, qui se coëffent aujourd'hui ainsi qu'on se coëffoit du temps de la Reine Anne, sont aimables.

Cependant cette beauté est encore trop moderne; celles qui se chiffonnent la tête, ainsi que cela se pratiquoit sous le regne de Charles II, sont jolies;

mais les Bretonnes, qui ſe coëffent comme on l'étoit du temps de Henri VIII, ſont belles; ainſi de beauté en beauté juſqu'au ſiecle de Guillaume le Conquérant.

LETTRE LIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE t'ai dit, dans ma précédente, qu'il ne ſe finiſſoit rien dans l'aſſemblée des Etats du Languedoc : mais il y a une choſe qu'on acheve toujours, qui eſt la levée du don gratuit. C'eſt une ſomme extraordinaire qu'on paye au Prince, auſſi gratuitement qu'il eſt poſſible de le faire, dans un don qu'on fait forcément. Quoique la miſere ſoit générale, chacun s'exécute, & la ſomme ſe trouve.

Il eſt vrai qu'il y a dans ces Etats un Procureur du Roi, ou, pour me ſervir du terme qu'on employe dans ces occaſions, une ame damnée de la Cour,

qui n'épargne ni ſoins ni peines, pour lui procurer de l'argent ; le tout ſans ambition, ni deſſein prémédité d'augmenter ſa fortune ; car il ne demande, pour ſes épingles, qu'à devenir grand Aumônier de France. Peut-être que, ſi la guerre dure, & que le beſoin d'argent augmente, il aura de plus belles inclinations, & qu'il viſera alors au Cardinalat.

Mais ce n'eſt pas-là le ſeul damné ; il y a tout plein d'autres damnés dans les Etats. On diroit que la plupart de ſes membres ſont payés pour ruiner la Province. C'eſt un effet qui dérive de ſa cauſe. Tous ceux qui compoſent cette aſſemblée, ſont gens du Roi ; & c'eſt du Monarque que dépendent les rangs & les charges de tous ceux qui y aſſiſtent.

Un Evêque ſe garde bien de s'oppoſer aux repréſentations d'un député du tiers-Etat, qui prouve l'impoſſibilité morale où le peuple eſt de donner la ſomme qu'on lui demande ; car cela pourroit l'empêcher de devenir Archevêque ; & il faut que chacun faſſe ſon chemin.

Les Syndics, ſur-tout, ſeroient perdus

ſans reſſource, s'ils s'oppoſoient à la levée des ſommes que les particuliers ne ſont pas en état de payer; car ils prouveroient par-là eux-mêmes que la Province eſt en mauvais état, & ils ne ſont Syndics que pour qu'elle ſoit en ordre. Auſſi faut-il voir la déſolation de cette Province, jadis (à ce qu'on m'a aſſuré) la plus floriſſante de la France. Imagines-toi un pays dévaſté par l'ennemi, ou à peine délivré des ravages de la peſte & de la famine. Comme on le dépouille continuellement de ſes finances, toutes les branches de ſon adminiſtration languiſſent, & ſi, malgré cette foule de taxes & d'impôts dont il eſt chargé, il ſe ſoutient encore un peu, il en a l'obligation à la fécondité naturelle de ſon continent, & à la fertilité de ſon terroir.

LETTRE LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Londres.

A Chaque pas, je rencontre ici une énigme. Cette République eſt gouvernée par des repréſentants, à qui on confie les intérêts de la nation. On ne ſauroit donc choiſir des hommes trop vertueux, trop ſages & trop éclairés : du moins un ſi grand dépôt demande des ames grandes, nobles, belles, des hommes au-deſſus des foibleſſes ordinaires, naturellement cela devroit être ainſi, & cela eſt autrement.

Les élections pour les membres du Par-l-m-t qui ſont les repréſentants, ſont des eſpeces de marchés publics, où les intérêts de la République ſe vendent au plus offrant & dernier enchériſſeur.

La vertu & le mérite n'ont rien à faire dans ce choix ; c'eſt aux cauſes ſecondes à décider l'affaire. On n'eſt

pas élu, on achete la place de représentant. Le peuple commence par corrompre celui qu'il choisit pour être incorruptible.

L'ivrognerie & la débauche ouvrent le théâtre des élections; l'avarice & l'intérêt sordide finissent la scene. Celui qui fournit au peuple le plus de moyens de se plonger dans la crapule & la débauche, est choisi pour le gouverner. Dans ce cas-là, cent tonneaux de bierre forte contiennent plus de cette vertu caractéristique pour être élu, que cinquante; & mille guinées, plus que cent.

L'élection d'un membre ne le regarde pas directement; c'est l'affaire de son sommelier. S'il enivre un plus grand nombre de ceux qui doivent donner leur voix, il place son maître au Parl-m-t.

Comment peut-on imaginer que des hommes, qui employent des moyens si bas pour se faire élire, auront les qualités nécessaires pour gouverner le peuple, lorsqu'ils seront élus?

LETTRE LXI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LE convoi qui doit aller prendre la Princesse Charlotte de Mecklembourg, destiné pour régner en Angleterre, doit mettre à la voile dans peu de jours.

On dépêche vers elle un Amiral, plusieurs Officiers généraux, accompagnés de Seigneurs de rang, & des quatre plus belles femmes du Royaume, qui doivent lui tenir compagnie. On lui députe de plus un mari qui doit l'épouser, & la faire Reine, avant même qu'elle ait vu le Roi. C'est une espece de *Hulla* politique, en usage en Europe, qui doit remplir toutes les fonctions du mariage, excepté la consommation. Ce mari postiche est toujours un Mandarin du premier ordre. Par cette coutume singuliere, il se trouve qu'une Princesse a deux maris, sans être encore mariée. Il suit delà que

que les Rois chrétiens n'épousent que des veuves, & que toutes les Princesses, en se mariant, passent en secondes noces.

Les Souverains d'Asie ne sauroient s'accommoder de cet usage; ils sont trop jaloux. Ils ne se marieroient pas avec une femme déja mariée, quand elle n'auroit épousé qu'une image.



LETTRE LXII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

LE théâtre Anglois a plus de ressource que le François. Celui-ci ne joue que les hommes, au-lieu que celui-là représente les enfers. J'y ai vu, en dernier lieu, une scene magnifique de sabbat. Tout le grimoire des démons y étoit détaillé avec beaucoup d'esprit & d'imagination. On diroit que la plupart des Poëtes Bretons ont passé une partie de leur vie dans la compagnie des sorciers, tant ils sont au fait de

leurs mœurs & de leurs manieres.

Outre les acteurs du ſabbat, il a encore la reſſource des ſpectres, qui ſont chargés, comme les autres, d'amuſer le public. Ordinairement ceux-ci s'acquittent aſſez bien de leurs rôles. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas bien difficile. Il ſuffit qu'ils ayent une chemiſe enſanglantée & un maſque de plâtre.

Ces ſpectres parlent quelquefois : mais ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus divertiſſant ſur la ſcene Angloiſe.

Outre les ſpectres, il y a encore des acteurs qu'on ne connoît point ſur le théâtre François ; ce ſont les bourreaux. Il n'y a point de théâtre, un peu policé en Angleterre, qui n'en ait deux ou trois, ſans compter leur adjudants.

Après les bourreaux, viennent les meurtriers de la ſcene : ceux-ci ſont payés, comme les autres, pour répandre du ſang. Il n'en coûte que quinze ſchellings la ſemaine aux entrepreneurs du théâtre, pour faire mourir tant d'Empereurs & de Rois qu'ils veulent. Il en périt un ſi grand nombre ſur cette ſcene, qu'on prétend que chaque meurtre particulier ne revient qu'à deux de-

niers ſterling par tête couronnée. A la Chine, à ce prix-là, on ne pourroit pas tuer un oiſeau.

Je ne parle point de grands diables & d'autres perſonnages de la cour de Lucifer, qui ſont réguliérement payés pour faire rire. Ceux-ci ont des gages ſi modiques, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler : car l'enfer joue preſque pour rien aux deux théâtres de *Covent-garden* & de *Drury-lane*.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres*.

De Montpellier.

CE peuple-ci eſt actif, vigilant, laborieux, adonné au trafic & à l'induſtrie, &, par conſéquent, avide de richeſſes. Mais je ne ſais s'il ne ſe croiſe pas lui-même dans ſes vues, & ſi l'ambition d'avoir ne lui fait pas perdre les moyens d'acquérir.

Il néglige le commerce d'économie, pour ſe livrer à celui de ſpéculation

d'argent. Il eſt vrai qu'à la premiere vue, ce continent ne paroît pas y être ſi diſpoſé que les autres de l'Europe qui le font actuellement : mais quand on examine les choſes de près, on trouve que c'eſt la faute de ces habitants, & non de la nature, qui ſemble, au contraire, l'y avoir voulu inviter.

Cette Ville eſt quaſi au bord de la mer, & ce peuple ne tire preſqu'aucun avantage de cette proximité favorable. Maguelone, étoit autrefois un port, qui eſt aujourd'hui fermé, ſans que, depuis ce changement préjudiciable, on n'ait jamais penſé à l'ouvrir. On pourroit faire venir la Méditerranée aux portes de Montpellier par un canal, & ce canal n'a pas encore été creuſé.

Il eſt vrai que le ſoleil ardent, qui échauffe ſon terrein, le rend moins fertile que quelques autres endroits du nord de la France. Mais la ſtérilité n'eſt pas un obſtacle au commerce d'économie : c'eſt au contraire une raiſon de plus pour s'y adonner : & ce qui décida autrefois Marſeille à ce commerce, fut ſa ſtérilité.

La Hollande, à ce que j'ai oui dire, eſt un exemple vivant de l'abondance

qu'on peut faire naître dans un pays où il ne croît rien. On trouve chez ce peuple, qui n'a pas lui-même de quoi vivre, le magasin universel des vivres de l'Europe.

Le commerce de spéculation d'argent a ce désavantage, qu'il n'enrichit point le peuple ou la Ville qui le fait. Les richesses publiques n'y augmentent point, précisément parce que le numéraire y augmente ; car le prix de toutes les choses de la vie suit toujours la portion relative de l'argent.

Les besoins physiques & ceux du luxe sont quatre fois plus chers aujourd'hui à Montpellier, qu'ils ne l'étoient il y a cinquante ans. C'est que le commerce de l'argent y en a introduit trois fois plus, qu'il n'y en avoit dans ce temps-là. Aujourd'hui on n'est donc pas plus riche avec beaucoup de numéraire, qu'on ne l'étoit autrefois.

L'argent est une richesse de fiction, qui n'augmente point les richesses réelles ; au-lieu que, si on avoit perfectionné le commerce d'économie, on seroit réellement plus riche. En effet, quand on fournit aux autres les choses nécessaires, on peut en retenir pour soi la portion que l'on veut.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à dire ſur cette matiere ; mais les bornes que je me ſuis preſcrites dans ces lettres, ne me permettent pas de la traiter dans toute ſon étendue.

LETTRE LXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs cafés de Paris ne ſont pas auſſi politiques que ceux de Londres. Dans ceux-là, on y joue ſeulement aux échecs, ou l'on y raconte quelque hiſtoriette galante ; au-lieu que, dans ceux-ci, on y regle les affaires de l'Europe, & on y ſtatue ſur celles de la Monarchie. Ce ſont autant de chambres baſſes, où le dernier individu de la République a le droit de devenir membre, à raiſon de quatre ſols la taſſe de café, qui eſt la doſe politique néceſſaire pour y être reçu. Il y a bien auſſi quelques chambres hautes de café ; mais les grandes ſéances de celles-ci ſe tiennent à *Whites's Chocalate-*

House (*), où les politiques, après avoir perdu leur argent, se déchaînent contre le Gouvernement.

Les conférences ordinaires de ces communes s'ouvrent tous les matins par la gazette du jour. On y prend en considération une douzaine de papiers publics, que les gens du Roi de la boutique, c'est-à-dire, les *Waiters*, y distribuent sur les tables. Il n'y a point d'Anglois, qui les fréquentent, qui ne soient en état de raisonner pendant quatre heures à perte de vue sur ce qu'ils n'entendent point.

Autrefois on parioit beaucoup dans les cafés de Londres sur les matieres d'Etat; mais depuis que les intérêts des Princes ont ruiné la plupart des politiques, on a réformé cette méthode, pour y substituer celle de la discussion; ce qui a changé totalement la théorie du raisonnement: car autrefois celui qui avoit le plus d'argent étoit le plus habile politique; au-lieu qu'aujourd'hui c'est celui qui a le plus de poitrine.

Cette derniere maniere de raisonner

(*) Maison de jeu où s'assemble la noblesse.

juſte ſur les affaires d'Etat eſt priſe de la chambre baſſe des communes de Weſtminſter ; car tout ici tire ſa ſource de l'inſtitution.

Comme, dans cette chambre, il y a toujours quelque grand orateur qui réunit à lui toutes les opinions, & qui diſpoſe de celles de l'aſſemblée ; pour l'ordinaire, il y a dans chaque boutique un beau parleur, qui ramene à lui l'auditoire, & qui diſpoſe de la chambre du café.

Il n'y a point de jour dans l'année, que ces grands politiques n'établiſſent un meilleur ſyſtême de gouvernement, qu'ils n'augmentent la marine, le commerce, & n'établiſſent des moyens pour acquitter l'Etat, & payer les dettes nationales.

A entendre ces économes d'Etat, tu croirois qu'ils ſont eux-mêmes le véritable modele de l'arrangement civil : mais ils ne ſont rien moins que cela.

Il n'y a point de fils de famille le plus dérangé, qui le ſoit autant que la plupart de ceux-ci. Preſque toujours leurs affaires particulieres ſont dans un état affreux. Ils laiſſent leur génie d'ordre millionnaire dans la boutique du café, où

ils reglent l'Europe & l'Etat : en entrant chez eux, ils n'ont pas la valeur de deux sols d'économie domestique.

Le Baronnet m'a assuré que la plupart des raisonneurs de son temps sur les moyens d'économiser dans les dépenses de l'Etat, étoient morts à *Newgate*, chargés de dettes, & qu'il seroit peut-être lui-même à l'hôpital, s'il n'avoit renoncé à la politique des cafés.

LETTRE LXV.

Le même au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

QUand on voyage en Angleterre, il faut avoir non-seulement la carte du pays par où l'on passe, mais encore celle des auberges qui sont sur la route, & dans lesquelles on doit s'arrêter. Sans cette seconde précaution, on court risque de faire fort mauvaise chere, & de dépenser beaucoup d'argent.

J'éprouvai l'un & l'autre dans un voyage que je fis, il y a quelques jours, dans la Province d'Yorck.

A la premiere couchée, au ſortir de Londres, mon hôte, qui me crut, je ne ſais ſur quel fondement, du parti de la Cour, me regarda d'aſſez mauvais œil.

Je m'apperçus, à un certain mouvement des yeux qu'il fit à un de ſes garçons, qu'il lui ordonnoit de me donner une chambre commune, avec un lit ordinaire.

Comme il étoit déja tard, je demandai à ſouper; & un quart-d'heure après, on me mit, ſur une petite table, un morceau de bœuf rôti fort coriaſſe; tandis qu'on ſervit un poulet gras à un voyageur qui étoit arrivé demi-heure après moi.

J'en demandai la raiſon au garçon qui me donnoit à boire; & il me répondit que ce Monſieur étoit de *l'oppoſition* (*). Mon ami, lui dis-je, je ſuis auſſi de *l'oppoſition*; &, pour vous le prouver, c'eſt que je m'oppoſe d'avance à ce qu'à mon retour vous me donniez un auſſi mauvais ſouper que celui que je viens de faire ce ſoir.

Le garçon rendit mes paroles à ſon

(*) Parti contraire à la Cour.

maître, qui vint, un moment après, me faire des excuses sur ce qu'il ne m'avoit pas cru d'abord de son parti; m'assurant que, s'il m'avoit connu, il m'auroit fait comme à cet autre Gentilhomme, & que j'aurois eu un poulet gras.

Je me le tins pour dit : à la seconde couchée, j'eus grand soin, en entrant dans l'auberge, d'avertir le maître que j'étois de *l'opposition*; mais cette déclaration, qui, à ce que je croyois, devoit me valoir un bon souper, m'en procura un fort mauvais; car on ne mit devant moi que deux côtelettes de mouton, tandis qu'on servit un canard aux navets à un étranger qui étoit arrivé comme moi.

Je portai encore ici mes plaintes au garçon : mais il me répondit que ce Gentilhomme étoit de la *corruption* (*). Eh! mon ami, lui dis-je avec précipation, j'en suis aussi; donnes-moi à manger : car si je ne soupe pas mieux, mon estomac faute de corruption, ce soir, sera gâté demain au matin.

En faveur du parti dont je me décla-

(*) Parti favorable à la Cour.

rois, on prépara un canard aux navets, & on me le ſervit une heure après.

Je me le tins encore ici pour dit. A mon retour, je fus de *l'oppoſition* dans les auberges où il y avoit des poulets gras, & de la *corruption* dans celles où il y avoit des canards aux navets.

Avec cette méthode, on n'eſt pas encore ſûr de faire bonne chere en Angleterre, à cauſe de la variation & des changements ſubits qui arrivent dans la politique : car tel aubergiſte, qui eſt de la *corruption* dans un mois, eſt ſouvent de *l'oppoſition* dans un autre. Mais un honnête Eccléſiaſtique de ce pays-ci, qui préfere un bon ſouper à toutes les cabales de la Cour & du Parlement, m'a conſeillé un moyen qu'il pratique lui-même en voyageant en Angleterre. C'eſt de faire prendre des devants à un domeſtique, pour reconnoître le terrein, & ſavoir de quel parti eſt l'hôte chez qui on va loger.

Il m'a dit à ce ſujet qu'il avoit été obligé quelquefois d'apoſtaſier vingt fois de ſuite dans le même voyage, & d'être de *l'oppoſition* ou de la *corruption*, dans la proportion que le vin de ſes hôtes étoit bon, & que le *roaſt beef* lui paroiſſoit excellent.

LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

LOrsque j'étois en France, je te parlai des coteries qui y sont établies; il y en a aussi en Angleterre; mais elles sont d'une autre espece. Les femmes n'y sont point admises; ce qui fait que les ustensiles des sociétés de ces deux pays sont différentes. Dans celles-là, les éventails, les rubans & les boîtes à mouches forment les principaux ornements: dans celles-ci, la scene se passe entre des pipes, des hommes & des bouteilles.

A Paris, les coteries sont entées sur l'amour: à Londres, elles sont fondées sur le manger & le boire; delà vient que ces dernieres sont très-nombreuses; car il n'y a point de Breton qui ne soit en état de remplir ces deux points importants de la société Angloise.

Parmi le grand nombre de coteries qui illustrent aujourd'hui cette grande

Capitale, celles qui lui font le plus d'honneur, ſont:

La coterie des politiques ; la coterie des mécontents du Gouvernement ; la coterie des ivrognes ; la coterie des babillards, & la coterie des cocus.

Chacune de ces coteries a ſes réglé-ments & ſes ſtatuts particuliers. Les candidats doivent faire des preuves pour en devenir membres.

La coterie des politiques eſt très-nombreuſe ; elle n'eſt point érigée pour une claſſe de citoyens, mais pour tous les citoyens. Tous les candidats peuvent y être admis, depuis le ſavetier juſqu'au Duc & Pair. Il faut néanmoins que chaque membre ait la faculté de dépenſer trois ſols pour une pinte de bierre forte dans les ſéances ordinaires ; & deux ſchellings pour une bouteille de vin de Porte, le jour des grandes aſſemblées. Il eſt défendu de parler politique pendant les cinq premieres raſades : ce n'eſt qu'à la ſixieme qu'on peut délibérer ſur les affaires de la Monarchie d'Angleterre ; & à la vingtieme, il eſt permis de régler les intérêts de toutes les Puiſſances de l'Europe.

Qualités requiſes dans les candidats. Nul particulier ne peut être reçu dans la coterie des politiques, s'il ne prouve auparavant qu'il s'eſt mêlé des négociations publiques, au point d'avoir pour elles négligé ſes affaires domeſtiques. Il faut que les candidats ſoient en état de certifier qu'ils ont lu au moins dix mille papiers publics; ce qui eſt la doſe de politique requiſe pour être admis dans cette coterie.

La coterie des mécontents du Gouvernement, eſt fort augmentée ſous le regne de Georges III, ſur-tout depuis que la Cour prête l'oreille aux propoſitions de paix faites de la part de la France.

Le préſident de cette coterie doit être Jacobite. Son inſtitution tend à contrecarrer l'adminiſtration, & à être toujours du parti contraire à celui de la Cour.

Qualités requiſes dans les candidats. Nul membre ne peut être admis dans cette coterie, qu'il ne ſache blaſphémer contre le Roi & ſes Miniſtres.

Il y a pour cela, dans la ſociété, un maître juré blaſphémateur, qui examine la nature des blaſphêmes. Un prétendant begue, ou qui a quelque difficulté

de langue, ne ſauroit être admis. Il faut que le candidat puiſſe prononcer bien diſtinctement, *D-m-n the K*, *D-m-n the M-n-s-t-s*.

La coterie des ivrognes, une des plus anciennes qu'il y ait en Angletterre, eſt aujourd'hui à ſon dernier période d'élévation. Tous les bons & fideles ſujets du Roi Georges peuvent y être admis, ſans diſtinction.

Son préſident doit être Irlandois de nation, né à Dublin. Selon les premieres loix de ſon inſtitution, tous les membres de la coterie doivent être ivres & endormis à minuit.

Qualités indiſpenſables dans les candidats. Par un réglement particulier, les François, les Eſpagnols & les Italiens ſont exclus de cette coterie, à cauſe de leur ſobriété naturelle. De tous les étrangers, les Allemands ſeuls ont droit d'y être admis.

Chaque poſtulant doit prouver que ſon ventre contient deux bouteilles de vin de Porte, trois de clairet, une de Madere, *une bolle de punch*, & ſix grands verres de liqueur. Il doit avoir un certificat, légaliſé par ſix taverniers de la Ville de Londres & de Weſtminſter,

comme il a avalé en ſa vie cent tonneaux de vin. Il faut qu'en buvant, il perde la raiſon; car un candidat, qui ſeroit en état de boire dix verres de vin ſans s'enivrer, ne pourroit pas être reçu.

La coterie des ſtupides, qui brille aujourd'hui beaucoup dans cette Capitale, n'eſt pas ſi nombreuſe que celles des politiques & des mécontents du Gouvernement : mais elle ne laiſſe pas d'avoir un grand nombre de membres.

Son préſident doit être Anglois, né à Londres; & ſes membres, en buvant enſemble, doivent ſe regarder avec des yeux hébétés. Il faut qu'ils ne diſent que deux paroles dans trois heures; & quand le diſcours s'adreſſe à eux, ils doivent toujours répondre ſur toute autre choſe que ſur la queſtion qu'on leur fait.

Qualités requiſes dans les candidats. Les candidats, pour être reçus dans la coterie des ſtupides, doivent être de véritables automates, qui ſe démontent le ſoir, & qu'on remonte le lendemain au matin; ce qui fait qu'ils ont un corps & une ame machinale, tous deux faits à reſſort. Il faut de plus, pour être ad-

mis dans cette coterie, avoir été pendant vingt ans membre de la ſociété des ivrognes.

La coterie des babillards n'eſt, pas ſi ancienne que les autres : ſon établiſſement date du temps de la révocation de l'Edit de Nantes, après que les Proteſtants étrangers ſe furent réfugiés en Angleterre.

Par le premier de ſes ſtatuts, ſon préſident doit être François ; & s'il eſt poſſible, originaire de Clerac, Montauban ou Bordeaux : mais quand il ſeroit de Niſmes ou de Montpellier, ce ne ſeroit point un obſtacle à ſon élection. A l'égard des conſeillers & autres principales charges de cette aſſemblée babillarde, faute de Gaſcons, on reçoit à leur place des Irlandois.

Qualités requiſes dans les candidats babillards. Il faut que les poſtulants ayent la langue bien pendue, & qu'ils ſoient en état de parler trois heures de ſuite, ſans rien dire. Les begues n'en ſont pas exclus, pourvu qu'en traînant la parole, & en allongeant les mots, ils puiſſent faire le même bruit, & parler auſſi long-temps que ceux qui ont la langue libre.

La coterie des cocus, qui fut établie en Angleterre, sous le regne de Charles II, de galante mémoire, se soutient aujourd'hui avec beaucoup d'honneur & de réputation. Ses membres augmentent tous les jours; de maniere qu'on peut se flatter (graces à la corruption des mœurs du siecle) que, dans peu, elle sera une des plus florissantes de ce Royaume. Il est permis à tous les sujets du Roi de s'y faire inscrire: on y reçoit les premiers Lords de la Cour, ainsi que les Ducs & Pairs du Royaume.

Qualités requises dans les candidats qui veulent être recus dans la coterie des cocus. Il faut qu'ils ayent passé trois ans à Paris, afin de s'être accoutumés aux mœurs & aux manieres Françoises. Un prétendant doit prouver que sa femme est galante, & qu'elle fait une grande dépense, quoiqu'il ne lui fournisse point d'argent; mais il est sur-tout nécessaire qu'il certifie qu'elle a lu beaucoup de romans.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

IL y a trois ſortes de gouvernements dans cette Ville, le gouvernement de Monſeigneur l'Evêque, le gouvernement de Monſeigneur le Commandant, & le gouvernement de Monſeigneur l'Intendant. Le premier eſt à la tête des affaires de l'Egliſe; le ſecond conduit la politique, & le troiſieme dirige les finances. Comme l'argent en Europe a le pas ſur Dieu & le Roi, & que les Languedociens ſont très-Européens, la maiſon de Monſeigeur l'Intendant de Montpellier eſt la plus fréquentée.

Je me rendis chez lui, il y a deux jours, à l'occaſion d'une fête qu'il donnoit; car Madame l'Intendante, à l'âge de cinquante-cinq ans, avoit pris la peine de donner un gros garçon à Monſeigneur l'Intendant : ce qui eſt

contre toutes les regles de la génération Françoiſe. Auſſi l'allegreſſe étoit-elle des plus grandes ; car on ſe réjouit ici dans la proportion, que les choſes qui arrivent ſont extraordinaires.

Le concours des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe fut conſidérable. Comme je ne connoiſſois pas la carte de l'aſſemblée, je priai un Languedocien, qui ſe trouvoit à côté de moi, de me mettre au fait de celle-ci. Il ſe prêta poliment à ma curioſité.

Monſieur, lui dis-je, qui ſont ces Dames qu'on voit au premier rang, & qui ſont ſi ſéparées des autres, qu'elles ſemblent vouloir s'en diſtinguer ? Ce ſont, me répondit-il, nos femmes de qualité. Il n'y en a gueres, repris-je : cela eſt vrai, me dit-il ; elles ne ſont pas en grand nombre : cette eſpece eſt rare à Montpellier ; encore eſt-elle beaucoup abâtardie. Heureuſement nous n'avons point de généalogiſtes ; ſans quoi toute notre nobleſſe ſeroit roturiere. Il s'en faut tout juſte de ſeize quartiers, que les enfants de nos femmes de qualités ne puiſſent entrer à Malthe.

Qui ſont celles qu'on voit aſſiſes directement derriere elles ? Ce ſont nos

Dames de la Cour des Aides. Elles ſont bien bouffies ! lui dis-je : on diroit qu'elles ſont ſur les bancs du palais, où elles jugent à la place de leurs maris. Eſt-ce que cette Cour a le privilege de permettre aux femmes d'être ridicules ? Je ſuis étranger ; mais il me ſemble que les Dames de vos Aides n'ont point d'éducation. Il vous ſemble bien, reprit le Languedocien ; & c'eſt encore un privilege de cette Cour. Si je ne me trompe, les Dames de vos Aides ſont parvenues à ce rang, à l'aide de la marchandiſe. Vous ne vous trompez pas : la plupart de nos Préſidentes & de nos Conſeilleres ſont filles de la balle. Celles-ci forment même la premiere nobleſſe de notre robe ; car il faut la diſtinguer d'une autre du même corps qui eſt encore plus roturiere.

Qui ſont ces autres Dames, lui dis-je, qu'on remarque directement après les Préſidentes & les Conſeilleres ? Ce ſont des femmes d'Avocats & de Procureurs. Elles me paroiſſent auſſi bien vaines ! Vaines ! reprit-il avec précipitation, elles crevent d'orgueil. Les Procureuſes ſur-tout, dont les maris vont tous les matins exprès au palais en robe longue,

pour tromper les juges, ſont d'une vanité inſuportable.

Je vous prie de me dire qui ſont celles du quatrieme rang? Ce ſont les femmes de nos principaux marchands. Oui! lui dis-je, elles ont l'air bien modeſte : on s'apperçoit à peine qu'elles ſoient femmes, tant elles ont le maintien réſervé. Ne vous y trompez pas, reprit-il; l'enflure de leur orgueil eſt en-dedans. Il ne faut à leur mari qu'une charge de Correcteurs ou d'Auditeur des comptes, pour qu'elles paroiſſent en-dehors.

Monſieur, dis-je à mon Languedocien en l'interrompant, qui ſont ces hommes qu'on voit autour de votre Intendant, qui ſe font diſtinguer des autres par une épée au côté? Ce ſont nos Gentilshommes. Ils paroiſſent bien meſquins : ils ſont encore plus ſuffiſants, me dit-il.

Mais je vois comme une nuée d'hommes noirs & ſombres répandus dans cette ſalle, qui ont la phyſionomie lugubre, & encore plus ſiniſtre : pouvez-vous me dire qui ſont ces gens-là? Ce ſont des Médecins. Des Médecins! & qu'ont-ils à faire ici? Ils y ont leur

entrée libre; car à Montpellier la Médecine assiste aux naissances, & préside aux enterrements.

Et ceux qui marchent directement après eux, habillés de la même couleur, qui sont-ils? — Ce sont (sauf votre respect) des Chirurgiens & des Apothicaires. D'où vient qu'on les souffre ici, je croyois qu'ils ne devoient avoir leur entrée que dans les chambres des malades. Vous vous trompez: comment, me dit-il, les Chirurgiens font les honneurs de Montpellier. Un éleve de St. Cosme, qui a coupé deux ou trois douzaines de bras, de jambes, ou qui a oint de mercure deux ou trois cents malades, se croit un homme nécessaire à la Monarchie; il ne voit gueres que les gens du premier génie qu'on puisse comparer à son talent.

A l'égard des Apothicaires, quoiqu'ils ne s'adressent pas toujours aux gens en ligne directe, on leur permet quelquefois ici de parler à des visages.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs femmes, en France, ſont vaines, légeres & capricieuſes; en Angleterre, elles ont un défaut de plus; elles ſont politiques.

Il faut leur rendre juſtice; elles n'auroient jamais imaginé d'elles-mêmes d'être ſi ridicules; mais ce vice, comme preſque tous les autres, leur vient des hommes, qui parlent ici ſyſtême, juſques dans les bras de la volupté.

Dans tout l'univers, les femmes n'ont qu'une affaire, qui eſt l'empire de la beauté; ici, elles en ont deux; car elles joignent à celle-ci les ſoins de la République. Il ne faut pas t'imaginer qu'elles prennent toute cette peine pour l'amour qu'elles portent à l'Etat: le ſexe ne connoît point de patrie. Ce n'eſt que par un retour ſur lui-même qu'il donne dans la politique. L'eſprit de parti procure

ici un mari, comme ailleurs la beauté donne un amant.

On m'a fait voir à Londres une Dame, qui, ayant cherché inutilement un époux dans le parti de la République, le quitta pour embrasser celui de la Cour. La chose lui réussit à merveilles; car dans peu, elle épousa un Seigneur attaché au Roi, & qui est un des plus riches de la Monarchie.

Les formules de ces mariages sont conformes à la querelle d'Etat, dans laquelle on se trouve engagé. A la place des protestations d'amour, on se jure d'être fidele à la cabale. Au-lieu de se vouer un amour éternel, on s'assure d'un attachement inviolable au parti dans lequel on s'est engagé.

LETTRE LXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

J'Allai, il y a quelques jours, à un des théâtres Anglois, pour me divertir; mais au-lieu d'une comédie, je trouvai

un enterrement. (*) Les comédiens, pour amuſer le public, donnoient, ce ſoir-là, une pompe funebre dans ſes grands appareils. Tout ce qui peut affliger la vue, attriſter les ſens, faire naître des idées ſombres; en un mot, tout ce qui peut rendre un convoi triſte & lugubre, fut employé pour faire rire le ſpectateur. Comme le cadavre qu'on portoit dans ſa biere, ne m'avoit pas beaucoup réjoui ce ſoir-là, je retournai le lendemain au même théâtre, eſpérant d'y prendre ma revanche; mais on y jouoit, ce ſecond ſoir, un maître autel. Des pelerins, à la ſuite d'une longue farce, vinrent y faire leur priere, & s'y proſternerent; ils portoient preſque tous des croix, qui, chez les chrétiens, ſont le ſigne repréſentatif de la mort du Chriſt. L'autel & les croix égayerent la compagnie, & la divertirent beaucoup. Quant à moi, qui ne ſaurois rire de choſes ſérieuſes, je ne ſourcillai point.

Je haſardai le ſurlendemain un troiſieme divertiſſement; mais, un moment après que la piece fut commencé, un

(*) Romeo & Julie.

ſpectre parut ſur la ſcene (*) ; il parla ſi familiérement aux ſpectateurs, qu'on eut dit qu'il étoit accoutumé ſur le théâtre Anglois. Quelque temps après, on creuſa une foſſe ſur le théâtre pour enterrer un mort. Le comédien, qui étoit chargé de cet acte de religion, (car chez toutes les nations ç'en doit être un) divertit beaucoup le paterre en creuſant la foſſe pour enfermer le cadavre; il chanta, pendant tout ce temps-là, des chanſons fort réjouiſſantes ; mais le plus plaiſant, fut, lorſqu'en continuant à creuſer la terre, il en tira deux ou trois têtes de mort. A cet aſpect, les quolibets de l'acteur redoublant, il y eut alors, comme on dit, de quoi mourir de rire... Il me ſemble que l'on doit avoir mauvaiſe opinion du goût d'une nation qui choiſit, pour l'objet de ſes divertiſſements, ce qu'il y a de plus ſérieux dans la religion, & de plus affligeant dans la nature. La ſcene comique doit finir, où le tragique de la vie humaine commence.

(*) Dans Hamlet.

LETTRE LXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LE mariage de la Princeſſe Charlotte n'a pas ſeulement cauſé une émulation dans les parures & les ajuſtements ; il a encore excité l'ambition des nouveaux rangs ; chacun a penſé à ſe placer auprès d'elle.

On m'a aſſuré qu'il s'étoit préſenté plus de mille pages, trois cents contrôleurs, & autant de maîtres-d'hôtel, deux cents écuyers, trente cochers, & deux ou trois mille valets de pied ; une école entiere de médecine, & une pharmacie complete, ſe ſont offertes pour entrer à ſon ſervice ; la liſte de ſes Dames de compagnie a paſſé cinq cents, & celle de ſes filles de chambre n'a gueres été moindre. A l'égard des filles d'honneur, il ne s'en eſt preſque point préſenté ; les mauvais plaiſants de cette Ville prétendent que l'eſpece de ces Demoiſelles manque totalement en Angleterre. On

a calculé que, si la Cour avoit accepté les offres de tous les postulants, la maison de cette Princesse eut été composée de huit à dix mille officiers.

Cela indique un vice dans la République ; il faut qu'il y ait un grand nombre de citoyens oisifs & sans emploi en Angleterre. Lorsqu'on tient à une industrie, & qu'on est attaché à une profession, on ne la quitte pas pour aller valeter auprès d'une Reine, qui rarement connoît assez ses domestiques pour les avancer ; c'est toujours le désœuvrement qui fait demander ces places.

Si les Souverains d'Europe entendoient mieux leurs intérêts, ils auroient moins de train, & n'employeroient pas tant de gens à leur service ; ce sont des sujets qu'ils rendent inutiles à la Monarchie, & qu'ils se dérobent à eux-mêmes. Plus le faste de leur domestique est grand, & plus l'Etat est petit. On ne peut pas reprocher cette ostentation aux Monarques d'Angleterre ; ce sont les Rois d'Europe qui vivent le plus en particulier.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

CHaque Gouvernement en Europe cherche à acquérir de grandes richesses. C'est aujourd'hui la pierre philosophale des administrations. Mais je ne sais si l'ambition en ceci remplit ses vues, & si une trop grande aisance ne conduit pas elle-même à l'indigence. C'est une expérience reconnue, que plus les moyens de vivre augmentent dans une société, & moins on y a les moyens de vivre. C'est que l'or & l'argent, qui sont les signes des richesses, en représentent moins, à mesure que ces métaux se multiplient.

Londres regorge de biens; mais ces biens ne remplissent pas les besoins. Je ne parle point des divertissements publics, des spectacles, & autres superfluités qui sont hors de prix, & qui néanmoins doivent entrer en considération, de maniere que les seconde & troisieme

classes de la société n'en soient pas totalement privées. Car, si le peuple supporte les charges de l'Etat, il doit jouir des amusements. C'est une indemnisation que la législation doit lui accorder, pour le défrayer des peines de son état.

Les Notaires à Londres mettent un si haut prix aux contrats de mariages, qu'il n'y a que les Grands de l'Etat qui ayent la faculté d'épouser : on est obligé de leur payer une dot, pour en recevoir une. Il faut jouir ici d'une grande opulence pour avoir les moyens d'y faire des enfants. Les maîtres y sont à un prix exorbitant. Les talents s'y vendent au poids de l'or. Un pere, qui veut donner une éducation à ses enfants, n'a pas assez de l'héritage de ses ancêtres, acquis dans l'espace de dix générations.

La justice y est aussi à un si haut prix, qu'il vaut mieux abandonner une bonne cause, que de la gagner. La difficulté n'est pas d'obtenir une sentence contre sa partie pour se faire rendre son bien, ou avoir réparation d'un outrage reçu : le point principal consiste à gagner son procès contre l'Avocat qui l'a plaidé : celui-ci est toujours sûr d'obtenir un arrêt, qui vous ruine par les dépens.

Il faut être fort riche, en Angleterre, pour avoir le moyen d'être malade. Il n'y a que les gens de qualité qui ayent la faculté de mourir par ordonnance des Médecins. Tous les autres citoyens du second & troisieme rang, sont expédiés par des officiers subalternes du corps de la pharmacie, qui tuent à un prix raisonnable. Les grands Esculapes y ont presque tous carrosse, & il faut que la fievre entretienne leurs chevaux, leurs laquais & leur cocher.

On ne meurt pas à meilleur marché; on doit jouir d'une sorte d'opulence pour se faire enterrer. S'il faut beaucoup d'argent pour être homme, il n'en faut pas moins pour devenir cadavre : la jouissance du trépas est aussi onéreuse que celle de la vie, &c. &c.

Voilà la suite de cette sagesse qu'on vante tant; voilà l'effet de cette combinaison du meilleur Gouvernement qu'il y ait, dit-on, en Europe, qui tend a faire acquérir à l'Etat une fortune publique, pour jetter tous les citoyens dans une indigence domestique.

LETTRE LXXII.

Le même, au même, à Pékin.

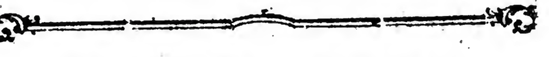
De Londres.

L'Incontinence des femmes de plaisir en Angleterre est sombre, triste & mélancolique. Elle se fait voir dans toute sa laideur. C'est la plus vilaine prostitution de l'Europe. Tout y est insipide jusqu'à la jouissance. Cela vient de ce que les Angloises, naturellement modestes, passent tout d'un coup d'une extrêmité à l'autre. Elles ne mettent presque point d'intervalle entre la sagesse & la dissolution. Elles rencontrent la débauche du premier coup, & parcourent dans un instant ces longs espaces qui séparent la vertu du vice. L'incontinence, pour m'exprimer ainsi, n'a point de prologue. La piece de la volupté commence par le crime.

Peut-être que l'humeur bizarre des Bretons prépare à cette débauche morne & fade, que la possession même n'irrite point.

Les Anglois n'ont pas le loisir d'être polis avec les femmes, encore moins d'être galants. Ils n'ont le temps que de satisfaire ce desir brutal attaché à l'état physique de la machine. Pour cette débauche, les femmes de plaisir n'ont pas besoin d'agréments. L'esprit n'a rien à faire dans cette corruption. Le corps seul consomme le crime.

On ne peut parler, sans frémir, de l'incontinence Angloise.



LETTRE LXXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

IL n'y a point de mot dans les langues Européennes auquel on ait attaché plus de significations, qu'à celui de liberté. Quelques nations l'ont fait consister, pendant long-temps, dans l'habitude de porter une longue barbe ; d'autres, à s'ajuster d'une certaine maniere ; plusieurs, à parler avec une voix sonore & distincte. Là-dessus, toutes les nations s'étant comparées ensemble, celles qui

n'ont pas eu la même faculté ont été regardées comme esclaves.

Par exemple, le préjugé de la servitude Françoise est établi aujourd'hui irrévocablement dans cette Monarchie; il est vrai que la nation Bretonne jouit elle-même d'une très-grande liberté; car un Anglois peut se lever le matin à l'heure qu'il veut, sans qu'il soit gêné par le Gouvernement; du moins je ne sache pas qu'il y ait eu jusqu'ici aucun acte du Parlement portant réglement là-dessus. Il est aussi libre de s'habiller comme il lui plaît, de paroître dans le public en parure ou en négligé; il a le choix de disposer de sa matinée, comme il le juge à propos; il peut monter à cheval, & aller galopper à *Kensington*, ou se promener à pied dans le parc de *St. James.*

Après ces deux premiers actes de sa liberté, le Gouvernement lui permet d'aller déjeûner où il veut; il est le maître de prendre le thé à *George's* ou à *Smirna Coffee house.* Là, son indépendance politique l'autorise à lire les mensonges ou les impostures contre l'Etat, qui sont dans les papiers publics.

Après le déjeûner, sa liberté continue encore; il est libre d'aller dîner *in-*

cognito dans un ordinaire public, où il mange librement avec des gens qui ne le connoiſſent point, & qu'il ne connoît pas.

Son indépendance le mene au théâtre de *Drury-lane* ou de *Covent-garden*; & comme on eſt auſſi libre en Angleterre la nuit que le jour, après le ſpectacle, il a la liberté d'aller ſouper à *Bedford-arms* ou à *Shakeſpear*, d'où il va ſe coucher, & ſe leve le lendemain auſſi libre que la veille.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE t'ai parlé ailleurs du contraſte qui ſe trouve dans les deux religions qui ſe pratiquent ici : mais je ne t'ai rien dit de la tyrannie que l'une exerce ſur l'autre. Celle du Prince, qui eſt la Catholique Romaine, tient la Proteſtante dans une dépendance abſolue.

Il faut ſe cacher ici pour faire une

bonne action, comme on fait ailleurs pour en commettre une mauvaiſe. La priere, choſe inouie! eſt un crime de leſe-Majeſté. Il n'y a point de tempérament ni de tournure à donner à cette action pieuſe; les loix qui la défendent, ſont préciſes là-deſſus.

Si trente perſonnes ſe réuniſſent dans une maiſon, & qu'elles choiſiſſent un Mandarin de leur croyance pour les diriger dans une choſe auſſi ſainte; s'ils s'aſſemblent, dis-je, & que ce complot divin ſoit découvert, le Mandarin eſt pendu, & les fideles ſont envoyés aux galeres.

Celui qui s'adreſſe aux paſſants pour les dépouiller, & celui qui s'adreſſe à Dieu pour l'invoquer, ſont coupables du même crime, & punis du même châtiment. Quand la barbarie elle-même ſe feroit Chrétienne, elle ne pourroit pas être plus inhumaine.

Pour que les fideles de cette ſecte ſoient de bons ſujets du Roi, il faut qu'ils ne faſſent rien de ce qui peut les porter à l'être. Toutes les pratiques extérieures de religion leur ſont interdites. Ils doivent prier ſi bas, qu'il n'y ait que Dieu qui les entende. On leur

défend d'être Chrétiens ; mais il eſt vrai qu'on leur permet d'être athées ; car d'un athée au citoyen, à qui on interdit toutes les pratiques de ſa religion, il n'y a preſque point de différence.

Dans tous les contrats civils que les Proteſtants paſſent ici, la loi leur ordonne d'apoſtaſier. Pour être Chrétien, il faut commencer par détruire les vertus qui peuvent ſeules faire qu'on l'eſt. On oblige les Religionnaires à aſſiſter aux exercices d'un culte qu'ils regardent comme faux, & à pratiquer des devoirs, qui, n'étant pas ceux de leur religion, ne ſont pour eux que plus mépriſables.

La confeſſion auriculaire eſt conſidérée dans cette ſecte comme une pratique ridicule & vaine : il faut néanmoins ſe confeſſer, ſi l'on veut épouſer ? Et à qui ſe confeſſer ! à des Mandarins qu'on croit d'autant plus inhabiles à remplir ce devoir de religion, qu'ils ſont d'une communion différente : le Sacrement de mariage eſt donc toujours ici précédé d'un ſacrilege. On ſait, par une longue expérience, que ces pratiques, auxquelles on force les Proteſtants, ne ſont point des proſéli-

tes, & néanmoins on les met toujours en usage.

Je dis qu'il ne faut gueres aimer sa religion, pour la prostituer ainsi continuellement.

J'aurai peut-être occasion, dans une de mes suivantes, de t'envoyer la copie d'un mémoire qu'un citoyen de cette Province a adressé au Prince, qui, selon les apparences, ne le lira jamais; car les Rois de France sont si prévenus à cet égard, qu'ils s'ôtent jusqu'aux moyens qui pourroient leur faire ouvrir les yeux.



LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

CEtte nation a très-bien imaginé de s'intriguer dans le monde pour acquérir des richesses; sans quoi elle seroit la plus pauvre de l'Europe. Elle n'a pas le moyen d'exister par elle-même: la plupart de ses besoins physiques lui viennent de l'étranger.

Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'elle figure entre les autres Puiſſances de l'Europe. Dans la guerre, elle achete des alliances par de grands ſubſides: pendant la paix, elle remplit le vuide de ſes beſoins par ſon induſtrie.

Il faut qu'elle paye pour avoir du goût, & qu'elle achete le génie.

Les grands ne peuvent ſe loger qu'en faiſant venir des architectes d'Italie. Leurs meubles ne ſont pas de leur invention. Les modes viennent d'ailleurs; les Anglois n'en imaginent aucune.

Les femmes ne ſauroient placer un chiffon ſur leur tête qui n'ait été inventé par quelque autre nation.

Tout ce qui entre dans l'ajuſtement des hommes eſt étranger à l'Angleterre. Je me trouvai, il n'y a pas longtemps, avec un Seigneur de la Cour, dont la parure étoit une véritable mappe-monde. Les quatre parties de l'univers avoient travaillé à ſon ajuſtement. Sa chemiſe étoit de Hollande; le galon, qui étoit ſur ſon *froc*, étoit de France; ſa veſte étoit des Indes; ſes boucles du Bréſil; ſes manchettes de Bruxelles; ſa montre de Geneve; ſa boîte de Paris; ſes gants de Greno-

ble, &c. tout étoit étranger jusqu'à son étui de cure-dents. Si chaque nation avoit réclamé son industrie, ce Seigneur se seroit trouvé tout nud; il ne lui eut resté d'Angleterre que son *froc*.

Les amusements d'Angleterre ne naissent pas non plus dans le pays. L'Opéra vient d'Italie, les compositeurs de Naples, & les musiciens de Rome ou de Venise. Si quelque concert charme la nation, ce sont toujours des étrangers qui le composent. Ceux-ci tirent de ce pays un impôt qui se leve sur les sons, qui agitent les oreilles.

Je ne sais si c'est la peine qu'un peuple passe les mers, & se procure, par de grands travaux, une richesse, dont elle se défait pour une infinité de choses d'ostentation, dont elle pourroit se passer.



LETTRE LXXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA Reine d'Angleterre n'eſt pas encore arrivée ; ſon vaiſſeau, qui eſt parti depuis pluſieurs jours, eſt actuellement en mer, où il ſe bat contre les vagues. Les pilotes, qui liſent ici dans le livre du temps, comme nos Mandarins lettrés liſent dans nos livres de morale, prétendent qu'au moment que je t'écris, elle eſſuye une grande tempête. En vérité, mon cher Kié-tou-na, dans quelque rang que la fortune nous éleve, nous éprouvons toujours des traverſes !

Je laiſſe, dans le moment, les grandeurs dont cette jeune Reine eſt à la veille d'être environnée, pour réfléchir ſur ſa ſituation préſente. Etendue, peut-être, ſur un petit lit pratiqué dans une emboiſure ; inquiétée par les roulis continuels, qui l'empêchent de trouver une poſition fixe ; malade par l'agi-

tation de la mer; tourmentée par les flots; épouvantée par le bruit des matelots que se choquent, sé heurtent, & ne s'entendent pas; sans consolation, sans aide, sans secours, ayant la plupart de ses femmes évanouies de frayeur; abandonnées des Commandants du vaisseau, qui ne pensent qu'à échapper au péril qui les menace; car, dans un danger évident, il n'y a plus de rang; une Reine alors n'est pas plus qu'une autre femme. Quel malheur ne seroit-ce pas pour la Grande-Bretagne, si le vaisseau, qui porte ce dépot précieux, étoit enséveli dans les abymes de la mer!

Cependant ce retard, ainsi que les dangers qui l'accompagnent, ne serviront qu'à rendre sa réception plus brillante. Sans cette tempête, la moitié des hommes & des femmes n'auroient pas eu leurs habits & leurs ajustements prêts : si le navire étoit arrivé à point nommé, une grande partie de l'Angleterre n'auroit pas pu se montrer avec l'éclat dans lequel elle paroîtra. Cet ouragan a fait éclore peut-être deux ou trois mille habits, & autant de robes de plus.

Les Chrétiens penſent juſte, quand ils diſent que la Providence ſe mêle de tout ; il y a chez eux un enchaînement de cauſes ſecondes, qui fait qu'ils tirent parti des malheurs mêmes.



LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

L'Anglois a une ſorte d'indiſpoſition, qu'on pourroit définir la maladie d'expatriation. Un Gentilhomme n'eſt pas plutôt ſorti du College, qu'il monte dans une chaiſe de poſte, s'enfuit d'Angleterre, & va galopper les différentes nations de l'Europe.

On dit pour raiſon que les voyages perfectionnent l'entendement, & ornent beaucoup l'eſprit. Il eſt vrai que c'eſt quelque choſe de prodigieux, que le grand nombre de connoiſſances qu'on y acquiert. Car un Anglois, qui voyage dans les pays éloignés, voit des Villes, parcourt des auberges, arpente des promenades, fréquente des ſpecta-

cles, va au bal, à la comédie, visite les filles du théâtre, &c. &c. Cela s'appelle ici voyager ; & il n'y a point d'Anglois, un peu bien élevé, qui n'ait fait ainsi le tour de l'Europe.

Je crois que je me ferois assez aux manieres d'un Breton, qui ne seroit jamais sorti du tourbillon de la Ville de Londres : mais j'aurois de la peine à résister à celles d'un Anglois, qui auroit parcouru quelques centaines de milles hors de son pays. Il me semble que les airs & les tons qu'il affecte alors, jurent avec le caractere Anglois.

Chaque nation en Europe a une assez bonne dose de défauts & d'imperfections, sans y en ajouter d'autres qui ne sont pas de son crû, & qui, à cause de cela, en sont plus ridicules. Joignez à cela que les Anglois font plus de progrès en six mois dans les choses d'affectation, que les autres peuples n'en peuvent faire dans dix ans.

On m'a montré ici, ces jours passés, un Milord qui n'a passé que trois mois à Paris, qui, à cause de cela, est plus fat & plus impertinent qu'un jeune Marquis François, qui y a vécu trente ans. La Cour de St. James doit à celle de

France une ſorte de caractere de courtiſans Anglois, qui, pour avoir paſſé ſix mois à Verſailles, ſont d'un genre unique.

Celle de Vienne renvoye ici des Bretons qui ſont tout d'une piece; ils ont contracté un caractere ſi gêné, qu'à leur retour on les prendroit pour des Allemands.

Les Anglois, qui voyagent en Italie, ne perdent pas non plus leur temps. De retour à Londres, ils inondent la Ville des ariettes qu'ils y ont entendues, dont ils eſtropient les paroles & la muſique.

On connoît ici un Breton, qui a paſſé ſix mois à Naples, au frédonnement continuel, dont il étourdit tous ceux qui l'environnent.

Comme les Dames de qualité voyagent également, elles ne font pas moins de progrès que les hommes dans l'affectation; elles ſe diſtinguent même dans cet article, de façon à l'emporter ſur l'autre ſexe.

On me montra derniérement une Milady, qui a paſſé ſix mois à Blois, & trois mois à Piſe, & qui, à cauſe de cela, ne veut parler que François ou

Italien. Elle prétend, depuis ses voyages, que la langue Angloise est si rude, qu'elle lui déchire la bouche. J'en connois une autre, que la fureur des voyages a poussée jusqu'à Constantinople. Celle-ci a pris tant de goût pour l'habillement du serrail, qu'elle ne s'habille plus qu'à la Turque. Elle prétend que les culottes donnent un air décent & majestueux à une femme; au-lieu que le jupon a quelque chose de voluptueux & d'efféminé, qui ne convient point à la gravité naturelle du sexe. Comme elle a acquis un grand nombre de connoissances dans ses voyages, & que son esprit s'y est beaucoup perfectionné, elle se propose de publier un ouvrage d'érudition pour prouver au beau-sexe Anglois l'utilité des culottes à la Turque; & pour que les Dames de Londres puissent retirer un plus grand profit de cet ouvrage, elle est résolue de le faire imprimer en langue Turque.

LETTRE

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

IL eſt ſurprenant juſques à quel point le ſexe Européen gâte les agréments qui peuvent le rendre aimable. La beauté, qui lui donne la ſupériorité ſur les hommes, ne ſert le plus ſouvent qu'à le rendre mépriſable.

Lorſque je me trouve ici dans un cercle mêlé avec le Baronnet, & qu'il y voit une belle femme, il ne manque jamais de me dire à l'oreille, qu'il parie qu'elle eſt haute, fiere & impertinente; &malheureuſement pour le beau-ſexe Anglois, j'ai remarqué que, ſi je pariois avec lui, il gagneroit preſque toujours ſa gageure.

Nous étions l'autre jour dans une aſſemblée de Londres, où il y avoit pluſieurs Dames. Tenez, me dit-il, voilà Milady ***; c'eſt aſſurément une belle femme : mais elle eſt ſi vaine & ſi fiere

de ſa beauté, qu'elle déſole tous ceux qui l'approchent. Il n'y a point d'homme qui puiſſe y tenir; il vaudroit mieux ſervir ſur les galeres de Malthe, que d'être condamné à vivre avec elle. Ce n'eſt pas, reprit-il, qu'un peu de fierté n'aille bien à une jolie femme; car les hommes mépriſent preſque toujours celles qui ne leur en impoſent point par un je ne ſais quel air de ſupériorité. C'eſt ſeulement la doſe qui peut nuire, & malheureuſement celle de nos Bretonnes eſt preſque toujours choquante.

Les femmes en France ſont trop occupées de leurs amuſements & de leurs plaiſirs, pour ſe reſſouvenir de leur beauté: elles n'ont que le temps d'être gayes, vives, folles & enjouées.

Nos Dames Angloiſes, naturellement déſœuvrées, rêvent, depuis le matin juſqu'au ſoir, à leur beauté; ce qui fait qu'elles ont tout le loiſir d'être fieres. Malheur à tout mortel, qui ſe laiſſe prendre ici aux appas d'un beau viſage; il n'y a point de captif en Alger, qui mene une vie plus dure. Il faut qu'il ſouffre pour ſes caprices, pour ſes mépris, pour ſes dédains, &c. &c. Heureu-

ſement que les Anglois commencent à revenir de la beauté, & qu'ils ſont aſſez fiers eux-mêmes pour ſe mettre au-deſſus de la fierté d'un beau viſage; ſans quoi la Grande-Bretagne ſeroit dans peu l'iſle des eſclaves.



LETTRE LXXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

JE cherche des peuples ſages en Europe, & je ne trouve par-tout que des préjugés nationaux. Ce qui paſſe pour ſageſſe chez un peuple, eſt regardé comme une folie chez un autre.

Les Anglois font peu de cas des François, parce qu'ils parlent beaucoup; & les François mépriſent les Anglois, parce qu'ils ne parlent preſque point. Ceux-ci ſe ruinent en chevaux; ceux-là en équipages. Les premiers ſont galants, les ſeconds ſont bourrus. Les uns aiment la gayeté; les autres ſe plaiſent à être ſombres. Les uns ſuivent les modes, & les autres n'ont de regle que leur

goût. Les François paſſent leur vie à la toilette des Dames, ou dans les ruelles: & les Bretons paſſent la leur à table ou dans les cabarets. Les uns ſont ſobres, les autres ivrognes; ceux-ci ſe crevent par la chaſſe, ceux-là ſe tuent par les veilles, &c. &c.

Entre les vices qui regnent chez les deux nations, il y a un ſentier qui conduit à la ſageſſe; la folie eſt aux deux extrémités, & la vertu eſt au centre. Or il en eſt ici en morale, comme en phyſique, où les corps s'éloignent toujours de leur centre.

LETTRE LXXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

TU voudrois connoître les reſſorts qui font mouvoir ici les intérêts politiques: je vais te l'apprendre. Voici comme l'Etat eſt gouverné, & de quelle maniere les affaires de la politique ſont menées.

Quand il eſt queſtion d'une délibéra-

tion un peu importante, on prête l'oreille aux bruits publics : on recüille les voix dans les cafés & dans les autres lieux où les politiques s'assemblent; & quand la cabale dominante a prononcé, que tout est prêt, le Pa-l-m-t s'assemble, & signe la délibération. Alors le parti le plus foible crie de toutes ses forces; il sait bien qu'on n'en fera ni plus ni moins pour cela, & c'est la raison qui fait qu'il redouble le vacarme.

Avant la rentrée du Pa-l-m-t, qui devoit décider la grande affaire de la paix, un bruit sourd & confus annonçoit un orage dans ce Royaume : la pâleur & la crainte s'étoient répandues sur tous les fronts.

Je craignois moi-même une révolution; mais un membre des communes me rassura; il me dit à l'oreille que le parti du Roi seroit supérieur, & qu'il l'emporteroit sur celui de la République de soixante & tant de voix. La chose arriva tout juste comme il l'avoit prédite. Je croyois que cet homme étoit sorcier : mais le Baronnet me dit que l'Angleterre étoit remplie de ces devins; & il m'assura que lui-même étoit du nombre.

Monsieur, lui dis-je, apprenez-moi, je vous prie, à deviner; car c'est une chose très-commode en politique; de cette maniere on sait d'avance ce qui doit arriver; ce qui épargne bien des travaux & des réflexions. Il vous est d'autant plus aisé de le faire, que vous le pouvez sans compromettre la République; car il me paroît que votre sortilege n'est pas un secret d'Etat.

Bien-loin delà, me répondit-il, car il est public; ce qui fait que l'Angleterre est remplie de sorciers; voici dont tout le mystere de cette magie.

Chaque Anglois a un tableau qui contient les noms de tous les membres du P-l-m-t; on le divise en quatre classes; savoir les membres de la Cour, les membres de la République, les membres indécis, & les membres indéterminés. On laisse ces deux dernieres classes à part, & on balance les deux autres : c'est-à-dire, qu'on calcule si le nombre des voix pour la Cour est supérieur à celui de la République, & de combien? & là-dessus on prononce sur les délibérations du Pa-l-m-t.

Cela est bien facile, lui dis-je, & il y a apparence que ce calcul fait une fois

l'eſt pour toujours. Oh! que non, me répliqua-t-il précipitamment; c'eſt toujours à recommencer : car les indéterminés ſe déterminent; les indécis ſe décident; ceux qui étoient en faveur de la République, paſſent du côté du Roi; il n'y a que ceux de ce dernier parti qui ne varient preſque point. On diroit que le Roi a comme une vertu attractive, qui, ayant une fois fait ſon effet, attache invinciblement.

L'Académie des Sciences de Londres doit examiner au premier jour, ſi dans l'or il n'y a pas une vertu de gravité qui donne une pente aux corps; & ſi, par exemple, une penſion de deux mille livres ſterlings, payée par la Cour, n'eſt pas ce point fixe de gravité.

On prétend que, lorſque la phyſique aura fait cette expérience, on aura découvert toute la magie de la politique Angloiſe.



LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

PAr-tout où je trouve des caracteres marqués, je les ſaiſis. Paris n'eſt pas la ſeule Ville du Royaume qui les renferme tous : il y en a dans les Provinces.

On me parla derniérement dans cette Ville d'un citoyen, qui, du ſein de la médiocrité, s'eſt élevé au ſommet de la fortune; d'un homme qui compte aujourd'hui ſon bien par millions. Je voulus le voir; car j'ai toujours cru qu'il ne pouvoit y avoir de grande fortune, ſans un talent ſupérieur : mais je me ſuis convaincu, après la viſite que j'ai faite à ce nouveau riche, que, ſi c'eſt une regle, elle a ſes exceptions. Cette entrevue m'a perſuadé, une fois pour toutes, qu'un deſir ardent de richeſſes & une ſoif inſatiable de l'or peuvent tenir lieu d'habileté & de génie.

Celui-ci eſt poſſédé nuit & jour du dé-

mon de l'argent. Il ne dort point, il calcule; il ne veille point, il rêve aux profits. Ses mains avides ne reposent jamais. Il a actuellement sur les bras soixante-dix entreprises différentes : mais cela ne lui suffit pas, & il y a encore bien-loin delà à son ambition. Il est après à s'emparer de toutes les affaires de la Province ; delà il travaillera à mettre en parti le Royaume; & après la France, il a résolu de sous-fermer l'Europe. Peut-être même, s'il vit long-temps, jettera-t-il ses regards sur l'Asie.

De vingt-quatre heures dont est composée la journée, cet ambitieux en donne vingt au travail, & les quatre autres, à la table & au repos.

Le matin que je me rendis chez lui, c'étoit jour de poste; il avoit passé la nuit entiere dans les écritures. Comme je voulois le tâter, & que mon dessein étoit d'essayer son génie, je lui présentai un nouveau projet des finances, dont je me dis l'inventeur, & qui devoit rapporter tous les ans un demi-million d'écus. Je lui en fis l'explication; mais au mot d'écus, cet homme quitta la plume, me regarda d'un air stupide, & répondit en bégayant à mon plan : mais

je m'apperçus qu'il l'avoit manqué net.

Cela ne me découragea point ; je profitai de ce moment d'audience pour ébaucher d'autres ſujets. Je l'engageai inſenſiblement ſur les matieres économiques, les finances générales, les grands objets de commerce ; mais je m'apperçus, à ſes réponſes, que ſon génie étoit mince, étroit & reſſerré. Je ne découvris en lui aucune de ces vûes générales qui embraſſent tout d'un ſeul point, & à qui rien n'échappe. Je n'y trouvai point de ces traits lumineux qui ſaiſiſſent d'abord un plan dans toutes ſes parties. Je quittai bruſquement cet homme, piqué contre la fortune, qui fait ſouvent un ſi mauvais uſage de ſes faveurs.

Cet ambitieux a néanmoins des parties. Les ſiennes ſont les détails, les minucies, les rôles, les écritures, où il faut plus d'application que de génie. Il poſſede d'autres qualités méchaniques, que les grands talents mépriſent toujours, parce qu'elles uſent plus le génie qu'elles ne le perfectionnent. D'ailleurs, homme lourd & peſant ; imagination tardive, qui ne gagne qu'à force de travail, & qui ne travaille qu'à force de gain. Je l'appellerois volontiers l'âne de

la fortune, la bête de ſomme des richeſſes.

Tu peux bien imaginer que cet homme, qui prend tant de peines pour gagner, n'accumule point pour jouir. L'argent qu'il amaſſe n'eſt point à lui; ſon coffre fort ſeul le poſſede. Son avidité l'empêche d'être le Seigneur ſuzerain de ſes finances; & il n'eſt que le vaſſal de ſes richeſſes.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LE Baronnet, qui a vieilli dans les intrigues du ſexe, me diſoit derniérement qu'il étoit revenu du commerce des femmes à délicateſſe & à ſentiment. Je parle, me dit-il, de ces prétendues ſcrupuleuſes, qui mépriſent ce qu'elles appellent les courtiſannes; mais qui pardonnent à celles de leur ſexe, qu'un penchant invincible, diſent-elles, entraîne & détermine pour un ſeul objet.

J'ai presque toujours trouvé que ces noms de sentiment & de vertu ne sont en effet que des mots; car en fait de vertu, je ne connois pas deux chemins. Ou une femme est vertueuse, & dans ce cas-là elle ne prêtera l'oreille à aucune chose qui puisse offenser son honneur; ou elle n'en a pas, & alors tout le sentiment & la délicatesse qu'elle voudra y mettre, ne seront autre chose que le raffinement du vice; &, dans ce dernier cas, je la méprise autant que la plus vile courtisanne. Car je soutiens qu'une femme qui voit criminellement un homme, est aussi criminelle que celle qui consomme le crime avec plusieurs. Voici quel est mon raisonnement.

S'il est défendu au sexe vertueux de voyager dans le pays de Cythere, je dis, permettez-moi cette expression, que celle qui y fait cent milles avec le même cheval, est aussi méprisable que celle qui, en parcourant le même espace de terrein, change dix fois de cheval sur la route. Car comme le crime est dans le voyage, les relais ne font rien à la chose.

Il seroit à souhaiter que la police fît un dernier effort pour bannir de la so-

ciété ces héroïnes de vertu, qui conduisent au crime par des détours & des labyrinthes, que les courtisannes mêmes ne connoissent point.

Il n'y a rien que je craigne tant, ajouta-t-il, que ces femmes qui ont tant de pudeur & de délicatesse, que la moindre parole sale les fait rougir; mais qui se livrent à ce qu'elles appellent un amour invincible.

On se garantit aisément de la débauche ouverte, parce qu'elle se donne pour ce qu'elle est: au-lieu que les hommes les plus retenus se livrent à cette volupté qui s'enveloppe de dehors vertueux.

Les casuistes en amour ont beau établir des distinctions; ma décision est que, par quelque voye qu'une femme se livre au crime, dès qu'elle le consomme, elle est au niveau de la plus vile courtisanne. D'elle à une fille de débauche, il n'y a de différence que la somme qu'on paye à celle-ci.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

LA Reine arriva avant-hier en Angleterre ; elle devoit débarquer à un château du Roi, qui est sur les bords de la Tamise ; mais les vents en ordonnerent autrement ; & ce sont eux qui président ici à tous les événements : elle fut mariée, quelques heures après, au Palais de *St. James*.

Chaque Cour d'Europe a son étiquette. Lorsque le Roi de France se marie, il sort de son château, & va plusieurs lieues au-devant de celle qui lui est destinée pour épouse : en Angleterre, l'usage est que la Princesse prétendue vienne jusques dans le Palais du Roi son époux, lui offrir à genoux son cœur & sa main. Le premier de ces usages est plus galant ; mais le second, selon moi, est plus conforme à l'hospitalité de l'hymen, qui ne permet pas de rompre un lien qu'on est

venu former soi-même : voilà pourquoi, peut-être, les Rois de France en général ne sont pas si rigides observateurs des loix du mariage que ceux d'Angleterre.

A l'arrivée de cette jeune Princesse à Londres, le concours du peuple fut considérable ; chacun s'empressoit de la voir ; c'étoit à qui pourroit fixer le premier ses regards sur elle. Je ne ferois point un pas pour tous les Rois & toutes les Reines de l'univers ; cependant la premiere démarche de ce mariage me frappa. Je me mêlai avec la foule, & me rendis à la petite porte du jardin du parc, où devoit se faire la premiere entrevue, qui ne pouvoit manquer d'être frappante. De combien d'émotions différentes ne doit pas être agité le cœur d'une jeune Princesse, qui, dans l'espace de quatre heures, passe par tant d'états différents, qui finit sa qualité de Princesse pour commencer celle de Reine, qui change son état de fille en celui de femme, qui se marie avec un Roi, & qui couche avec un homme !

Je ne pus voir les premieres émotions qui se passerent sur son visage,

d'un peuple qu'on ne peut définir. Cette décision épargne une infinité de recherches.

Je crois bien que le physique influe beaucoup sur les dispositions taciturnes de ce peuple; mais il ne fait pas tout: la constitution politique y a beaucoup de part. Des hommes, qui se gouvernent eux-mêmes, ou qui croyent se gouverner, ont nécessairement beaucoup d'affaires. Cet enchaînement d'occupations, qui se succedent dans une République, portent avec soi une sorte d'inquiétude; & de celle-ci à la tristesse, il n'y a pas loin. Une nation, qui se tâte sans cesse, & qui sent à tout moment ses endroits douloureux, ne peut être que rêveuse.

Les François ne sont pas assez occupés des affaires de leur Monarchie, pour perdre leur gayeté naturelle. Ils ont tout le loisir de jouir de leur physique. Le Gouvernement les dispense de cette inquiétude; il se charge lui seul de ce soin-là, & leur défend même de s'en mêler; ce qui redouble leur gayeté : car un peuple, qui n'a rien à faire qu'à penser à ses plaisirs & à se divertir, est naturellement joyeux.

J'ai vu ici des Anglois changer de viſage, & s'affliger vingt-quatre heures de ſuite, pour une nouvelle publique qui n'auroit pas ôté un quart d'heure de ſommeil au François le plus politique.

Mais la politique n'eſt pas la ſeule choſe qui répande cet air ſérieux ſur la nation ; il y en a encore une cauſe morale.

Quelques-uns de leurs Docteurs ont imaginé, je ne ſais ſur quel fondement, que la gayeté étoit un des plus grands obſtacles à la ſageſſe : comme ſi la vertu étoit fille du deuil & de la triſteſſe. C'eſt avoir du ciel une idée auſſi ſombre que celle des ténebres ; c'eſt obſcurcir juſques à la lumiere même.

Un de leurs philoſophes (*) a dit que le rire ne vient que de notre orgueil. Ce philoſophe a dit vrai ; car il n'eſt aucune altération dans les traits de notre viſage, qui ne parte de ce principe : mais il a oublié, dans la même remarque, d'obſerver que le ſé-

(*) Hobbes.

rieux & le grave en ſont des preuves encore plus convaincantes. Quand la morale réforme un défaut, elle doit prendre garde de ne lui en pas ſubſtituer un autre plus dangereux à ſa place.

Les François ſont gais & enjoués par vanité; les Anglois ſont graves & ſérieux par orgueil. Il n'y a de différence réelle que dans l'altération des traits du viſage. Tous deux expriment leur vanité; les uns en ouvrant la bouche, & les autres en la fermant.

On a ſuppoſé (& c'eſt une ſuite du même principe) que la joie & le rire ont auſſi je ne ſais quoi d'indécent; ces conſéquences viennent de ce que ceux qui veulent corriger les mœurs, vont toujours plus loin que la morale.

Il n'eſt pas beſoin d'être philoſophe, pour décider qu'une gayeté outrée & un rire immodéré ſont contraires aux loix de la bienſéance. Les regles ſeules de la ſociété civile apprennent cela. Le précepte de la ſageſſe doit s'attacher à faire pratiquer le juſte milieu. Parce que la vertu elle-même, pouſſée à l'excès, ſe change en vice, faut-il

ceſſer d'être vertueux? parce que dans les épanchements du cœur & dans les joies de l'ame, il y a des endroits outrés, & qui, à cauſe de cela, peuvent devenir indécents, faut-il répandre une triſteſſe dans la nature, & n'être des hommes que par des endroits qui affligent l'humanité?

Veux-tu que je te diſe d'où provient une ſi ſinguliere façon de raiſonner? C'eſt que la philoſophie elle-même en Europe eſt remplie d'orgueil, & que tout eſt corrompu juſqu'aux loix de la ſageſſe.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

EN France, les hommes ſont à une diſtance immenſe les uns des autres; il y a des barrieres qui ſéparent les claſſes de la ſociété, & en font autant de mondes iſolés. Du palais d'un grand à la chaumiere d'un petit, il y a mille lieues de pays.

En Angleterre, toutes les classes sont confondues. La nation ne forme qu'un corps. Les derniers de la République frayent avec les premiers. Ils se trouvent confondus dans les assemblées publiques ou particulieres, & chambrent, pour ainsi dire, ensemble.

Quand je veux me mettre au fait de la législation, je me rends dans un café, où plusieurs Pairs du Royaume s'entretiennent ensemble des affaires d'Etat.

Si la politique m'ennuye, je change de quartier, & je me rends dans une autre assemblée, où je trouve des Evêques & d'autres des principaux Ministres, qui discutent les points les plus importants de l'Eglise Anglicane.

Lorsque je veux m'instruire des affaires du commerce, je me transporte au quartier de la bourse, où je trouve, dans toutes les boutiques à café, des marchands qui parlent ensemble de leur négoce.

Les matelots tiennent leurs conférences dans les cabarets à bierre, & là ils s'entretiennent de la navigation. Car ici toutes les affaires de la République portent un caractere de publicité.

Il est permis aux étrangers de s'en

informer, & aux citoyens de les en instruire. Il n'y a point d'inquiſition d'Etat. Le champ des réflexions ſur le Gouvernement, eſt ouvert à chacun. C'eſt un pays où tout le monde peut faire des deſcentes.

Si ceux qui ſont chargés de conduire la République s'écartent du chemin preſcrit par la loi, le peuple a le droit de les cenſurer; & comme il tient ce privilege de la conſtitution, il ne craint point qu'un ordre particulier vienne le détruire.

Je ne te dirai point ſi cette liberté générale peut conduire à l'ordre public; il eſt certains Gouvernements à qui cela peut convenir.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE fus témoin ici, ces jours paſſés, de la deſtruction d'un temple dédié à la Fortune, que l'opulence avoit éle-

vé, & que l'indigence renversa. Jamais ces deux extrémités ne s'étoient touchées de si près. L'édifice n'étoit pas encore fini, quand il fut détruit.

C'étoit un palais enchanté au milieu d'un désert, que l'art & les richesses avoient rendu un séjour délicieux.

Un citoyen de cette Ville, qui, en se mêlant des affaires de cette Province, s'étoit approprié des sommes immenses, l'avoit fait bâtir.

Ces fortunes prodigieuses, ainsi que le faste qui les suit, indiquent toujours un vice dans le Gouvernement. Elles décelent du moins une inattention dans l'administration générale. Comme elles ne peuvent se faire sans malversation, & sans qu'on manque à la foi publique, il faut nécessairement que ceux qui sont chargés de veiller sur l'intérêt commun, ne soient pas assez attentifs à remplir leur ministere. S'ils étoient vigilants & intacts, ils préviendroient toujours ces grands monopoles.

Comme les progrès d'un ambitieux, qui veut se frayer une route à la fortune, dépendent du plus ou du moins de résistance de ceux qui peuvent le barrer sur son chemin, on peut dire

qu'en pareil cas, le mal eſt moins dans celui qui eſt corrompu, que dans ceux qui ſe laiſſent corrompre.

Le fils de celui-ci diſſipa, dans un clin-d'œil, la prodigieuſe fortune que ſon pere lui avoit laiſſée. Ces prodigalités ſont une eſpece de providence. Elles rendent au public ce que l'avidité particuliere lui avoit enlevé, & font rentrer, dans la maſſe de la circulation générale, de grandes ſommes qui en avoient été ſéparées. Ces diſſipations ſont néceſſaires.

Quelle léſion dans l'aiſance publique n'eût pas cauſé ce dernier riche, ſi, à une fortune immenſe déja faite, il eût joint la même avidité de l'or, la même ſoif des richeſſes, & s'il eût employé pour en acquérir les mêmes moyens que celui de qui il les tenoit! Il auroit englouti cette Province, &, avec elle, la fortune de tous les particuliers.

Dans un Etat où l'amour du gain eſt immenſe, où l'ambition n'a point de bornes, où le deſir d'avoir s'étend à l'infini, & où tous les moyens ſont bons pour arriver aux richeſſes, il devroit y avoir un réglement pour empêcher les citoyens de tout envahir; & pour

pour cela, il faudroit établir un terme limité dans les fortunes des particuliers. On pourroit appeller ce réglement la *pragmatique de l'ambition.*

Ceux qui ne mettent point de bornes à leur cupidité, ne manqueroient point d'appeller cet établissement une loi tyrannique : mais la gêne des particuliers, lorsqu'elle revient à l'aisance publique, est la véritable liberté.

Je dis que cette loi seroit très-libre par elle-même ; & pour cela, il n'y a qu'à fixer ses regards sur la nature du cœur humain.

L'ambition, dans sa naissance, est toujours modérée. Les desirs d'acquérir sont, pour ainsi dire, étayés. Un échafaud de richesses sert de marche-pied pour arriver à un autre. On enfile le sentier de la fortune, on monte toujours; & quand on est arrivé au sommet, on est tout étonné soi-même du chemin qu'on y a fait. On va donc plus loin qu'on ne se l'étoit proposé d'abord.

Je suppose qu'on fît appeller tous les particuliers de ce Royaume, qui commencent leur carriere dans le pays escarpé des richesses, & qu'on les fixât, après un long travail, à une fortune de

cent mille écus ; j'ose assurer qu'il n'y en auroit aucun qui ne s'en contentât. Il n'y auroit donc pas de tyrannie à établir un réglement, pour empêcher de passer les bornes que chacun se seroit prescrites lui-même.



LETTRE LXXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Londres.

LEs Françoises babillent presque toujours, & les Angloises ne parlent presque jamais. Les unes sont des perroquets, & les autres des animaux taciturnes. Je donnerois volontiers la préférence à ces dernieres, si elles ne répandoient un ennui mortel sur la vie. A Paris, les femmes étourdissent ; à Londres, elles font bâiller. Je ne suis pas plutôt sorti d'un extrême, que je tombe dans un autre.

Ce n'est point que j'approuve ces raisonneuses éternelles, qui n'arrêtent jamais le tocsin de leur langue : mais je

désapprouve cette obstination au silence, qui métamorphose en statues des créatures raisonnables.

Lorsque je me trouve ici dans une maison en compagnie d'Angloises, il me semble que je suis dans un appartement rempli de tableaux, qui représentent de belles femmes; à chacune desquelles le peintre a donné une différente attitude, & auxquelles il ne manque que la parole.

Je dirois volontiers qu'en Europe, la nature n'acheve rien, & qu'elle n'y fait ses ouvrages qu'à moitié. Le climat influe trop, ou n'influe pas assez.

Je crois que, pour qu'une femme se trouvât là-dessus dans un juste milieu, il faudroit qu'elle naquît en Angleterre, & qu'elle fût élevée en France. Son tempérament froid corrigeroit alors ce qu'il y a de fougueux dans le ciel françois, & l'éducation françoise animeroit cette vie, qui manque, pour ainsi dire, à son caractere.

Quand on dit que les Angloises parlent peu, on ne veut pas dire par-là que le silence auquel elles se condamnent, soit un effet de la réflexion; ce seroit alors une vertu: car elles ne parleroient

qu'à propos, & ſe tairoient toujours-là où il ne faudroit rien dire : précepte qui comprend dans le ſexe tous les devoirs de la vie civile. Cet effet n'eſt pas celui d'une ſi belle cauſe ; il eſt plutôt celui d'une timidité naturelle, & ſouvent d'une impuiſſance de parler, faute d'avoir rien à dire.

Ne vas pas t'imaginer cependant que les Angloiſes ſoient muettes ; elles ſont femmes, &, à certains égards, peut-être plus femmes que les autres. Si elles ſont extrêmement taciturnes dans quelques cas, elles ſont fort bruyantes dans d'autres ; & ces derniers cas ſont quand il eſt queſtion de petits riens, de minucies, de modes, &c.

Par exemple, elles ſont intariſſables ſur la parure ; il leur faut des pompons, des colifichets, pour les faire parler. L'examen d'un ajuſtement leur fournit de la matiere pour l'entretien de pluſieurs jours.

Je me trouvai, ces jours paſſés, avec ſix Angloiſes, qui avoient été la veille à l'Opéra, où elles avoient vu deux étrangeres habillées à leur maniere. Elles ne furent pas plutôt aſſiſes, qu'elles s'entretinrent d'abord de l'ajuſtement de ces

femmes ; elles commencerent par la coëffure, & descendirent géométriquement jusqu'aux souliers. Le champ étoit beau & abondant ; aussi les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité incroyable. Je n'ai jamais été si étourdi de ma vie, quoque j'ai fréquenté long-temps les assemblées des Parisiennes.

Les Angloises parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre suspecte la conduite de quelques femmes ; que de réflexions alors ! que de discours à ce sujet ! Elles sont intarissables.

Mais le grand jour des paroles, est le Dimanche au sortir de ce qu'on appelle ici le *salut*. Il faut que ce *salut* fasse un grand effet sur elles ; car il les change entiérement. En effet, à peine en sont-elles sorties, que de réservées, elles deviennent très-fécondes en paroles, & font un vocabulaire universel sur toutes celles qu'elles y ont vues. Elles passent en revue leur maintien, leur habit, leur ajustement, & n'oublient pas le moindre ruban. Une Angloise, dans ces occasions-là, parle plus que trois Françoises.

Il y a une sorte de Bonzes en France, qu'on appelle Chartreux, qui se dévouent au silence ; mais comme leurs supérieurs

craignent qu'ils ne deviennent tout-à-fait muets, ils leur permettent une ou deux fois la ſemaine de parler dans certains temps, qu'on appelle récréations. Ceux qui ne ſont pas Chartreux, & qui ont aſſiſté à ces récréations, diſent qu'il n'y a point de charivari dans le monde, qui approche du bruit que font alors ces ſolitaires.

On a beau gêner la nature, il faut toujours qu'elle s'échappe par quelque endroit. Les rivieres, qui ſont retenues par des digues, n'en deviennent que plus impétueuſes, quand ces digues ſe rompent.

Lorſque les Angloiſes, pour mexprimer ainſi, lâchent les écluſes des paroles, elles inondent la converſation. Le malheur eſt que cette inondation ne fait que du bruit. Elle n'arroſe point les productions de l'eſprit. Ce n'eſt pas la peine de rompre le ſilence pour ne rien dire; & il vaudroit encore mieux continuer la ſcene muette.

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bath.

Il y a deux ſaiſons dans l'année à Londres, où les gens de qualité deviennent malades : c'eſt la mode, dans ces temps-là, d'être indiſpoſé tout exprès, pour aller prendre des eaux minérales dans une petite Ville d'Angleterre, qu'on appelle Bath. Un Lord, qui oſeroit ſe bien porter pendant ces deux ſaiſons, paſſeroit pour un homme qui ne ſait pas les uſages du beau monde. On compte quelquefois trois ou quatre mille de ces malades volontaires.

Lorſqu'on voyage chez une nation, il faut la ſuivre juſques dans ſes infirmeries : comme la ſaiſon préſente eſt celle de ne ſe pas bien porter, j'ai réſolu de ſuivre la foule, & de me rendre à Bath. J'ai entrepris ce voyage d'autant plus volontiers, que mon Baronnet m'a offert de m'accompagner.

Les étrangers ſe raſſemblent à Bath dans une grande ſalle, où ils ſe trouvent enſemble tous les jours. Le lendemain de notre arrivée, Milord *N-t-b-d*, qui devoit partir le jour ſuivant pour la Cour, donna le thé à la compagnie : voilà comme on prend congé ici de la ſociété ; c'eſt, comme on diroit en France, le vin de l'étrier. La ſalle étoit en forme de réfectoire monacal ; l'on y avoit placé trois rangs de table, qui tenoient d'un bout à l'autre. Milord étoit à la porte, qui recevoit ſon monde, & faiſoit placer la compagnie, à meſure qu'elle entroit. Je l'entendis ſouvent ſe plaindre, en paſſant auprès de moi, que la compagnie étoit peu nombreuſe ce ſoir-là : il eſt vrai qu'il n'y avoit ſeulement que quatre cents hommes, & trois cents femmes. La plupart de celle-ci étoient nées du temps de la Reine Anne. Je ne m'étois point encore rencontré juſques-là avec tant de générations dans un même lieu. Mon Baronnet m'aſſura que nous étions en compagnie de deux cents cinquante ſiecles : il n'y eut jamais d'aſſemblée plus vénérable ſur la terre par ſon antiquité ; c'étoit le thé du Pere éternel. Un chronologiſte, qui auroit été

embarrassé de fixer l'époque de l'univers, n'auroit eu qu'à joindre ensemble tous ces âges, il eût trouvé au bout la création du monde.

Les Anglois se rendent à Bath pour avoir du plaisir; il faut convenir qu'on s'y amuse beaucoup : on va se gorger d'eau chaude à une fontaine le matin; on se promene ensuite pour en faire la digestion; on dîne à deux heures, en compagnie de gens qu'on ne connoît point; on s'habille & on se rend dans une grande salle qui ressemble à une place publique, où l'on joue aux cartes jusqu'à minuit; & le lendemain, on recommence le même train de vie, pour se tenir bien gai.

Il est vrai qu'il y a bal deux fois la semaine; alors c'est fort divertissant. Trente ou quarante femmes y dansent de toutes leurs forces, avec autant d'hommes, pendant quatre heures, sans se donner aucun relâche. On m'a dit que ces eaux avoient autrefois une vertu coactive; je veux dire qu'elles étoient admirables pour faire des mariages : mais aujourd'hui elles ont beaucoup dégénéré; elles ne produisent que des aventures galantes. On prétend aussi

que leur vertu n'eſt plus la même ; elles guériſſoient jadis de la goutte & de la gravelle ; maintenant elles guériſſent de l'impuiſſance. Telles femmes qui ſont ſtériles à Londres, deviennent fécondes à Bath ; mais il faut pour cela qu'elles prennent les bains avec de grands Irlandois, qui viennent tout exprès de Dublin à Bath, pour y exercer cette partie de la phyſique pratique.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bath.*

De Montpellier.

REQUÊTE adreſſé au Roi de France LOUIS XV, par les plus fideles de ſes ſujets, les Proteſtants du Languedoc.

SIRE,

» CE n'eſt que ſous des Princes
» équitables que l'on voit les fruits de
» cette belle juſtice qui rend les Royau-
» mes floriſſants.

» Ce n'eſt que ſous des Gouverne-
» ments heureux que la tyrannie, for-
» cée à ſe cacher, rétablit chaque par-
» ticulier dans ſes droits de citoyen.

» Ce n'eſt enfin que dans les temps
» éclairés, que la ſaine politique, bri-
» ſant les chaînes de l'aveugle préven-
» tion, eſt ſupérieure aux conſidéra-
» tions d'un zele mal entendu.

» Comme ces jours heureux ſont ar-
» rivés en France, SIRE, vos fideles
» ſujets les Proteſtants du Languedoc,
» & par leur voix, ceux de toutes les
» Villes du Royaume, ſupplient hum-
» blement VOTRE MAJESTÉ, de
» leur accorder l'exercice libre de leur
» religion.

» Nous nous croyons d'autant mieux
» fondés à vous demander cette gra-
» ce, SIRE, que nos ennemis, qui
» avoient préſidé au Conſeil de con-
» ſcience du Roi LOUIS XIV, vo-
» tre Biſaïeul, de glorieuſe mémoire,
» ne ſont plus. Dieu vient de ſouffler
» ſur la France, & les a diſperſés. Le
» regne de ces hommes vains & or-
» gueilleux, qui, ſous l'habillement de
» l'humiliation chrétienne, cachoient
» une ambition démeſurée, eſt fini.

» Aujourd'hui que leur méchanceté » a paru au grand jour, nous ſupplions » humblement VOTRE MAJESTÉ » de ne pas permettre que nous ſoyons » plus long-temps les victimes d'un Con- » ſeil, qui, ſous prétexte de la cauſe de » Dieu, ne cherchoit que celle des » hommes.

» Si nous avions, SIRE, quelque » reſſentiment du coup funeſte que » nous a porté la révocation de l'Edit » de Nantes, nous laiſſerions les cho- » ſes dans l'état où elles ſont, ſans » ſonger à les changer; puiſque, de » tous les fléaux, qui, depuis pluſieurs » ſiecles, ont déſolé la France, celui » de notre perſécution a été pour elle » un des plus terribles : mais nous » cherchons, dans notre rétabliſſe- » ment, la gloire de Dieu, la proſpé- » rité de l'Etat, & la grandeur de VO- » TRE MAJESTÉ.

» C'eſt une ancienne erreur, SIRE, » dont preſque tous les Souverains de » l'Europe ſont revenus aujourd'hui, » de croire que la pluralité de reli- » gions diminue la puiſſance des Etats. » Ceux qui ont gouverné la France » depuis notre perſécution, le ſavent

» bien ; mais des vues particulieres les
» ont portés à laiſſer les choſes comme
» elles ſont.

» La méchanceté, inſéparable de l'eſ-
» prit de parti, n'a rien négligé pour
» nous rendre ſuſpects ; mais perſon-
» ne, SIRE, ne ſauroit douter de no-
» tre attachement à la Couronne.

» La réſignation entiere que nous
» avons pour les loix, l'obéiſſance à
» nos devoirs, & la ſoumiſſion aveu-
» gle pour les ordres de VOTRE
» MAJESTÉ, ſont des sûrs garants
» de notre fidélité.

» Nos ennemis ont ſouvent voulu
» faire entendre au Gouvernement,
» que nous profiterions des agitations
» de l'Europe pour troubler la France.
» Pluſieurs guerres ont eu lieu dans
» ces derniers temps, & l'on n'a pas
» entendu parler de nous.

» Bien-loin de ſaiſir ces moments
» de diviſion, pour en exciter dans le
» Royaume ; bien-loin de nous join-
» dre aux ennemis de VOTRE MA-
» JESTÉ, nous avons, au contraire,
» fait nos efforts pour nous oppoſer à
» leurs deſſeins.

» Quoique la porte aux emplois mi-

» litaires nous ſoit fermée, un grand
» nombre de vos ſujets Proteſtants
» n'ont pu voir vos ennemis vous dé-
» clarer une guerre injuſte, ſans en
» être indignés. Ils ont pris les armes,
» & ont expoſé leur vie pour votre
» ſervice. Ils ont caché leur religion,
» pour donner un glus grand effort à
» leur zele. La plupart de vos Offi-
» ciers ſubalternes, qui ſe ſont ſigna-
» lés dans les dernieres guerres, ſont
» Proteſtants des différentes Provinces
» du Royaume. Ils ne croyent point
» à la Meſſe; mais ils croyent en
» vous, SIRE; & vous ne les trou-
» verez jamais hérétiques, lorſqu'il
» s'agira d'employer leurs bras, & de
» prodiguer leurs vies pour la gloire
» du trône, le bonheur de l'Etat, &
» la félicité de vos peuples.

» Vous n'en ſerez plus étonné, SIRE,
» lorſque vous ſaurez dans quelles
» maximes nous élevons nos enfants.

» Nous leur enſeignons publique-
» ment que *le Roi eſt l'image du Dieu*
» *du Ciel, & ſon Lieutenant ſur la ter-*
» *re*; que *de quelque religion que ſoit*
» *le Prince, on doit lui obéir ſans au-*
» *cune reſtriction ni limitation*; que *le*

» *culte différent du Souverain ne dispense*
» *les sujets d'aucun de leurs devoirs, &c.*
» & nous regardons ceux de nos Pro-
» testants, qui pensent différemment,
» (s'il y en a quelqu'un parmi nous)
» comme professant une religion étran-
» gere qui n'est pas la nôtre.

» Le ministere cherche continuelle-
» ment les moyens de peupler le Royau-
» me, que tant de guerres réitérées
» ont épuisé d'habitants. Ce moyen est
» dans vos mains, SIRE; il n'y a
» qu'à rendre libre l'exercice de la
» Religion Protestante, & VOTRE
» MAJESTÉ verra aussi-tôt ses Pro-
» vinces se repeupler de nouveau.

» La Hollande, l'Angleterre, la
» Prusse, & la plupart des Etats d'Al-
» lemagne, vous rendront une foule
» de sujets qui ne sont dans ces Etats,
» qu'en attendant des temps plus heu-
» reux pour repasser dans les vôtres,
» dont ils sont ou natifs, ou origi-
» naires.

» Les fils & les petits-fils de ces
» Protestants sont prêts à rentrer dans
» le Royaume, lorsqu'on levera l'obs-
» tacle qui les en éloigne. Ils soupirent
» tous les jours après leur patrie; &

» ceux d'entre eux qui ſont nés dans
» des pays qui ne ſont pas la France,
» s'y regardent toujours comme étran-
» gers. Ils ne tiennent aux nations,
» au milieu deſquelles ils vivent, que
» par l'exercice libre de leur religion.
» Rendez-leur cette liberté, SIRE, &
» il n'y aura plus de barriere qui ſé-
» pare ces peuples de ceux ſur leſ-
» quels vous régnez aujourd'hui.

» Il ſuffit d'un ſeul arrêt, pour jet-
» ter à bas toutes les manufactures des
» Etats étrangers; & par cet anéan-
» tiſſement, détruire leur puiſſance. Un
» ſeul de vos ordres peut faire ren-
» trer en France l'induſtrie, que la ré-
» vocation de l'Edit de Nantes en a
» fait ſortir. Quoique plus de douze
» luſtres ſe ſoient écoulés depuis cette
» malheureuſe révolution, nos arts ne
» ſont pas encore bien naturaliſés dans
» ces climats étrangers. La déſertion
» générale des deſcendants des Pro-
» teſtants François en feroit bientôt
» perdre juſqu'aux premieres traces.

» Il eſt ſurprenant, j'oſe le dire,
» SIRE, que le Gouvernement, ayant
» dans ſes mains le moyen de dimi-
» nuer les richeſſes des autres nations,

» & d'augmenter considérablement les » siennes, ne l'employe pas.

» Vos sujets bénissent tous les jours » le Ciel de les avoir fait naître sous » un Roi patriote, Monarque grand & » magnanime. Ils le remercient de leur » avoir donné un Souverain, qui joint » aux vertus les plus sublimes de l'a- » me, les qualités les plus estimables » du cœur. Ils se félicitent d'avoir un » Prince doux, humain, affable, com- » patissant, & dont l'attention princi- » pale est la félicité de ceux dont Dieu » lui a confié le soin.

» Aurions-nous le malheur, SIRE, » de n'être point mis, sous votre au- » guste regne, au rang de vos peuples » heureux? Serons-nous les seuls dans » le Royaume, qui ne ressentirons point » les effets de cette bonté paternelle? » Et sera-t-il dit dans la postérité la » plus reculée, que le meilleur des Rois » de France n'aura rien fait pour les » plus affectionnés de ses sujets?

» Je vous déclare ici hautement, » SIRE, au nom de tous nos freres les » Protestants, que nous vous sommes in- » violablement attachés; qu'après Dieu, » vous êtes ce que nous chérissons le

» plus ſur la terre. Je vous déclare
» qu'il n'eſt rien que nous ne ſoyons
» en état d'entreprendre pour vous
» prouver le reſpect que nous avons
» pour votre Perſonne ſacrée, & je
» vous proteſte ici, au nom de tous
» ces mêmes Proteſtants, que nos bras,
» nos biens & nos vies ſont à vous.

» Nous vous ſupplions donc de nou-
» veau, SIRE, de nous permettre d'in-
» voquer le Seigneur dans nos Egliſes,
» ſans nous rendre criminels envers vous
» de leze-Majeſté. Nous vous deman-
» dons la grace qu'il nous ſoit permis
» de mêler dans nos hymnes votre nom
» avec celui du Seigneur, & de con-
» fondre de cette maniere dans nos
» chants d'allegreſſe le trône du Ciel
» avec celui de la terre, &c. &c. »

Je ne ſais, cher Kié-tou-na, ſi cette piece produiroit quelque effet, quand même le Prince la liroit. Tout ce que je puis te dire là-deſſus, c'eſt qu'à la Cour de France, on gagne rarement ſon procès, quand on y plaide une auſſi bonne cauſe.

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bath.

A Six heures du ſoir, tout le monde ſe rend ici dans le veſtibule dont je t'ai parlé. On y fait pluſieurs tours de promenade ; enſuite on ſe détache par bandes, & on va s'aſſeoir autour des tables à jeu. Il y a un homme qui indique à chacun l'endroit où il doit perdre ſon argent.

Je me rendis avant-hier au ſoir dans ce veſtibule comme les autres, accompagné de mon Baronnet. Nous nous aſſîmes à côté d'une grande cheminée, qui eſt au milieu de la ſalle, d'où nous pouvions découvrir toute l'aſſemblée : c'étoit pour moi un monde nouveau.

» Monſieur, dis-je à mon compa-
» gnon, j'habite ici une terre étrange-
» re ; voudriez-vous avoir la bonté de
» me mettre au fait du pays? Je le veux
» bien, me répondit-il ; & pour vous

» épargner la peine de me propoſer
» queſtions ſur queſtions, je vais faire
» quelques réflexions préliminaires.

» En général, reprit-il, tous ceux que
» vous voyez ici, ſont des valétudinai-
» res attaqués d'une maladie incurable,
» qui eſt l'ennui. Comme ils ne ſe ſuf-
» fiſent point à eux-mêmes, & qu'il n'y
» a rien qu'ils craignent tant que de
» ſe rencontrer tête-à-tête avec leur per-
» ſonne, ils ſe fuyent continuellement.
» Pour cet effet, ils galoppent toute l'an-
» née, de Londres à Scarborough, de
» Scarborough à Tunbridge, de Tun-
» bridge à Bath; mais l'ennui ne les
» quitte pas pour cela; il entre dans
» leurs chaiſes de poſte, ou monte en
» croupe avec eux : car des gens, pour
» m'exprimer ainſi, qui n'ont pas la va-
» leur d'un vuide, en trouvent par-tout;
» ils ſont auſſi embarraſſés ici de leur
» figure, que dans la Capitale, où ils
» embarraſſent les autres. Cela vient,
» je crois, de ce qu'il y a chez nous
» trop de rentiers; je veux dire de
» gens qui n'ont d'autre affaire que
» celle de dépenſer un revenu porta-
» tif; car les marchands, & ceux qui
» tiennent à une profeſſion, n'ont pas

» besoin de cette ressource : comment
» s'ennuyeroient-ils? A peine ont-ils le
» temps de vivre.

» C'est-à-dire, interrompis-je, que
» tous ceux que nous voyons ici, sont
» des rentiers de l'Etat? Non, non, me
» répondit-il, il y en a qui n'ont point
» de rentes, & qui viennent ici pour
» en faire; cette salle leur tient lieu de
» patrimoine. Plusieurs viennent y ca-
» cher leurs inquiétudes, & oublier
» leurs chagrins domestiques, que leur
» séjour à Londres leur rend présents :
» un grand nombre s'y rend machinale-
» ment; beaucoup par habitude, plu-
» sieurs par tradition : ils ont lu, dans
» les archives de leur famille, que leurs
» bisaïeuls faisoient tous les ans le voya-
» ge de Bath. Ceux-là, parce qu'ils y sont
» entraînés par la compagnie; ceux-ci,
» par indifférence, & sans aucun des-
» sein prémédité; les derniers, parce
» qu'il y a un chemin frayé de Lon-
» dres à Bath.

» A l'égard des femmes, il entre plus
» de réflexions dans ce voyage. En gé-
» néral, ce n'est pas le hasard qui les
» conduit à ces bains : quelque intri-
» gue d'amour, la liberté, le jeu, la

» danse, & l'idée des divertissements,
» les y amenent.

» Monsieur, lui dis-je, quel est ce
» vieillard qui se promene de rang en
» rang, derriere les tables, & qui a
» une espece de cour après lui? C'est
» Milord *C—F—*, un bel esprit d'An-
» gleterre. Je connois ce nom-là, lui
» dis-je; je l'ai entendu prononcer aux
» savants de Paris; on dit que c'est un
» beau génie. Oui, on le dit. C'est du
» moins un génie très-prudent; car il
» n'a encore rien publié qui ait pu dé-
» truire cette réputation; quoique su-
» ranné, il est encore vierge du côté
» des productions d'esprit.

» Je croyois, lui dis-je, qu'on ne
» pouvoit s'établir un nom en Euro-
» pe, qu'à la faveur de quelque excel-
» lent ouvrage, qui laissât à la posté-
» rité un monument éternel du génie
» de l'Auteur. Cela étoit ainsi autrefois;
» mais aujourd'hui, on peut être sa-
» vant sur sa parole. Il y a un moyen
» pour cela, qui est de briguer cet hon-
» neur; car on devient bel esprit en
» Angleterre, comme membre de Par-
» lement. Il est vrai que la même ma-
» ladie qui tue le beau génie de cet or-

» dre, fait mourir sa réputation ; sa
» gloire pourrit aussi-tôt dans le tom-
» beau, avec son cadavre.

» Quel est cet autre gros Milord qui
» marche presque après lui, qui paroît
» moins vieux, dont l'air est si suffisant,
» & qui semble si satisfait de lui-mê-
» me ? A son maintien, on s'apperçoit
» qu'il a joué, pendant long-temps, un
» grand rôle. Cela est vrai, me ré-
» pondit le Baronnet ; car il a représen-
» té, plus de vingt ans, celui de *Sir*
» *John Falstaff*; c'est un comédien qui
» a quitté depuis peu le théâtre. Quoi-
» qu'il ne s'exprime que par perorai-
» son, & qu'il cadence ses mots, il est
» un insipide mortel. La plupart des
» hommes ont la manie de quitter le
» piédestal, où ils sont vus dans le seul
» jour qui leur est favorable. Celui-ci
» amusoit le public sur la scene ; il est
» descendu du théâtre, & est venu en-
» nuyer la société particuliere. Par-tout
» où il se trouve aujourd'hui, il fait
» l'important ; il ne parle que par phra-
» ses théâtrales ; tout ce qu'il fait se
» ressent de sa profession ; il parle, il
» dort, il veille dramatiquement ; il n'a
» jamais tant joué la comédie, que de-

» puis qu'il l'a quittée. On dit qu'il eſt » grand acteur ; il eſt vrai que, dans une » certaine piece, il jouoit bien un rôle » de caractere ; mais ce n'eſt pas excel- » ler dans une profeſſion, que de s'y » diſtinguer par un ſeul endroit. Mais » qu'eſt-ce qu'il fait aujourd'hui dans » le monde, lui dis-je ? Il mange, me » dit-il, & boit. Son premier rôle main- » tenant, eſt d'être gourmand, & ſon » ſecond, d'être gourmet.

» Quel eſt ce jeune homme, lui dis- » je, (après qu'il eût fini le portrait de » cet hiſtrion) que nous voyons de » bout, à trois tables de nous, & qui » a le regard ſi triſte ? Il me ſemble » que quelque noir chagrin le dévore. » Il vous ſemble bien, me dit-il, il en » a un bien grand, qui eſt celui d'avoir » diſſipé, dans moins de ſix ans, une » fortune que ſes ancêtres avoient amaſ- » ſée dans ſix ſiecles.

» Et quel eſt cet autre, preſqu'à côté » de lui, qui ne me paroît pas moins » chagrin ? Il n'a pas raiſon non plus » d'être bien gai ; il eſt dans une cir- » conſtance cruelle ; après avoir fondu » des biens conſidérables, auſſi vîte que » l'autre, il eſt aujourd'hui noyé dans les » dettes.

» dettes. Les arrêteurs ſont continuelle-
» ment à ſes trouſſes ; il eſt obligé de s'ab-
» ſenter de Londres ; il s'échappe tant
» qu'il peut ; il va, il vient ; c'eſt un vrai
» Juif errant..

» Pourriez-vous me dire quel eſt ce
» troiſieme que nous voyons à main gau-
» che, à la quatrieme table, preſque auſſi
» triſte que les deux autres ? C'eſt un
» Lord, dont un mariage a renverſé la
» fortune de fond en comble. Sa femme
» eſt cette jeune perſonne ici devant
» nous, qui, après avoir ruiné ſon mari,
» travaille à préſent à ruiner ce jeune
» Seigneur, qui eſt debout derriere elle.
» Pourquoi, lui dis-je, ne quitte-t-il pas
» une telle femme ? Il n'eſt plus temps,
» me répondit-il. Pour ſubſiſter, il faut
» avoir une ſubſiſtance ; & c'eſt Milady
» aujourd'hui, qui donne à vivre à Mi-
» lord ; mais c'eſt à condition qu'il ſera
» témoin de ſon infamie, qu'il la ſuivra
» par-tout, & couchera avec elle, quand
» la place ſera vacante. Voilà, lui dis-je,
» un vilain marché ; j'aimerois mieux
» ne pas exiſter, que d'exiſter à ce
» prix-là.

» Je ſerois bien-aiſe de ſavoir quel eſt
» cet Anglois debout, en perſpective de

» la cheminée, qui fait face à la nôtre,
» & qui semble n'oser regarder personne.
» C'est un jeune Irlandois de qualité,
» plongé dans l'inquiétude ; un noir cha-
» grin le dévore nuit & jour. Il a épousé
» une fille de mauvaise vie, qu'il vou-
» droit introduire par-tout, & qu'on ne
» veut recevoir nulle part ; il est furieux
» de ce que les Anglois ont la mémoire
» si heureuse, il voudroit que tout le
» monde oubliât que sa femme s'est pros-
» tituée avec la moitié de la Ville. Le
» sot ! Nous nous souvenons de ne pas
» estimer les femmes, avant même qu'el-
» les cessent d'être vertueuses ; & il veut,
» lui, que nous oublions de les mépri-
» ser, lorsqu'elles sont vicieuses !

„ Encore des visages rêveurs, m'é-
„ crai-je, en appercevant un autre Bre-
„ ton pensif ! Il me semble que toutes les
„ physionomies tristes du Royaume se
„ soient donné rendez-vous ici. Faites-
„ moi le plaisir de me dire quel est ce
„ cinquieme jeune homme, à notre gau-
„ che, qui a l'air si sombre ? C'est, me
„ répondit-il, un jeune Seigneur qui a
„ perdu tout son bien au jeu. Je pour-
„ rois vous faire voir ici cinq ou six hon-
„ nêtes gens, qui font ce soir une très-

„ belle figure dans cette assemblée, qui „ le lui ont volé.

„ Mais il me semble, continuai-je, „ que la scene des visages mélancoliques „ change un peu. Quel est ce groupe de „ gens en bonne humeur, dont l'air est „ gai & enjoué, & qu'on voit dans un „ coin au-dessous de ce grand tableau? „ Ce sont, me répondit-il, des filoux „ au jeu. Des filoux au jeu! cela n'est pas „ possible; ils sont en uniforme. Uni- „ forme tant qu'il vous plaira, reprit-il; „ cela est ainsi. Ces gens-là ont tous les „ ans leurs chalands réglés dans cette „ salle; c'est-à-dire, leurs dupes, qu'ils „ dépouillent réguliérement; & ce re- „ venu leur vaut plus que celui de leur „ compagnie. Eh, comment feroient-ils „ pour entretenir des Demoiselles, & „ passer leur vie au *King's-Arms*, ou à „ *Bedford-Head*, s'ils n'avoient cette res- „ source? car tout le monde connoît leur „ paye. La livrée du Roi, en Angleter- „ re, comme en France, couvre bien „ des malhonnêtes gens. Ceci soit dit, „ ajouta-t-il, sans prétendre offenser une „ infinité d'honnêtes Militaires remplis „ d'honneur & de probité, que j'honore „ & respecte infiniment.

„ Je voudrois bien ſavoir qui eſt ce „ grand garçon, en habit brodé, & dont „ la magnificence ſurpaſſe celle de tous „ les Seigneurs de l'aſſemblée ? Je vais „ vous le dire : c'eſt un voleur de grand „ chemin. Un voleur de grand chemin ! „ dis-je, d'un air étonné ! Cela eſt impoſ- „ ſible, il eſt ſi bien avec les femmes de „ qualité ; il parle à toutes réguliérement. „ Cela ne prouve rien : il n'y a perſonne „ de ſi bien faufilé, en Angleterre, que „ les voleurs. On en pendit un, il y a „ environ dix ans, qui avoit le portrait „ d'une Milady au col, dont il étoit l'A- „ donis. Mais comment le peut-on juger „ tel ? Il eſt impoſſible, reprit-il, que le „ calcul de ſon état ne ſoit juſte. Cet „ homme n'a ni capital ni revenu ; il n'a „ ni charge à la Cour ni à la Ville, n'eſt „ d'aucune profeſſion, & n'a aucun ta- „ lent ; cependant il fait autant de dé- „ penſe que le premier Duc & Pair du „ Royaume. Voilà la démonſtration géo- „ métrique de ſa profeſſion.

„ Puiſque cela eſt ſi clair, d'où vient „ ne pas le faire arrêter ? Oh, alte-là ; „ nous avons des loix en Angleterre, „ qui s'oppoſent à la tyrannie de pareilles „ détentions. Tout citoyen doit être in-

» dépendant des autres. Quand cet hom-
» me dépenſeroit un million ſterling tous
» les mois, le Gouvernement ne doit pas
» s'en appercevoir ; ce n'eſt pas non plus
» l'affaire d'aucun Magiſtrat particulier.
» Tout voleur de grand chemin, chez
» nous, eſt libre, juſqu'à l'inſtant que la
» corde de la potence l'étrangle. Celui
» que nous voyons devant nous, ne ſera
» pendu, qu'au moment qu'il ſera prouvé
» qu'il a volé.

» Quel eſt ce ſecond grand garçon
» bien bâti, en velours noir, d'une aſ-
» ſez jolie figure, qui nous regarde main-
» tenant avec une lorgnette ? C'eſt un
» autre voleur de grand chemin, me
» répondit-il. Il s'étoit abſenté pendant
» quelque temps du Royaume, & on
» comptoit que l'Angleterre s'en étoit
» débarraſſée ; mais il vient de reparoî-
» tre ſur l'horiſon. On diroit que nos
» fourches patibulaires ſont pour ces
» gens-là une ſorte de pierre d'aiman ;
» elles les atttirent toujours à elles. Ces
» Meſſieurs les habits brodés ne ſont ja-
» mais contents, qu'ils n'ayent joué un
» rôle tragique à *Tyburn*.

» Je n'ai qu'une ſeule queſtion à vous
» faire ; après quoi, je finis toutes mes

» interrogations; car je crains d'abuser
» de votre complaisance. Je meurs d'en-
» vie, lui dis-je, de savoir qui est cet
» homme maigre & sec, dont le visage
» ressemble à celui d'un cadavre qui
» est toujours en mouvement; il prend
» les femmes par la main, & les remet
» dans celles des hommes. Il me sem-
» ble qu'il fait-là un vilain métier : en
» France, on l'appelle au moins d'un
» vilain nom. Je vous pardonne votre cu-
» riosité, me dit le Baronnet; c'est un
» animal d'une espece singuliere. Il est
» bon qu'un voyageur, tel que vous,
» qui veut apprendre de combien de foi-
» blesses le cœur humain est susceptible,
» connoisse de semblables originaux;
« cette découverte est plus nécessaire
» que celle des monuments; car il vaut
» mieux connoître les hommes que les
» édifices.

» Celui-ci est un François d'origine,
» né à Bordeaux; il naquit l'an du Christ
» 1680 : ce qui fait aujourd'hui un jeune
» homme de quatre-vingts ans On pré-
» tend que le jour même de sa naissance,
» il dansa; & qu'au sortir du ventre de
» sa mere, il fit deux ou trois cabrioles;
» ce qui annonçoit à l'Europe un grand

» danseur. Dans sa jeunesse, ses parents
» l'envoyerent à Londres pour en faire
» un marchand; mais il quitta bientôt
» le commerce, pour se livrer à son gé-
» nie dansant. Il parcourut toutes les as-
» semblées de l'Angleterre; on le vit ca-
» brioler à Londres, à Scarborough, à
» Tundbridge : mais voulant faire son
» chemin, & se distinguer dans cet art,
» il brigua un poste honorable dans la
» danse; il se fit recevoir maître de cé-
» monies de cette salle, en survivance.
» Il fut quelque temps coadjuteur; mais
» le maître étant venu à mourir, il de-
» vint le généralissime de la danse de
» Bath. C'est lui qui commande en chef
» sur le menuet, & qui préside aux con-
» tredanses; son métier est d'accoupler
» un homme & une femme.

» Cela est bien aisé, lui dis-je. Pas
» tant que vous pourriez croire, me
» dit-il; il faut pour cela une sorte d'in-
» telligence. Par exemple, il faut con-
» noître les intrigues de ces bains, pour
» mettre un tel Milord avec une telle
» Milady, dont il est amoureux; ou
» pour joindre une Miss à un certain
» Gentilhomme, qu'elle voudroit épou-
» ser : car des arrangements différents

» feroient une diſſonance en danſe. Je » vous prie de me dire ſi ce commandement en danſe lui eſt bien lucratif? » Non, il ne produit que des peines. » Apparemment, lui dis-je, que ce ſurintendant de la cabriole eſt à ſon » aiſe. Oui, reprit le Baronnet, il eſt à » ſon aiſe, quand il eſt aſſis. Il a cent » livres ſterlings de rente; ce qui lui » ſuffit à peine pour avoir des gants & » une chemiſe blanche tous les jours » d'aſſemblée; il eſt aimé & haï des » femmes : celles qu'il accouple bien, » le chériſſent; celles qu'il accouple » mal, le déteſtent. »



LETTRE XCI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bath.

NOus n'avions donné la chaſſe qu'à la moitié du gibier de l'aſſemblée; il nous reſtoit le terrein des femmes à défricher. Nous nous aſsîmes le lendemain au même endroit de la ſalle,

& auſſi-tôt je commençai mes interrogations.

Monſieur, dis-je au Baronnet, qui eſt cette femme chargée d'embonpoint, d'un certain âge, qui a d'aſſez beaux yeux, & qui fait ſa partie à côté de la porte ? Elle a un air important ; on lit ſur ſon viſage qu'elle a joué un grand rôle. » Très-grand, me répon-» dit-il ; il n'y a pas long-temps qu'elle » repréſentoit le premier dans cette » Monarchie : c'étoit le canal par où » couloient toutes les graces. Elle nom-» moit aux principaux emplois, & en-» richiſſoit ceux qu'elle vouloit : elle » avoit les clefs du temple de la for-» tune ; un ſeul de ſes regards ſuffiſoit » pour conduire à la grandeur. Son » regne eſt fini : ſon autorité vient de » mourir de mort ſubite. Elle a fait » un beau ſonge ; c'eſt le temps de ſon » réveil. »

Quelle eſt cette jeune Dame qui eſt aſſiſe derriere elle ? Il me ſemble que ſon viſage dit à tout le monde qu'elle a une inquiétude dans l'ame. » Son vi-» ſage dit vrai ; elle a un chagrin mor-» tel. Elle avoit toujours paſſé pour » avoir de la retenue & de la ſageſſe ;

» & un indiſcret vient de détromper
» tout le monde, en publiant une aven-
» ture galante qu'il a eue avec elle ;
» ce n'eſt pas ſa vertu qu'elle plaint,
» c'eſt ſa réputation. »

Connoiſſez-vous, repris-je; cette jeune perſonne qui eſt à cette table, vis-à-vis de nous, & qui paroît auſſi fort morne? Pourriez-vous me dire ce qui la rend ſi triſte? » C'eſt un cha-
» grin domeſtique. Elle déteſtoit ſon
» mari avant que de l'épouſer; elle
» l'adore depuis qu'elle eſt mariée : le
» mari, au contraire, l'adoroit avant
» que de s'unir à elle, & la déteſte
» depuis qu'elle eſt ſa femme. Ce der-
» nier cas, ajouta-t-il, eſt fort commun
» chez nous; mais le premier eſt très-
» rare. »

J'apperçois à côté d'elle une Demoiſelle fort aimable; mais qui me paroît avoir une paſſion dans le cœur. » Cela
» eſt encore vrai; elle aime éperdu-
» ment le Lord que vous voyez à côté
» d'elle, qui eſt un fort aimable cava-
» lier, qui l'aime auſſi beaucoup. Elle a
» du bien, & le Cavalier de ſon côté
» eſt opulent. » Eh bien, que ne les unit-on par un mariage ſolemnel, qui

les rende heureux tous les deux ? » C'eſt
» auſſi ce qu'on voudroit faire ; mais
» il s'y trouve une petite difficulté ;
» c'eſt qu'une autre Demoiſelle l'a pré-
» venue ; le Lord eſt marié.

» Autrefois le Pape rompoit ces en-
» gagements pour de l'argent ; mais de-
» puis la réforme de notre Egliſe, nos
» mariages ſont indiſſolubles. Il ne lui
» reſte qu'une reſſource, qui eſt de s'en-
» fuir avec elle, d'abandonner épouſe
» & enfants, & de ſe déshonorer lui
« & toute la famille de celle qu'il aime.
» C'eſt probablement ce qu'il fera ; car
» en fait de ſottiſes, les Anglois n'é-
» pargnent jamais l'étoffe ; ils coupent
» leurs folies en plein drap. »

Connoiſſez-vous, lui dis-je, cette belle blonde qui eſt ici vis-à-vis de nous, qui regarde les plus beaux cavaliers avec froideur, & qui ſemble ne s'intéreſſer à rien ; » C'eſt une in-
» différente, me dit-il : cette femme
» n'aime ni ne hait perſonne ; elle eſt
» incapable d'une paſſion ; elle bâille
» auſſi-tôt qu'on lui parle d'amour ; elle
» doit ſa vertu à ſon tempérament. La
» plupart de nos femmes vertueuſes,
» en Angleterre, ſont de ce caractere-

„ là; elles n'ont pas dans le cœur la „ valeur d'un ſoupir. Tel mari, chez „ nous, qui ſe loue de la ſageſſe de ſa „ femme, ne doit ſe vanter que de ſa „ conſtitution, & de ce qu'il a épouſé „ une machine qui n'eſt pas organiſée „ pour l'amour. Ces femmes-là n'ont „ pas beſoin d'effort pour être chaſtes; „ il leur ſuffit de laiſſer agir une nature „ froide & inſipide, qui ne leur dit „ rien. „

Il me ſemble, lui dis-je, en l'interrompant, que je vois à côté d'elle une femme qui a une machine bien différente de la ſienne. „ Il eſt vrai, me „ dit-il; c'eſt le revers de la médaille: car „ les femmes, ici comme ailleurs, paſſent toujours d'une extrémité à l'au- „ tre; leur tempérament les emporte „ au-delà de la vertu, ou les fait reſ- „ ter en-deçà. Chaque coup d'œil que „ les cavaliers lancent à celle-ci, la „ met en feu; elle éprouve ſucceſſive- „ ment une foule de deſirs: les hom- „ mes tendres l'agitent, les vifs l'é- „ meuvent. Pluſieurs paſſions violentes „ l'occupent toutes à la fois; ſon cœur, „ par les regards, ſe proſtitue vingt „ fois par jour; & de cette proſtitu-

„tion à celle du corps, il n'y a d'au-
„tre différence que l'occaſion ; auſſi
„ne paſſe-t-elle pas pour être Veſ-
„tale.„
„Quelle eſt cette femme en habit
„noir, dont le viſage gai & enjoué
„jure ſi fort avec ſon habit? C'eſt une
„jeune veuve qui en ambitionnoit le
„nom depuis long-temps. Il n'y a que
„huit jours que ſon mari eſt mort,
„& elle s'eſt ſi bien intriguée pour
„paſſer en ſecondes noces, qu'il y a
„déja quatre prétendants ſur les rangs ;
„on prétend même qu'elle avoit épouſé
„un ſecond mari du vivant du pre-
„mier, & qu'elle n'attendoit que le
„jour de ſon enterrement pour dé-
„clarer ſon ſecond mariage. Vous
„voyez que nous avons des femmes
„d'une grande précaution en Angle-
„terre ; elles craignent ſi fort l'état de
„viduité, qu'elles ſe trouvent toutes
„mariées le jour même de la mort de
„leurs maris.„

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme à main gauche, qui raccroche tous les cavaliers qui paſſent auprès d'elle, qui ſalue l'un, qui parle à l'autre, qui dit un mot à l'oreille de celui-ci, qui ſou-

rit à celui-là, & qui fait les yeux doux à tous? „ Vous venez de dire ſon nom; „ c'eſt une raccrocheuſe. Elle fait à Bath, „ ce qu'elle faiſoit à Londres, qui eſt „ d'attirer la foule auprès d'elle : elle „ eſt fuye des femmes ; mais elle ne „ s'en embarraſſe pas, pourvu qu'elle „ ſoit courue des hommes. „

D'où vient, lui dis-je, qu'on la confond ici avec tant d'autres Dames qui paſſent pour avoir de la ſageſſe & de la réputation? Que voulez-vous, me „ répondit-il? Si une fois on vouloit „ commencer à ſcrutiner la conduite „ des femmes à la rigueur, il faudroit „ bientôt mettre la clef ſous la porte „ de cette aſſemblée. „

Dites-moi qui eſt cette jeune Demoiſelle qui ſe promene du côté de l'autre cheminée, qui a le viſage long, & qui marche comme un pigeon pattu? „ C'eſt une Irlandoiſe, que la mere „ amene ici, pour lui procurer un ma„ ri; mais ni la mere ni la fille n'y „ entendent rien. Je crois qu'elles man„ queront le ſentier du mariage, & „ qu'elles donneront dans le grand che„ min qui eſt à côté. „

Encore une interrogation, & j'ai

fini. Quelle eſt cette beauté de moyenne taille, qui vient maintenant vers nous? Elle a les yeux bien fendus, la bouche jolie, le teint beau, quoique brun. » C'eſt » Mademoiſelle B - - - ; elle vient, com- » me les autres, expoſer ſes attraits à » l'enchere dans cette aſſemblée, & » voir ſi elle ne pourroit pas en tirer » la valeur d'un riche mariage. Tout » le monde lui donne le titre de belle; » pour moi, qui aime les beaux buſtes, » & qui crois qu'un port noble & ma- » jeſtueux eſt, dans une femme, la par- » tie eſſentielle de la beauté, je ne la » nomme pas ainſi; car je ne mets pas » au nombre des belles celles qui n'ont » qu'un beau viſage.



LETTRE XCII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bath.*

De Montpellier.

IL eſt arrivé ici un Auteur qui a de la réputation; car il ſort de la Baſtille, où il a été détenu un an priſonnier,

pour avoir osé insulter une Maison royale dans ses écrits. Il n'en faut pas davantage en France pour mettre un écrivain en crédit.

Celui-ci est un petit homme suffisant & vain, qui s'est donné un nom dans le monde pour avoir fait réfléchir, pendant quinze volumes, une femme, qui n'avoit peut-être pas pensé vingt pages en sa vie.

Cette Dame, qui joua autrefois un grand rôle en France, avoit écrit quelques lettres; il les a choisies pour texte, & y a joint un long ouvrage sous le nom de lettres. On peut appeller cela faire tourner le public, pendant plusieurs volumes, sur le pivot d'un nom.

On l'écoute ici comme une espece d'oracle : par-tout où il va, on fait cercle autour de sa personne. J'ai vu cet homme, & je me suis quelquefois entretenu avec lui : mais je puis t'assurer que c'est le plus ennuyeux mortel qui soit sous la voûte des cieux; quoique ses ouvrages soient assez insipides, j'aime encore mieux le lire, que l'entendre parler.

Il n'auroit peut-être pas encore percé la foule des écrivains ordinaires; mais

ce qui a achevé sa réputation, c'est une dispute qu'il a eue avec un fameux Auteur, qui a daigné l'honorer publiquement de ses mépris, & qui a pris la peine de l'anéantir. Une mort aussi glorieuse met en France le cadavre d'un faiseur de livres en grande vénération.

Il y a bien des gens dans ce Royaume qui ne sauroient pas que celui-ci ait été en vie, si ce savant ne l'avoit tué littérairement. Tu vois qu'il n'est pas bien difficile ici de se faire un nom, puisque c'est l'affaire d'un duel, où l'on se bat de part & d'autre avec des invectives..,

Je suis indigné contre les Européens, quand je fais réflexion combien il faut peu de génie à un homme, pour acquérir la réputation d'en avoir beaucoup.

LETTRE XCIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bath.

LEs Européens ſont toujours occupés à retoucher la nature. On diroit qu'ils ſe méfient de l'ouvrage de Dieu: il ſemble qu'ils doutent de ſa perfection.

Si le Créateur de l'univers avoit voulu donner une autre forme au monde, il n'eût tenu qu'à lui ; il pouvoit faire parler les plantes, & animer les arbres.

Il y a des gens en Angleterre qui paſſent leur vie à changer l'ordre de la matiere, & à forger une nouvelle création. Je voudrois que l'art fût employé à enrichir la nature, & non pas à lui donner un embelliſſement qui ſert à enfouir ſes tréſors, au-lieu de les augmenter.

J'allai voir, ces jours paſſés, un Gentilhomme qui vit à trente milles de Bath, qui s'occupe à changer les plan-

tes en maiſon, & qui taille les arbres en bêtes & en hommes.

Dès que j'eus mis pied à terre, il me mena dans ſon jardin, où il me fit voir un cabinet de verdure, dont les murailles étoient de buis, la voûte de cyprès, & les fenêtres de feuilles de vigne.

Il me fit voir les fondements qu'il avoit jettés d'un palais en feuilles, où il y aura douze appartements de maître, avec les chambres néceſſaires pour leurs domeſtiques.

Nous quittâmes les édifices en herbes, pour paſſer à la ménagerie des plantes. Je vis dans celle-ci des lions, des crocodiles, des éléphants, confondus avec des chiens & des renards.

Delà il me fit entrer dans la galerie des Empereurs en arbres. Il me montra un Jules Céſar au naturel, & me demanda ſi je ne croyois pas que le ciſeau de ſon jardinier eût attrappé les traits. Pour Néron, me dit-il, en me faiſant voir cet Empereur, je l'ai taillé moi-même; il eſt copié d'après une eſtampe qui repréſente ce Prince parfaitement.

Après m'avoir fait voir tous ces per-

ſonnages, que l'hyver tue chaque année, & que le printemps fait revivre, il me fit part d'un grand projet militaire en arbres, qu'il avoit formé. Il étoit queſtion d'une armée complete de combattants, qu'il devoit tailler dans un grand bois, qu'il a réſolu de ſacrifier pour cela. De jeunes ſaules, qu'il a plantés exprès, doivent former le corps de troupes légeres; de jeunes cyprès, les régiments d'infanterie; & de vieux chênes, la cavalerie peſante.

Comme il n'a point encore de Général pour ſon armée, & qu'il en voudroit un de réputation, il m'a prié de lui envoyer, à mon retour à Londres, l'eſtampe de Milord G***; car il a un laurier, dont le couronnement n'a point de feuilles, & qui, pour me ſervir de ſon expreſſion, eſt chauve; ce qui aidera à le repréſenter parfaitement.

Ce qui me fâche de ce Gentilhomme qui va avoir une armée, c'eſt qu'il n'a point de vivres. On ne trouveroit pas dix meſures de grain dans ſon château. La plupart de ſes champs ſont en friche, & il eſt à la veille de mourir de faim au milieu des Empereurs Ro-

mains, d'une ménagerie & de ses cabibinets de verdure.



LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bath.

JE n'ai jamais tant bâillé de ma vie que depuis que je goûte les plaisirs de Bath ; il est impossible de se divertir plus ennuyeusement qu'on le fait ici. Quoiqu'on y soit plus libre qu'à Londres, on y est plus gêné dans les amusements ; ils sont tout d'une piece ; la dose d'uniforme est trop forte; on y fait aujourd'hui ce qu'on y fit hier, & on y fera demain ce qu'on y fait aujourd'hui. Je comparerois volontiers la compagnie de Bath à des Moines, qui sont en récréation à la campagne.

Quoi qu'il en soit, la gayeté de ce lieu divertissant alloit tomber en syncope, lorsque le Duc d'Y— vint la retirer de sa léthargie ; c'est le frere du Roi régnant. A son arrivée, les cloches son-

nerent; & trois heures après, les violons jouerent; il y eut bal ce ſoir-là par extraordinaire. Le beau-ſexe ſe mit ſous les armes, & monta la parade.

Les femmes ont droit ici de ſe mettre en malades; c'eſt un privilege des bains : on croiroit que celles qui s'y montreroient en grand gala, y chercheroient des amants, & on taxeroient les jeunes Miſs qui y paroîtroient parées, d'y être à l'affut d'un mari; & elles doivent toujours chercher ce mari, ſans qu'on s'apperçoive qu'elles le cherchent : c'eſt encore ici une maxime des bains. Mais elles ne perdent rien à cela; au contraire, il y a comme un nouveau ſel de coquetterie. La beauté, chez les femmes Européennes, doit toujours avoir quelque petite indiſpoſition; des traits robuſtes & naturellement bien portants, ne cauſent pas de grandes émotions; un air pâle, languiſſant, tirant ſur le mourant, eſt celui qui plaît : il faut apparemment que l'amour, chez les Européens, ſoit prêt d'expirer. Tu ne ſaurois croire combien le viſage d'une jolie femme, habillée en malade, excite l'appétit des gens qui ſe portent bien.

Ce Prince, naturellement bon & complaisant pour le beau sexe, dansa avec plusieurs femmes, & parla avec toutes, sans en excepter les plus laides. Alors une gayeté uniforme se répandit sur tous les traits. On peut comparer les Princes en Europe à d'habiles géometres en physionomie; ils peuvent rétablir le niveau : on lisoit seulement un dédain sur le visage des plus jolies, de se voir confondues avec celles qui ne l'étoient pas; car la beauté est si jalouse de ses droits, qu'il semble qu'on lui ôte tout ce que l'on donne aux autres.

Je me divertis beaucoup, en voyant le petit manege de ces buveuses d'eau, pour raccrocher ce Prince après le bal, lorsqu'il se promenoit dans la grand'salle. L'une guidoit si bien sa marche, & mesuroit si juste ses pas, qu'elle se trouvoit par hasard nez à nez devant lui, lorsqu'il se retournoit; l'autre prenoit ses dimensions, de maniere qu'elle étoit poussée par la foule, & portée, malgré elle, en face de ce Prince. Celle-là lui adressoit directement la parole. „ Comment Votre Altesse Royale trouve-„ t-elle notre assemblée? „ Une autre

lioit converſation avec lui, & tâchoit de l'entretenir inſenſiblement hors de la foule, & de ſe trouver tête à tête dans un coin de la ſalle.

Le Prince à ſon tour me parut aſſez au fait de cet amuſement; il parloit à l'une, ſourioit avec l'autre, jettoit un regard ſur une troiſieme, diſoit en paſſant un mot à l'oreille d'une quatrieme, entroit en converſation avec une cinquieme, & ſur-tout avoit un grand ſoin de ne pas négliger les meres; car, graces à Dieu, il y en a ici, & un aſſez grand nombre même. Cette ſcene dura juſques à minuit, où le Prince étant ſorti, toutes les femmes, qui n'étoient-là que pour lui, ſe retirerent.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

CE que je craignois eſt arrivé : à force de voir des Médecins, je ſuis tombé malade. Mon indiſpoſition m'eſt venue

venue de la fréquentation d'un membre de cette faculté, qui m'a tant parlé des embarras de la rate, que cela m'a donné une obſtruction dans le foye. Je crains de ne pas recouvrer ſitôt ma ſanté : car une maladie, qui tire ſa ſource de la médecine même, n'eſt pas aiſée à guérir.

J'ai conſulté le grand Eſculape de cette Ville. Il m'a ordonné la limaille de fer, en m'aſſurant que c'étoit un ſpécifique immanquable en pareil cas ; &, pour me prouver qu'il étoit sûr de ſon fait, il m'a ouvert un petit livre, dans lequel étoient les noms de pluſieurs perſonnes qu'il avoit guéries par ce remede. Car les Médecins à Montpellier écrivent tous les malades qu'ils guériſſent : il n'y a que ceux qu'ils tuent, dont ils ne tiennent pas regiſtre.

Cependant j'ai avalé juſques ici deux ou trois barres de fer, ſans que j'en ſois mieux ; ce qui a porté cette ſavante école, que j'ai conſultée de nouveau, à m'ordonner les eaux de Vals, priſes ſur les lieux. Je partirai demain pour aller chercher ce remede, qui eſt à vingt-cinq lieues d'ici.

Ce détour *me* détournera un peu de mon chemin pour l'Eſpagne; mais un voyageur *ne* peut rien faire ſans ſa ſanté.



LETTRE XCVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LEs voleurs en Angleterre ſont extrêmement polis; ils exercent leur profeſſion avec beaucoup de civilité: auſſi n'y a-t-il gueres que des gens bien élevés qui exercent aujourd'hui ce métier-là.

A mon retour de Bath, le carroſſe oì nous étions avec le Baronnet & un au tre voyageur, fut arrêté à cinquant milles de Londres par deux de ces *Gent lemen*. Après la cérémonie ordinair du piſtolet, l'un d'eux, en nous préſen tant ſon chapeau, nous demanda foı honnêtement la bourſe. Chacun fouil dans ſes poches. Comme on m'avo prévenu que les vols ſont très-fréquen

ſur les chemins en Angleterre, je n'avois preſque que l'argent qui m'étoit néceſſaire pour la route. Je mis, dans le chapeau, deux guinées : le Baronnet, peut-être par la même raiſon, n'y en mit pas davantage : mais le troiſieme voyageur, qui étoit un marchand de la Cité; y jetta une bourſe, où il y avoit plus de cent guinées.

„ Monſieur, me dit alors le voleur „ qui tenoit le chapeau, reprenez votre „ argent; & vous auſſi, Monſieur le Ba- „ ronnet, dit-il à mon compagnon en le „ nommant par ſon nom; nous ne ve- „ nons point ſur le grand chemin nous „ expoſer à nous faire pendre, pour „ commettre des injuſtices : vous avez „ beſoin de cet argent pour vous con- „ duire; & ſi nous vous l'enlevions, „ vous ſeriez dépouillés ſur la route par „ les maîtres des tavernes, ſorte de vo- „ leurs publics qui ne connoiſſent point „ les loix de l'hoſpitalité.

„ Pour vous, continua-t-il, en s'adreſ- „ ſant au marchand, vous n'avez pas „ beſoin de cent guinées pour vous ren- „ dre à Londres; mais comme il n'eſt „ pas juſte non plus que vous ſoyez en „ ſouffrance, juſqu'à ce que vous ſoyez

„ arrivé, tenez, lui dit-il, après avoir
„ ouvert la bourſe, voilà deux guinées
„ qu'il vous faut pour vous conduire.
„ Monſieur, dit alors le Baronnet au
„ voleur, y a-t-il encore du riſque que
„ nous ſoyons attaqués ſur la route ? Il
„ y en a, ſans doute, répondit-il; car
„ depuis cette guerre, où l'Angleterre
„ acquiert une gloire immortelle, les
„ chemins ſont remplis de voleurs : mais
„ nous allons vous remettre un paſſe-
„ port, afin que vous puiſſiez continuer
„ votre chemin librement; car il eſt
„ déſagréable, pour d'honnêtes gens,
„ d'être forcés à tout moment de fouil-
„ ler dans leurs poches. „ Et en parlant
ainſi, il nous remit une pancarte conçue
en ces termes :

Nous L— & N—, voleurs de grand chemins, déclarons à tous ceux qu'il appartiendra, que la préſente voiture a été arrêtée & volée, & que les paſſants qu'elle contient n'ont que l'argent qui leur eſt néceſſaire pour les conduire à Londres, où ils vont : prions tous ceux de notre profeſſion de les laiſſer paſſer librement, ainſi que nous ferions de ceux qui nous préſenteroient de leur part le même paſſeport, &c.

Après que notre voiture se fut remise en mouvement pour continuer sa route : » Voilà, dis-je, une police admirable » dans les vols de grands chemins. A la » Chine même, où la philosophie se » mêle de tout, on ne vole pas si mo- » ralement. »

Nous convînmes, le Baronnet & moi, qu'il y avoit une sorte d'équité dans cette maniere de dépouiller les passagers ; mais le marchand de la Cité n'en convint pas.

» Il me semble, lui dis-je, qu'il est im- » possible de conserver dans la violence » même cette sorte d'équité du droit des » gens, sans avoir reçu quelques prin- » cipes d'éducation. Aussi, me répondit- » il, la plupart de nos voleurs de grands » chemins ont été bien élevés.

» Ce jeune homme, qui vient de nous » voler, & qui m'a appellé par mon » nom, est de bonne famille. Nous avons » été ensemble, pendant six ans, à l'U- » niversité d'Oxford. C'étoit mon ami » intime. Nous nous sommes fréquentés » à Londres, jusqu'à ce que, se livrant » à la crapule & à la débauche, il se » perdit entiérement. Après avoir dis- » sipé sa fortune, & s'être déshonoré,

» il lui restoit à se pendre, ou à se faire
» voleur de grands chemins. Il choisit
» ce dernier.

» Cette profession l'a un peu remis
» dans le monde, d'où ses débauches
» l'avoient banni : il fréquente aujour-
» d'hui assez bonne compagnie ; car ses
» vols lui fournissent les moyens de faire
» de la dépense ; & cela suffit ici, pour
» que l'on soit reçu. Je le vois quelque-
» fois donner la main au théâtre à des
» femmes de la premiere qualité. »

On exerce la profession de voleur en Angleterre, comme celle de Receveur des finances en France. Après tout, c'est la même chose ; il n'y a que la maniere de voler qui est différente. Qu'on prenne des coffres du Roi ou des particuliers, n'est-ce pas toujours voler le public ?



LETTRE XCVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Londres.

GEorges III vient d'être couronné. C'eſt une cérémonie établie dans la plupart des Etats de l'Europe. Il faut que les peuples voyent, une fois en la vie, que leurs Rois ont une tête faite exprès pour porter la couronne.

Tout le monde n'avoit pas le moyen, ce jour-là, d'enviſager le Monarque Anglois ; il falloit être riche pour jouir de cet honneur. J'achetai mon droit de ſpectateur à cette cérémonie par une ſomme de vingt onces d'argent. La circulation du numéraire fut très-grande ; pendant le couronnement, il ſe vendit pour plus de cent mille livres ſterlings de points de vue. On payoit deux petites croiſées plus cher pour ſix heures, qu'une grande habitation pour deux ſiecles : & il y eut des fenêtres, dans cette occaſion, qui acheterent des maiſons. Outre cette circulation, il y en avoit eu pluſieurs au-

tres dont je t'ai déja parlé. Il faudroit, pour le bien public, marier davantage les Rois, & mettre les couronnes plus souvent sur leur tête. Cependant cette cérémonie publique se fit presque *incognito ;* personne ne la vit, eu égard au grand nombre de citoyens qui vouloient la voir.

Le tour de la procession que les Monarques de la Grande-Bretagne font dans cette occasion, entreroit dans la moitié de la cour du palais impérial de Pékin. Je soupçonne que cela vient de ce qu'autrefois Londres étoit petit, & que les Rois d'Angleterre n'étoient pas grands. Il peut se faire aussi que la nation n'ait pas les moyens d'allonger la cérémonie. Il y a des Etats, dont toutes les dimensions sont prises ; or il faudroit vingt mille soldats davantage pour faire promener ce jour-là le Roi, dans cinq ou six rues de plus.

Je ne te dirai point si Georges III dormit la nuit du jour qui précéda son couronnement ; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que plus de cent mille de ses sujets veillerent. On coucha sur des échafauds, ou on passa la nuit dans des chambres.

Le ſexe, qui eſt aſſez libre ici, eut, cette nuit-là, comme on dit, ſes coudées franches. Les amoureux, les hommes à intrigues galantes eurent beau jeu : combien d'amants heureux! Que de couronnements!

Tous les ordres de l'Etat aſſiſtoient à cette proceſſion ; la Monarchie elle-même y marchoit en perſonne, & le Royaume en corps ſuivoit la couronne. Les Grands reſſembloient à des Monarques; le Roi & la Reine à des divinités. Georges étoit ſous un dais ſuperbe, & Charlotte ſous un magnifique. Je ne perdis point de vue cette jeune Princeſſe. Elevée dans une Cour qui n'a preſque point de faſte, conſidérant d'ailleurs ſon âge, elle me faiſoit craindre pour ſa timidité : mais je la trouvai Reine au milieu du cérémonial de cette ſplendeur ſuprême.

Un grand nombre de Dames, ou, pour mieux dire, de ſiecles, marchoient à leur rang. Quelques-unes d'entre elles avoient aſſiſté au couronnement de la Reine Anne. C'étoit les annales de la Monarchie qui ſuivoient la couronne. Les hautbois, les tambours, les trompettes & les timbales annonçoient par-

tout dans cette procession le faste & la magnificence.

Les Européens sont aussi contraires à eux-mêmes dans leurs usages & leurs cérémonies, que dans leurs mœurs & leurs manieres. Il n'y a presque point de couronnement chez les Monarques despotiques, dont la couronne est si enfoncée dans leur tête, qu'elle leur tombe sur les yeux : & on couronne avec pompe & magnificence ceux dont le diadême tient à peine sur le front.

Un principal Mandarin couronna ce couple royal : car l'Eglise Anglicane, comme la Romaine, se mêle de tout. La réforme n'a pas touché à ses droits ; elle a des privileges confondus avec ceux du trône. Si un Roi Breton vouloit placer lui-même la couronne sur sa tête, elle tomberoit par terre ; & le peuple, qui peut tout ici, ne pourroit pas la relever : tel est le préjugé des Européens, dont ils ne reviendront jamais.

La cérémonie du couronnement se fit à la grande pagode, ou Eglise de *Westminster*, où l'on sacre & enterre les Rois. Il y a pour cela deux jours bien différents ; l'un rempli de joie, &

l'autre de tristesse; mais qui sont si près, qu'en séparant quelques espaces qui s'écoulent avec beaucoup de rapidité, l'un est la veille, & l'autre le jour. Après la cérémonie, on se rendit à *Westminster-Hall*, où tous les Grands, qui avoient accompagné le Roi, devoient dîner avec lui.

Au milieu de repas, il parut un homme à cheval, qui vient troubler la fête. Il provoqua toute l'assemblée, & dit a haute voix que, s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie, assez osé pour ne pas reconnoître Georges III, pour légitime souverain de la Grande-Bretagne, il n'avoit qu'à se présenter, qu'il le défioit, dans le moment, au combat. Quelques-uns rirent de cette bravade, & les autres n'y firent pas la moindre attention. Je crois cependant que, si on eût pris au mot ce Dom-Quichotte de la Couronne d'Angleterre, il eût peut-être été un peu embarrassé. Ce sont de vieilles coutumes qu'on laisse subsister pour la décoration; car si l'on ôtoit des Cours d'Europe les usages anciens, il n'y resteroit rien.

Malgré la splendeur dont je viens

de te faire le récit, je ne te dirai point cependant si cette superbe cérémonie passe pour bien auguste dans la nation : ce dont je puis t'assurer, c'est qu'on en fit, peu de jours après, une farce publique. Les comédiens annoncerent dans leurs affiches qu'ils donneroient le couronnement de Georges III pour petite piece.

J'assistai à la premiere représentation de la comedie du couronnement. Les Grands de l'Etat étoient représentés par des laquais ; une cinquantaine de poliçons, qu'on avoit ramassés dans les rues, formoit les Lords & les Baronnets : on avoit choisi plusieurs figures grotesques pour exposer les charges les plus graves de la couronne : le moucheur de chandelles du théâtre tenoit la place de Grand-Chancelier, & un garçon de boutique jouoit le rôle du Lord Maire : une trentaine de filles de joie formoit les Duchesses & les Vicomtesses : le Roi étoit un comédien sans mœurs, & la Reine (*) avoit fait trois ou quatre bâtards.

(*) Une comédienne connue en Angleterre sous le nom de *Bélami*.

Je te fais ce détail, pour te donner à connoître le génie de ce peuple, dont la liberté s'étend à faire un divertissement public des cérémonies les plus respectables.



LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

JE suis vu ici par semestre ; il y a des temps où chacun est empressé de m'accoster, & il y en a d'autres où tout le monde me fuit. J'ai remarqué que le mépris ou l'estime que l'on fait de moi, a son influence dans l'air : le vent du nord m'est très-favorable ; je fais une assez bonne figure à Londres pendant qu'il regne ; mais celui du sud m'anéantit entiérement ; il n'est plus question de moi tout le temps qu'il souffle.

Avant que j'eusse découvert le chiffre de cette approbation ou désapprobation de ma figure, j'étois chagrin de me voir fui de ceux qui m'avoient le

plus couru : mais maintenant que j'en connois la cauſe, je ne m'attriſte plus ; attendu qu'il n'eſt pas plus en mon pouvoir de me fixer l'eſtime Angloiſe, que d'arrêter les vents. Je puis à préſent ſupporter les dédains & les mépris du Breton, qui, quelques jours auparavant, m'accabloit de civilités & de politeſſes.

Je me mets en regle tous les matins. Pour ſavoir ſi je ſerai fêté ou ignoré, je n'ai qu'à regarder une girouette qui eſt au haut du clocher d'une pagode, vis-à-vis de mon appartement. Lorſque le temps m'eſt favorable, mon valet, qui eſt un garçon très-entendu, & qui connoît ſon Angleterre, me préſente mon plus bel habit : il me dit, pour raiſon, que le vent eſt aux viſites, aux embraſſades & aux compliments.

Mais comme le climat eſt très-inconſtant dans ce pays, & que les vents ſont fort variables, je me ſuis pourvu d'une bouſſole portative, pour ſavoir à la minute à quel degré d'eſtime publique je me trouve. Ma bouſſole me fut très-utile, il y a quelques jours ; ſans elle, j'aurois donné dans une diſſonance de civilité Angloiſe.

J'étois sortis le matin de ma chambre avec un vent du nord fait pour aller me promener au parc ; ainsi, selon mes regles, je devois être abordé ce jour-là. Pendant que je me préparois aux compliments ordinaires de réception, j'apperçus un Milord de ma connoissance, qui, pendant ce temps-là, avoit coutume de m'accabler de protestations d'amitié & d'offres de services ; mais au-lieu d'un air gai & enjoué qu'il avoit ordinairement alors, je m'apperçus qu'il étoit morne & rêveur : je sortis aussi-tôt ma boussole, & je vis que le vent étoit changé. Alors je passai mon chemin, sans prendre garde à lui, ni lui faire attention à moi. C'est la regle en pareil cas ; & un étranger, qui voudroit la franchir, seroit regardé comme un homme qui ignore le pilotage de la société Angloise.

Les machines Bretonnes, à ce que je présume, s'imbibent plus d'air que les autres de l'Europe ; elles en pompent jusqu'au cerveau. L'air retient, en quelque façon, la nation, & l'empêche d'aller contre la marée de son humeur. Je ne sais si tu t'accommoderois d'un peuple, dont l'humeur erre ainsi au gré

des vents, & avec qui il faut avoir une bouſſole dans ſa poche, pour ſavoir ſi l'on ſera admis ou refuſé.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Aubenas en Vivarais.

JE t'écris de l'Empire de la lune. Je ſuis perché maintenant ſur le ſommet d'une haute montagne, qui eſt dans un continent de la France, qu'on appelle Vivarais, dont la Chine n'a jamais entendu parler, non plus que d'Aubenas. C'eſt dans celle-ci que, tous les matins, je me gorge d'eaux mirérales; car Vals, où ſont les ſources, n'eſt éloigné d'ici que d'une lieue.

En Europe, les grandes agitations ſont dans les Capitales, où ſe trouvent les arts qui accompagnent le luxe & l'opulence; & dans les petites Villes, regnent l'oiſiveté & la nonchalance, ſuites ordinaires de la pauvreté & de l'indigence.

Les gens d'Aubenas ont, tous les jours, une grande affaire, qui eſt celle de n'avoir rien à faire. Cette occupation aſſommante les fatigue depuis le matin juſques au ſoir.

Dans quelques endroits du monde, on eſt embarraſſé de définir le caractere des hommes; dans celui-ci, on a d'abord fait; car ils n'en ont point. La vie de ce peuple eſt diviſée en quatre âges périodiques; *il naît, il vit, il boit & il meurt.*

Le troiſieme eſt celui qui illuſtre le plus la nature, & duquel elle tire le plus d'état. On m'a montré ici le tombeau de deux célebres Gentilshommes gourmets, dont les faits éclatants ſont à jamais gravé au temple de mémoire; car l'un, dans une vie glorieuſe de quatre-vingts ans, avoit vuidé cent tonneaux de vin; & l'autre, plus célebre encore, en avoit avalé trente de plus, quoiqu'il eût vécu vingt ans de moins.

Dans la plupart des pays de l'univers, on eſt enterré le lendemain du jour qu'on a fini de vivre; ici, on n'eſt enſeveli que long-temps après ſon trépas. Il y a tout plein de gens dans cette Ville, qui, après s'être abrutis par la

débauche, & être morts civilement, existent encore machinalement.

Ces cadavres descendent tous les jours réguliérement dans leur caveau, où ils boivent à longs traits de cette liqueur vermeille qui les a déja tués, & qui leur donne à présent une nouvelle vie artificielle.

Tu peux bien t'imaginer que ces excès forcent les traits. S'il y avoit ici un peintre, je t'enverrois une demi-douzaine de ces visages bourgeonnés. Nos physiciens apprendroient, en les voyant, jusques à quel point la crapule peut défigurer la nature, & la rendre hideuse.

Ne t'imagine pas que ces gens-ci, tels que je viens de te les représenter, ne sachent rien. Ce sont peut-être les plus grands politiques de l'Europe. Il est vrai que le matin à jeun, ils n'ont pas la moindre idée des intérêts des Princes: mais, vers les quatre heures après midi, l'esprit leur vient; & environ le minuit, ils ont tant de génie, qu'ils peuvent régler toutes les affaires de l'Europe.

A l'égard des femmes, je ne t'en parlerai point; car il n'en est pas question.

On voit ici un être femelle qui parle grossiérement, qui joue continuellement, qui querelle journellement, & qui paye rarement. Voilà les Dames de la société où je me trouve actuellement.

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

JE t'annonce la chûte d'un principal Ministre de cette Monarchie. Il y a des orateurs en Europe qui échouent, faute d'une virgule; celui-ci a péri, faute d'un point. Après avoir contribué à porter l'Angleterre à un degré d'élévation où elle n'étoit jamais parvenue depuis l'établissement de la République, il n'avoit, dit-on, qu'à arrêter la roue, & mettre un point à la puissance Britannique; chose qu'il n'a pas su, ou qu'il n'a pas voulu faire. Les grands hommes d'Europe ressemblent à des horloges; lorsqu'ils sont une fois montés, il faut qu'ils aillent.

Sa chûte eſt un projet de Verſailles; il y avoit long-temps que cette Cour ſollicitoit celle de Madrid de s'allier avec elle offenſivement & défenſivement contre l'Angleterre. Les raiſons qu'alléguoit la France, pour porter cette Puiſſance à prendre parti dans cette guerre, étoient auſſi fortes que celles de l'Eſpagne à reſter neutre. Vingt volumes ne ſuffiroient pas pour t'expoſer les motifs pour & contre.

Il y avoit ſix ans qu'on débattoit ces points, lorſque le cabinet de Verſailles inſinua adroitement à celui de Madrid, que la paix générale de l'Europe étoit impraticable, attendu que l'Angleterre, qui vouloit anéantir la marine de toute l'Europe, ne vouloit point la ſigner aux conditions même les plus avantageuſes. Il eſt vrai que le Miniſtre plénipotentiaire d'Eſpagne à Londres y avoit tâché pluſieurs fois, & qu'on avoit toujours éludé le point déciſif.

Ce diſcours rendit plus attentif le Monarque d'Eſpagne, qui commença à prêter l'oreille aux propoſitions de la France; mais comme il vouloit une conviction certaine, il fut convenu que

Louis députeroit vers Georges, & que, dans ses propositions, il se relâcheroit de certains droits, pour faciliter les opérations de la tranquillité générale. C'étoit où la France attendoit l'Espagne & le Ministre Anglois.

On envoya ici un homme qui étoit tout juste celui qu'il falloit pour réussir; c'est-à-dire, pour ne point faire la paix. On ne peut pas exiger plus de qualités dans un négociateur pour échouer. Il n'étoit pas aimé du Roi; il avoit l'inimitié des grands, & la haine du peuple. Comme il parloit précisément pour n'être point écouté, on ne l'écouta pas; & comme il faisoit des mémoires pour n'être point lus, on ne les lut point.

Le Ministre Anglois, qui soupçonnoit une partie de la manœuvre, mais qui ne voyoit pas tout, battit froid, & les conférences finirent. L'agent de la France, ayant terminé si heureusement sa négociation, se retira. Ce fut alors qu'on vit paroître à la Cour de Madrid, & dans celles de toutes les Puissances neutres de l'Europe, un mémoire sur cette rupture, revu, corrigé, augmenté & amplifié. L'Espagne, alors,

ſe déclara pour la France, & le Miniſtre Anglois fut remercié.

On l'accuſe de deux griefs principaux ; le premier, d'avoir employé ſon génie à porter les eſprits à continuer la guerre ; & le ſecond, d'avoir mal conſeillé l'Etat dans cette derniere occaſion.

LETTRE C.I

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pékin.*

De Londres.

IL y a un proverbe Européen qui dit, que qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Depuis ma derniere, j'ai appris les raiſons juſtificatives qui ont porté le Miniſtre remercié à ne pas vouloir la paix. Il ne convient point d'avoir mal conduit le vaiſſeau de l'Etat ; il prétend, au contraire, ne lui avoir donné que les voiles néceſſaires, & ſoutient que la plus grande faute que puiſſent faire les pilotes politiques du navire de la République d'Angleterre, c'eſt de jetter l'ancre dans le moment

préſent. Voici le précis de ſon raiſonnement : c'eſt une de ces vues d'ambition qui tirent au grand coup, ſans s'arrêter en chemin.

„L'Angleterre, dit ce Miniſtre, a actuellement dans ſes mains les clefs „de l'océan ; ſa puiſſance eſt ſupérieure „à tous les autres Etats de l'Europe: „encore deux ou trois campagnes, & „le tout eſt conſommé. A quoi bon „donc ces pauſes ? Pourquoi donner „le temps aux Puiſſances de reſpirer „par la paix? D'où vient ne pas finir „l'ouvrage de notre grandeur.

„L'Europe, dit-on, commence à „ſoupçonner ; & cet éloignement que „nous témoignons pour la paix, irrite „les Gouvernements qui ne ſe ſont pas „encore déclarés ; ils menacent de ſe „lier enſemble. Qu'importe que l'Eu„rope ſoupçonne ? Il faut diſſimuler „en politique, juſques à ce qu'on ait „acquis la ſupériorité ; mais lorſqu'on „en jouit, la diſſimulation devient inu„tile. Que pouvons-nous craindre des „alliances des Etats neutres? Ne ſom„mes-nous pas plus forts nous ſeuls „que tous les Etats maritimes enſem„ble? L'Eſpagne ſe déclare contre nous

„ précisément dans le temps qu'il faut,
„ ou du moins dans celui qui nous con-
„ vient. Si elle eût rompu la neutra-
„ lité au commencement de la guerre,
„ elle nous eût beaucoup embarrassés;
„ mais elle a attendu que la France fût
„ écrasée, pour se déclarer pour elle,
„ & se faire écraser à son tour. Nos
„ ennemis nous servent mieux que
„ nous ne pourrions nous servir nous-
„ mêmes; quand nous leur ordonne-
„ rions de prendre des mesures con-
„ formes à nos intérêts, ils n'y réus-
„ siroient pas mieux. La continuation
„ de la guerre est le seul moyen qui
„ nous reste pour maintenir l'équili-
„ bre, & empêcher qu'une grande Puis-
„ sance ne soumette l'Europe. La France
„ est abymée par mer; mais elle ne
„ l'est pas dans le continent; trois ans
„ de paix lui rendront toutes ses for-
„ ces. Si nous lui laissons cet interval-
„ le, c'est toujours à recommencer. A
„ quoi nous servira l'Amérique, si nous
„ ne lui ôtons pas pour toujours les
„ moyens de nous inquiéter? Nous
„ avons fait plusieurs paix avec cette
„ Couronne; à quoi nous ont-elles ser-
„ vi? A nous obliger de recommen-

„ cer

» cer de nouvelles guerres. Nous sommes en avance de sommes immenses pour les fraix de cette guerre ; si nous ne faisons pas la paix à des conditions très-avantageuses, avec toutes nos victoires, nous aurons plus perdu, que gagné. De quelle grande utilité nous peut être le Canada, sans la possession libre & tranquille de la pêche de Terre neuve ? Ce qu'on veut nous céder, ne vaut pas la vingtieme partie des dépenses que nous avons faites.

» Le peuple, dit-on, demande la paix ; & sait-il jamais ce qu'il veut, ce peuple ? C'est un corps malade qui est presque toujours en délire : il faut qu'on pense pour lui ; car il ne sait point penser lui-même. Il n'est pas en état, dit-on, de continuer à payer les impôts ; il le disoit de même la seconde année de la guerre, & le diroit de même, si elle duroit encore dix ans. L'Etat, ajoute-t-on, est abymé ; mais tous ceux qui font la guerre avec nous, le sont-ils moins ? & les Gouvernements ne sont riches ou pauvres que relativement, &c. »

Tu vois que voilà des raisons de

reste, pour redoubler les sieges & les batailles, & continuer de s'exterminer.

LETTRE CI.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Aubenas.

PArmi les automates au milieu desquels je vis à présent, j'ai trouvé un homme qui en fait. (*) C'est un fameux artiste, que la Cour, à ce qu'on m'a dit, a envoyé ici pour construire un nouveau moulin à soie. Celui-ci donne l'ame à la matiere, & fait parler l'airain : c'est un nouveau créateur.

Dans les pays inhabitables, on est enchanté de trouver quelqu'un avec qui on puisse habiter. Je vois quelquefois cet homme prodigieux : mais je t'avoue que j'ai du regret que tout son génie soit au bout de ses doigts. Les talents supérieurs en Europe ne le sont, que

(*) Il veut parler de M. de Vaucanson.

pour une certaine chose : il n'y a presque point d'hommes généraux. L'esprit de celui-ci est renfermé dans un étui. Lorsqu'il sort de la méchanique pratique, il est plus machine que celles qu'il fait.

On s'assemble ici tout les soirs dans une maison qu'on appelle la manufacture, où chacun s'amuse selon son goût. Les uns jouent aux cartes, les autres s'entretiennent à part ; il y en a même qui s'occupent aux beaux-arts ; car on voit, dans cette maison, l'ombre d'un claves-sin, & on y trouve un soupçon de musique : ce qui est beaucoup dans un pays, où l'on ne s'attend à d'autre harmonie, qu'à celle qui naît de l'agitation de l'air.

Le maître de cette maison est le frere de Dom G***, que nous avons vu à Paris. Celui-ci a des notions générales sur le commerce, les arts & l'industrie. Il ne manque pas de cette capacité qu'ont tous les gens qui sont nés avec de l'esprit, mais qui, faute d'avoir été cultivé, reste toujours esprit.

Le premier jour que j'allai chez lui, nous nous retirâmes ensemble dans un

coin de la ſalle, où cet homme me parla Miniſtre, miniſtere, état économique, finances, découvertes, progrès des arts, &c.

Après qu'il eut fini : Monſieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici ? il me ſemble que vous n'y êtes pas placé : chaque homme a beſoin d'être monté ſur ſon piédeſtal ; ſans quoi le talent reſte enfoui ; & le premier mérite eſt inutile en France, dans un endroit d'où l'on compte plus de cent lieues juſqu'au temple des honneurs & des richeſſes.

Que voulez-vous ? me dit-il. Il y a environ trente ans que le vent de la fortune me pouſſa ſur ce rocher. J'y vins d'abord pour y travailler à une choſe, & je m'y appliquai à une autre, comme cela arrive preſque toujours.

Depuis le grand Colbert, la France avoit beaucoup encouragé les arts Européens ; mais elle n'avoit rien fait pour la découverte de ceux de l'orient, dont elle fait un uſage continuel. Je m'appliquai à une teinture, que nous manquions totalement. Dès mes premieres opérations, je ſoupçonnai que j'y réuſſirois.

Je fis part de mes espérances au Ministre, qui étoit alors chargé du progrès des arts. Il ne manqua pas de m'encourager, comme font toujours ces Messieurs-là ; &, pour que ses paroles eussent plus d'efficace sur moi, il y joignit la promesse d'une grande récompense.

Je réussis à force de travail, ou, pour mieux dire, de génie ; car dans les arts, dont on commence la découverte à un certain âge, il faut se faire une main-d'œuvre ; & le génie peut seul alors y suppléer.

J'allois écrire à ce protecteur des arts, lorsqu'il prit la peine de mourir ; &, de cette maniere, il emporta avec lui dans le tombeau la récompense dont il m'avoit flatté. Car à la mort d'un Ministre en France, celui qui lui succede ne pense jamais comme lui. Ces Messieurs croiroient n'être pas Ministres, s'ils suivoient les traces de ceux qui les ont précédés.

Je fus néanmoins appellé à la Cour, pour lui faire part de mes recherches : mais elle ne me récompensa pas suivant mon travail & mes dépenses.

J'ai travaillé depuis à d'autres décou-

vertes, toujours nouvelles & utiles à la France, où j'ai également réussi; mais encore sans récompense.

Il me reste à savoir, lui dis-je en cet endroit, comment vous avez pu vous faire à ce pays-ci, & vous conformer au génie de ce peuple? Fort aisément, me répondit-il; car j'ignore qu'il y ait un peuple & un génie dans cette Ville. Quand on a l'esprit affecté d'un projet qu'on veut faire réussir, tous les pays sont bons; peut-être même que les plus mauvais sont alors les meilleurs, parce qu'on y est moins distrait par les amusements généraux, & que la dissipation est un obstacle invincible pour la réussite. Au milieu du désœuvrement universel où vous voyez tous ces gens, je n'ai pas un moment à moi; mes jours s'écoulent avec beaucoup de rapidité, parce que mes occupations se succedent de même. Cet homme me dit encore plusieurs autres choses fort sensées.

Monsieur, lui dis je, est-ce que vous n'avez point de successeur, & ne laisserez-vous à votre mort d'autre monument sur la terre qu'une couleur? Pardonnez-moi, me dit-il; & me montrant

une jeune & belle Dame de l'assemblée : voilà une teinture de ma façon : c'est ma fille. Voilà, lui dis-je une très-jolie couleur ; je défie les Orientaux d'en faire une plus belle.



LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

LA paix entre la France & l'Angleterre est annoncée. Les Plénipotentiaires des deux Couronnes sont déjà nommés. Un Duc Anglois part pour Paris, & un Duc François doit se rendre à Londres.

Leurs instructions portent qu'ils doivent se croiser sur la route, se voir, se saluer, & passer leur chemin, sans se rien dire

Ils ont ordre de garder le silence jusqu'au moment qu'ils arriveront dans les cabinets des Ministres respectifs, où leur langue a la permission de se délier : & bien leur en vaudra alors

de n'être pas muets; car il y aura de quoi parler.

On ne s'attendoit pas à cet événement lorsqu'il est arrivé ; c'est que personne en Europe n'a la clef de la politique. Les peuples, qui parlent toujours d'affaires d'Etat, laissent agir les Princes, qui les dirigent comme il leur plaît.

Les politiques, après avoir tourné long-temps sur le pivot de leurs spéculations, sont obligés de les accommoder aux démarches des Souverains, qui par-là deviennent comme l'ame de leurs raisonnements.

Souvent ceux qui ont soutenu un systême pendant dix ans, sont obligés de l'abandonner, pour se ranger du parti contraire; mais cela revient au même pour les Européens, qui ne s'embarrassent gueres sur quoi ils raisonnent, pourvu qu'ils raisonnent. La politique ici est une maladie contagieuse, & qui est indépendante des causes qui l'excitent.

On est déja informé des préliminaires de paix; ils contiennent en substance, qu'après vingt batailles, la mort de plusieurs millions d'hommes, la dé-

vaſtation du continent, la déſolation des peuples, la ruine du commerce, des arts, de l'induſtrie, chaque nation retournera à peu près dans ſes anciens droits.

Quand on fait réflexion aux guerres des Etats chrétiens, on ne peut qu'avoir pitié des peuples Européens, qu'un caprice ou un mal-entendu de la part de leurs Souverains, réduit preſque toujours au déſeſpoir : on a compaſſion des Monarques eux-mêmes, qui s'affoibliſſent pour s'agrandir, & qui commencent par diminuer leur pouvoir pour augmenter leur puiſſance. Il eſt impoſſible de calculer au juſte les dommages qu'ont ſouffert les deux Monarchies, dans la guerre dont on vient d'arrêter le cours. Elles ſont ſi écraſées, que dix luſtres de paix ne ſauroient les rétablir ; & les peuples ſi abymés, que la meilleure adminiſtration poſſible ne ſera pas en état de les indemniſer. A l'égard de la dépopulation reſpective, il faudra deux ſiecles pour lui faire reprendre le niveau. Je ne dis rien du relâchement des loix, qui, dans ces temps de trouble & de diviſion, perdent toujours de leur vigueur : ce

qui jette par-tout le désordre & la confusion. Je ne sais pourquoi les Rois d'Europe, qui ont tant d'ambition, n'ont pas celle de ne pas se faire la guerre pour devenir puissants.



LETTRE CIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Londres.

L'Impératrice du vaste continent de l'Europe, dont les Etats confinent avec le nôtre, vient de mourir : son successeur a fait aussi-tôt retirer les troupes Russiennes qui se battoient en Allemagne contre celles du Roi de Prusse, & on prétend qu'il les joindra à celles de ce Monarque, dont l'Impératrice vouloit diminuer le pouvoir.

Je ne connois rien qui serve mieux à prouver les malheurs des peuples chrétiens, que ces changements subits de ceux qui occupent les trônes, qui sont comme une circulation de l'effroi & du carnage. Il prouve démonstrati-

vement que tout eſt arbitraire dans la république univerſelle, & que le Gouvernement politique & civil tire ſa ſource du haſard.

On tue, dans un temps, ceux avec qui on étoit aſſocié pour tuer les autres dans un autre. Les traités, les alliances, les ſieges, les batailles, & tout ce qui conſtitue la politique des Cours, tient preſque toujours à la vie ou à la mort d'un ſeul Prince: on dit que, lorſque Louis XIV eut fermé les yeux, tous les plans des cabinets changerent. Un mariage établit un ſyſtême, un enterrement le détruit; une Tête couronnée, de plus ou de moins, change la face du monde chrétien.

Quel malheur n'eſt-ce pas pour des hommes, d'êtres nés dans un climat où la volonté capricieuſe d'un Souverain, fait qu'on change continuellement les alliances; qu'on eſt ami dans l'été avec un peuple, & ennemi daus l'automne, & qu'on égorge aujourd'hui ceux à qui on vouloit hier conſerver la vie!

Pour moi, je t'avoue que j'aimerois mieux être né dans les bois de l'Amérique, parmi les ſauvages, ſans ſyſtême

politique, qu'au milieu des Gouvernements civilisés des peuples chrétiens.



LETTRE CIV.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres*.

D'Aubenas.

OUtre l'assemblée dont je t'ai parlé dans ma précédente, il y a encore un autre rendez-vous public, qu'on nomme le château; c'est proprement le palais du Prince, ou la maison du Seigneur du lieu.

Je me rendis hier à ce château; car, dans les petites Villes de Province, on passe pour singulier, si on ne fait pas tout ce que les autres font.

Le Marquis de V***, qui est ce Seigneur, me reçut poliment, mais froidement. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait l'air si sérieux; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup de bon sens, & l'esprit fort juste. Il a pris le parti des armes dès sa tendre jeunesse, & a passé la plus grande partie de sa vie

à ſe battre pour l'Etat; car en France, l'honneur ne permet pas à un Gentilhomme de s'occuper à faire valoir ſon bien. Il faut, pour être de bons ſujets du Roi, que les nobles confient leurs terres à des fermiers, qui les ruinent; tandis que, de leur côté, ils achevent de diſſiper le reſte de leur fortune à la guerre; ce qui fait que le domaine de la Couronne & celui des Gentilſhommes dépériſſent, & que la Monarchie entiere tombe en friche.

Ce Gentilhomme a un fonds de connoiſſances générales, qui fait qu'il n'eſt jamais en défaut ſur quelque matiere qui ſe préſente. Après que l'aſſemblée fut formée, on raiſonna politique, & il raiſonna politique. Enſuite on parla morale, & il parla morale. Un moment après, la converſation tourna ſur les finances, & il traita l'objet des finances : le tout avec autant de flegme que de ſérieux.

Ce caractere morne, qui n'eſt point du tout celui des Gentilshommes François, me ſurprit. Monſieur, dis-je tout bas à un homme de l'aſſemblée qui étoit à côté de moi, eſt-ce que votre Seigneur n'a jamais l'air plus gai? Non,

me répondit celui-ci ; il y a trente ans que je le fréquente, & je ne lui ai jamais connu d'autre visage que celui que vous lui voyez : mais cela ne doit pas vous surprendre, ajouta-t-il ; car il faut que vous sachiez, qu'en France, nos Gentilshommes de Province rient par semestre. Le Comte de V***, père de celui-ci, a été gai, enjoué & de bonne humeur pendant quarante ans. On peut dire qu'il a consommé toute la joie de la famille. Peut-être que celle du Marquis ne rira qu'à la quatrieme génération, qui sera le temps où les affaires seront rétablies. Alors il naîtra un nouveau rieur, qui les gâtera de nouveau ; & ainsi, à l'alternative de la gayeté à la tristesse, jusqu'à ce que la maison soit tout-à-fait ruinée.

Cette Ville-ci me désespere ; je n'y puis plus tenir. Quoique ma santé ne soit point rétablie, & que je sois en danger de périr en chemin, je partirai demain pour l'Espagne. Eh ! ne mourrois-je pas tout de même d'ennui, si je faisois un plus long séjour ici ?

FIN DU TOME QUATRIEME.

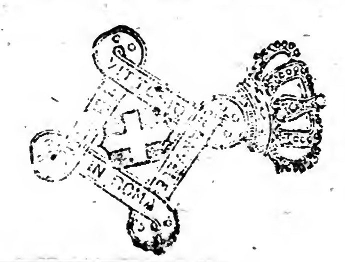


TABLE DES MATIERES.

Lorsque

LETTRE LV.

LETTRE LVI.

LETTRE LVII.

LETTRE LVIII.

LETTRE LIX.

TABLE, &c.

Fin de la Table du Tome quatrieme.





